



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

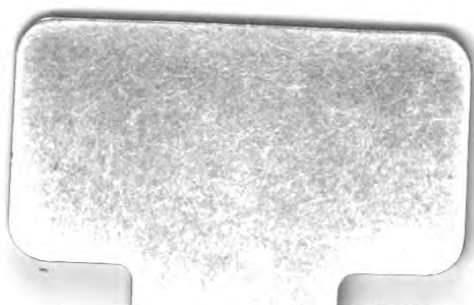


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III B 2614





Vet. Fr. III B 2614



AVENTURES

ROMANESQUES

OUVRAGES DE M. AURÉLIEN SCHOLL

EN VENTE DANS LA COLLECTION HETZEL.

Histoire d'un premier amour 1 vol.

Jaloux du passé, comédie 1 vol.

SOUS PRESSE :

LES AMOURS DE THÉÂTRE

roman inédit.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

AVENTURES

ROMANESQUES

PAR

AURÉLIEN SCHOLL



PARIS

COLLECTION HETZEL

JUNG-TREUTTEL, 19 RUE DE LILLE

POUR L'ÉTRANGER

1862

Tous droits réservés



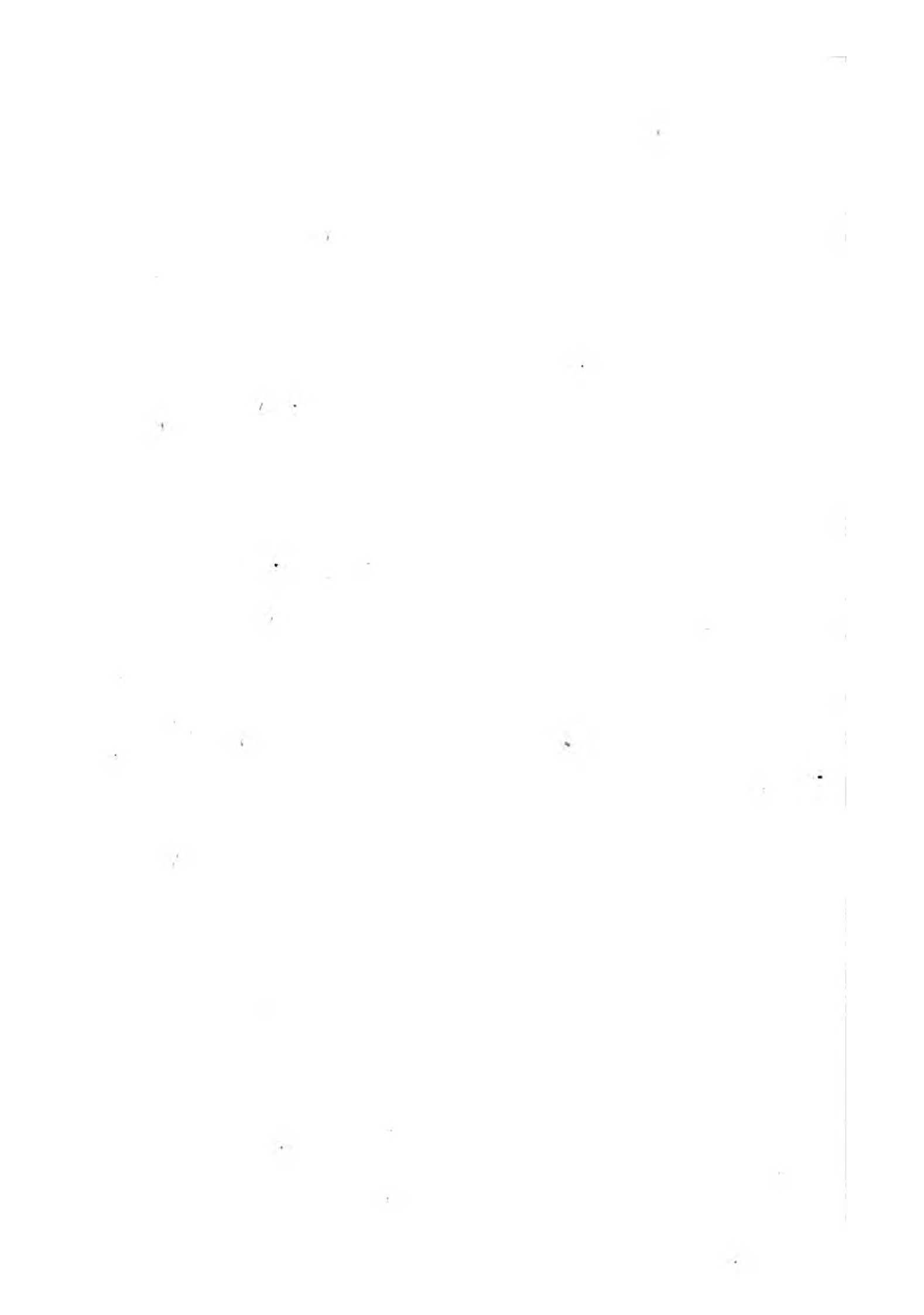
CE LIVRE EST DÉDIÉ

▲

MON AMI GUSTAVE BOURDIN.

★

LA
DUCHESSÉ D'ERQUELINES
OU
UNE DIVERSION



AVENTURES

ROMANESQUES

LA
DUCHESSÉ D'ERQUELINES

ou
UNE DIVERSION

Ainsi donc, Charlotte le trompait. Il ne pouvait en douter. Il aimait Charlotte depuis deux ans, et depuis un an, Charlotte aimait le danseur comique de sa troupe. Robert retardait d'un an sur sa maîtresse, voilà tout. Il était drôle, ce petit danseur-là; nul ne recevait mieux que lui les coups de pied quelque part; il faisait des grimaces à mourir de rire. Que d'espiègleries dans les *Meuniers*! et qu'il était donc spirituel dans les *Écossais*, quand il arrivait tout barbouillé de farine!

C'était vraiment un pitre de qualité, et il est facile

de concevoir qu'une femme doit s'amouracher aisément d'un petit homme qui fait si bien les cabrioles. Il se nommait Gabourini, un peu italien, un peu juif, saltimbanque de naissance, bâtard par vocation.

Robert eut un sourire plein d'amertume ; il allongea démesurément les lèvres, puis, relevant la tête, il se contempla un instant devant la glace qui surmontait la cheminée. Il avait l'air de se dire :

— Eh bien ! mon pauvre ami, es-tu assez sûr de ton affaire, hein !

— Oui, répondait la glace, la chose me paraît assez complète.

Robert reprenait :

— Je vais lui casser les reins.

Mais le personnage de la glace, plus âgé d'une seconde de réflexion, reprenait sur un ton plus doux :

— A quoi bon ? Ce qui t'arrive là est arrivé à tout le monde. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de t'en aller tout tranquillement. Si Charlotte t'écrit pour te demander une explication, ne réponds pas : elle finira par comprendre toute seule.

— Allons, fit Robert en remettant sur la cheminée la clef de l'appartement, reprenons notre liberté.

Il jeta un dernier regard sur cette chambre, pleine d'échos de caresses : il frémit en songeant que Gabourini avait dû se servir de ses propres pantoufles, de son propre savon et même de sa propre brosse à dents. Il referma la porte sur lui, descendit la rue

Laffitte en chantonnant : « *La dona è mobile,* » et enfin il se trouva sur le boulevard.

Robert alluma un cigare, il dîna paisiblement chez Bignon, et à neuf heures du soir il se retrouva entre la Chaussée-d'Antin et la rue Lepelletier, allant, venant et ne sachant quoi faire.

Il s'avisa tout à coup que M^{me} la comtesse de Villemur restait chez elle les mercredis soir.

— C'est cela, s'écria-t-il, il faut retourner dans ce monde que j'ai abandonné depuis trop longtemps. Les femmes qu'on y remarque ne trompent pas leur mari ou leur amant avec un danseur comique. Toucher le petit bout du doigt de l'une d'elles est une plus grande faveur que de tirer le verrou d'une fille de théâtre. S'il arrive, de temps en temps, qu'un adolescent bien né s'attache plus que de raison à quelque-une de ces créatures, c'est que, par une illusion de son amour-propre, il se persuade qu'il a changé, modifié, amélioré la nature de la fille. On partage la réputation des personnes à qui l'on s'attache ; un mauvais choix marque un mauvais fond, et avouer publiquement une femme comme Charlotte, c'est afficher qu'on ne vaut pas mieux qu'elle. Il faut passer l'éponge là-dessus ; le monde est sévère pour les femmes, indulgent pour les hommes. D'ici à trois mois, tout Paris aura rencontré Charlotte en compagnie d'un Russe ou d'un Anglais ; je serai vite oublié d'un côté et promptement pardonné de l'autre.

Robert entra chez un barbier, qui l'accommoda d'une façon galante ; il alla passer l'habit noir et la cravate blanche, il revint se faire ganter au passage de l'Opéra et se jeta dans un coupé, en disant au cocher :

— Rue d'Angoulême-Saint-Honoré !

La comtesse reçut Robert de la meilleure grâce du monde.

— Va-t-on vous revoir quelquefois ? lui demanda-t-elle.

— Toujours, répondit Robert.

La comtesse eut un sourire entendu :

— Vous êtes donc *seul* ?

— Absolument. Je vous raconterai cela.

— Il était temps ! on ne vous reprochera pas votre ingratitude ; allez et ne péchez plus !

Robert se mêla aux groupes, fit le tour du salon de jeu, prodigua les saluts et les compliments et commença à s'ennuyer. Il s'ennuyait depuis dix minutes, quand ses regards s'arrêtèrent sur une toute jeune femme qui causait dans un coin du salon.

Robert saisit au passage le vicomte de la Tore :

— Quelle est, lui demanda-t-il, cette adorable petite personne qui rayonne là-bas à côté du piano ?

Le vicomte lui répondit :

— C'est la duchesse d'Erquelines.

— Veuve ?

— A peu de chose près.

Robert se rapprocha de la comtesse.

— Je vais bien vous étonner, lui dit-il : je suis amoureux, et ce n'est pas de vous.

— Je parie que c'est la petite Erquelines qui vous a joué ce tour ?

— Précisément.

— Faites-la danser !

— Ensuite ?

— Ensuite elle dîne ici mardi, venez. Seulement je vous préviens qu'elle est dévote et qu'elle veut se marier.

— Je n'ai pas de titre.

— Elle ne demande qu'à être aimée, je vous raconterai cela.

Robert obtint un quadrille, puis une polka.

Il put contempler à loisir la duchesse, écouter le son de sa voix qui avait la douceur voilée des notes hautes de la harpe. C'était un gazouillement, une harmonie en si bémol avec des arpèges d'un petit rire espiègle, un concert d'oiseaux dans une ramée.

Robert était transporté, il nageait dans le *bleu*.

— On a pétri des fleurs avec des chants de fauvette, dit-il au vicomte de la Tore, et l'on a obtenu la duchesse d'Erquelines !

A deux heures du matin, la fée disparut. Robert rentra dans son appartement solitaire et passa la nuit à se demander ce que faisait Charlotte.

C'est en vain qu'il appelait la duchesse à son se-

cours, l'image de Charlotte le poursuivait sans cesse.

Il se leva et fit des vers sur le petit nez rose de la duchesse, sur les cheveux de la duchesse, sur le sourire de la duchesse ; il se coucha de nouveau et pensa à Charlotte.

Le mardi soir, à six heures et demie, Robert fut introduit dans le salon de M^{me} de Villemur.

La comtesse était assise sur une chaise longue auprès de la cheminée où grisonnaient quelques tisons ; la duchesse, placée un peu en avant et appuyée sur l'épaule de M^{me} de Villemur, travaillait à regarnir de plumes un volant qui avait six mois de campagne et plusieurs blessures. Tout à côté, assis sur un pouf à franges bleues, le comte Raoul, fils de M^{me} de Villemur, les coudes sur les genoux et les mains croisés, s'amusait à souffler sur la boîte aux plumes.

— Finissez donc, Raoul, s'écriait la petite duchesse ; vous êtes insupportable ; je ne viendrai jamais à bout de ce volant.

-- Quel temps fait-il ? demanda M^{me} de Villemur.

— Il pleut, répondit Robert ; il pleut des torrents dans la rue, et des tristesses dans mon cœur, ajouta-t-il en souriant.

— Raoul, interrompit la duchesse, soufflez donc sur les tristesses de Monsieur.

— Soufflez vous-même, dit Raoul.

La duchesse eut un petit rire enfantin ; elle enfla ses joues et souffla du côté de Robert.

— Voilà, dit-elle. Est-ce envolé ?

— Complètement, madame, répondit Robert d'une voix émue.

On babilla, on s'entretint de futilités, on commenta la toilette de M^{me} de Rouzoff au dernier bal de la princesse de Tonnay-Saintonge ; la duchesse fit l'éloge du thé, M^{me} de Villemur canonisa l'éther...

— Madame est servie, dit un domestique.

Raoul offrit son bras à la duchesse d'Erquelines, et M^{me} de Villemur s'appuya sur le bras de Robert.

Le dîner fut insignifiant. Robert raconta des histoires du demi-monde ; on fit semblant de s'étonner. « Vraiment ! il y a des femmes comme ceci, des hommes comme cela ? Mais c'est impossible ; vous inventez. Oh ! c'est trop fort ! »

Après le dîner, on revint au salon. M^{me} de Villemur et Raoul se mirent à découper des Chinois pour les coller dans une potiche de verre.

— Voulez-vous que je vous tire les cartes ? demanda la duchesse à Robert.

— Je vous en prie ! dit celui-ci.

Et il put s'asseoir à côté d'elle, se pencher sur ses genoux, l'admirer, la respirer.

— Coupez de la main gauche. Bien. Je vous prends comme roi de trèfle. Surtout, pas de distraction, je vous en prie.

La petite duchesse était sérieuse comme un char-donneret. Elle préparait les paquets, alignait les cartes.

Tantôt sa physionomie s'assombrissait devant un pique de mauvais augure, tantôt un sourire s'épanouissait au coin de ses lèvres, parce que la dame de cœur était bien entourée.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept : une femme blonde...

La duchesse parut réfléchir.

— Ce n'est pas une femme comme il faut, ajouta-t-elle avec une moue dédaigneuse.

— Ouais ! pensa Robert, est-ce qu'elle serait au courant de mon histoire ?

La duchesse continua d'un air innocent :

— Un homme brun... qui n'est pas vous... Des peines de cœur... oh ! beaucoup de peines !... Voyons donc... Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Une jeune femme... que vous aimez... Valet de trèfle, votre pensée ne la quitte pas... C'est une femme du monde... Des empêchements, des obstacles, des larmes... Vous recevrez une lettre...

— Quand cela ? demanda Robert.

— Bientôt... Ne m'interrompez pas ! Un magistrat... un voyage...

— Serai-je aimé ?

— Nous allons voir. Vous rompez avec la dame de carreau...

— Parbleu ! Et que fait la dame de cœur ?

— Elle s'attendrit... Vous souffrez ensemble...

— Mais nous nous aimons ?

La duchesse renversa les cartes.

— Vous êtes insupportable, s'écria-t-elle; vous voulez tout savoir à la fois, vous ne saurez rien !

On annonça deux ou trois intimes. La conversation devint générale. On joua aux jeux innocents. La duchesse proposait des charades impossibles. Dans le courant de la soirée, Robert put lui parler à voix basse; elle écoutait volontiers, se laissait prendre la main. Une fois elle lui dit :

— Prenez garde, on nous voit !

Le lendemain, Robert fit composer un bouquet au milieu duquel il planta un roi de trèfle, et il adressa le tout « à *madame la duchesse Berthe d'Erquelines*. »

Celle-ci le remercia par un billet qui se terminait ainsi :

« J'ai ordonné moi-même vos fleurs dans un vase de Saxe où elles font un si bon effet que je regrette que vous ne puissiez les voir. »

Robert se jeta dans un coupé et se rendit chez la duchesse. — Qui aurai-je l'honneur d'annoncer ? demanda le domestique.

— M. Robert Déon.

Le salon avait grand air. Les branches dorées se tordaient à l'entour des glaces. Les fauteuils ouvraient galamment leurs bras capitonnés. Le piano souriait dans un coin, étalant toutes ses dents d'ivoire.

— C'est ici le champ de bataille ! pensa Robert. Ces tapisseries ont-elles vu quelque défaite ! L'ennemi a-t-il

été toujours repoussé ? Est-ce au contraire la place qui s'est rendue ?

La duchesse entra :

— Il faut avouer, dit-elle, que vous êtes bien indiscret...

Pour toute réponse, Robert lui baisa les deux mains.

— Attendez, dit la duchesse.

— Que faites-vous ?

— J'ouvre la fenêtre... on étouffe ici... vous ne trouvez pas ? Asseyez-vous maintenant. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je veux vous dire que je vous aime. .

— Je sais cela.

— Vos cheveux sont cendrés de poudre de diamant, vos yeux sont chargés de poudre à canon...

La duchesse se mit à rire de bon cœur en disant :

— Il ne manque plus que la poudre de Perlpinpin !

Robert continua :

— Il y a, dit-on, beaucoup de femmes à Paris, en province, à l'étranger ; mais il n'y a qu'une duchesse d'Erquelines, et si elle ne consent pas à me laisser l'adorer, je mourrai !... Vous ne le croyez pas ?

— Comment donc ! vous agonisez déjà ! Continuez, mais ne faites pas tant de gestes...

— Pourquoi ?

— Parce que la fenêtre est ouverte et que les passants peuvent nous voir.

— Voulez-vous me permettre de fermer cette fenêtre?

— Non. Quand la fenêtre est fermée, les domestiques qui sont dans l'antichambre peuvent entendre tout ce qui se dit ici...

— Il ne passe personne... Un baiser sur l'épaule !

— Eh bien ! monsieur !

— C'est fait.

La duchesse se leva et tendit la main à Robert :

— Adieu, lui dit-elle, je vous crois une nature bonne et loyale... venez me voir de temps en temps.

Robert s'en alla très-ému. La duchesse avait été tout charme et toute affection. Cependant la précaution de la fenêtre était inquiétante. Avait-elle été en butte aux tentatives passionnées de quelque amoureux ? Pourquoi cette défiance ? Le mérite de s'attacher pour toujours un galant homme ne vaut pas aux yeux d'une coquette le plaisir d'enchaîner une galerie. Plutôt suspendue que fixée, elle attend toujours le plaisir et n'en donne jamais. Une femme dépend bien moins d'elle-même que des circonstances. Combien de nos Parisiennes qui, après plusieurs aventures galantes, n'ont connu ni l'amour, ni leur propre cœur !

Platonicienne dans ses raisonnements, la duchesse répétait sans cesse que, chez les personnes bien nées, les sens n'entrent pour rien dans l'amour.

Robert lui fit plusieurs visites sans rien obtenir que des paroles et des sourires. Et toujours — la fenêtre était ouverte.

Un jour enfin la duchesse l'interrogea brusquement :

— Est-ce bien *sérieusement* que vous m'aimez ? demanda-t-elle.

— Oh ! madame !

LA DUCHESSE.

Eh bien, je *crois* en vous... j'ai foi en votre avenir et je consens à le partager.

ROBERT (étonné de cette ouverture).

Ah ! vous consentez...

LA DUCHESSE.

Mon mariage a été un mariage de raison. C'est ma famille qui l'a voulu. Huit jours à peine s'étaient écoulés que j'étais séparée de mon mari. Cette fois, je veux faire un mariage d'amour. Vous n'avez pas de fortune ?

ROBERT.

Deux cent mille francs.

LA DUCHESSE.

Nous irons à Rome. J'ai des relations, vous achèterez la commanderie de Saint-Étienne, vous serez comte de Villadéone, et nous nous marierons.

ROBERT.

Et une fois mariés ?

LA DUCHESSE.

Une fois mariés, le comte de Villadéone pose sa

candidature à la députation... Vous êtes de Tours, n'est-ce pas?

ROBERT (s'inclinant).

Indre-et-Loire.

LA DUCHESSE.

J'ai beaucoup d'amies par là, vous serez député. Nous verrons ensuite.

ROBERT (toussant).

Mon Dieu ! madame, ne sentez-vous pas comme l'air est vif ?

LA DUCHESSE.

Vraiment ! je vais m'occuper de nos affaires. Revenez après-demain. Adieu.

ROBERT.

Pourquoi ce congé si brusque ?

LA DUCHESSE.

A cause de la fenêtre ! (Elle sort.)

— Ce n'est point là ce que je venais faire ici, murmurait Robert en sortant de l'hôtel. Comte de Villadéone, c'est une singulière idée... Qu'a-t-il pu se passer dans cette petite tête blonde ?

Robert se fit annoncer, le soir même, chez madame de Villemur, qu'il aimait comme une sœur aînée.

Madame de Villemur était seule.

Robert, rayonnant de joie, lui raconta ce qui s'était passé.

— Quelle petite folle ! s'écria la comtesse, je la reconnais bien là. Mais elle ne peut pas se marier, mon cher enfant. Le jour où elle prendrait votre nom elle renoncerait à une rente de cinquante mille francs qui lui est payée régulièrement par son beau-père. Vos deux cent mille francs dureront quatre ans. Vous vous aimerez de toutes vos forces, qui ne dureront peut-être pas autant que les deux cent mille francs : et un beau matin, lassé, sans ressources, vous vous réveillerez député, comte et trompé. Certes, la duchesse est d'une grâce parfaite, d'une beauté exceptionnelle. Elle a des finesses de conversation et en même temps des naïvetés de cœur qui en font une ravissante poupée. Ce qui fait le charme de sa personne fera le malheur de votre vie. Elle a déjà refusé quatre ou cinq partis, mais trop tard. Les assiduités du prétendant avaient fourni matière aux commentaires les plus malveillants. Étudiez la duchesse, apprenez à la connaître, éprouvez surtout sa résistance, et...

— Et ?

— Et vous ferez ensuite ce que vous voudrez.

— N'allez-vous pas déjeuner à Fontainebleau mercredi prochain ?

— Oui... une escapade... J'emmène la duchesse et madame de Rouzoff.

— Serais-je de trop ?

— Non, au fait, vous la verrez de près. Nous déjeunerons dans la forêt.

— Quels seront les cavaliers ?

— Vous, le vicomte de la Tore, Gaston du Thil et Raoul.

— On se rencontre à la gare ?

— A dix heures.

— C'est convenu, merci !

.

Robert fit plusieurs visites à la duchesse qui le promena dans son appartement. Elle eut une rougeur adorable en l'introduisant dans sa chambre.

— Ma chambre, lui dit-elle, communique par ce cabinet de toilette à une pièce vide... Voyez-vous ?

— Je vois, répondit Robert en lui pressant la main, on pourra mettre ici une bibliothèque et un bureau.

— On pourra même y fumer, dit la duchesse avec un petit air entendu.

.

Dans le wagon, Robert se trouva placé en face de la duchesse, qui, de temps en temps, lui souriait à la dérobée.

Une fois, il sentit son pied sur le sien.

Le ton général fut gai.

Le vicomte faisait des jeux de mots ; la duchesse se bouchait les oreilles et faisait la moue.

— Vicomte, dit madame de Villemur, faites-moi voir cette bague que vous avez là.

— Voici, madame.

La duchesse parut inquiète.

— Tiens ! tiens ! s'écria madame de Villemur, qu'y a-t-il donc de gravé là-dedans ? *Is it for ever ? Est-ce pour toujours ?* Mais c'est un souvenir !

La duchesse avait pâli. Ses mains tremblaient. Elle jeta un regard suppliant sur madame de Villemur.

— C'est un souvenir en effet, répondit M. de la Tore d'un ton distrait. Un de mes amis, forcé de quitter la France — peut-être *pour toujours* — m'a laissé cet anneau.

— Ah ! mais c'est fort touchant, s'écria madame de Villemur. Tenez, voici votre bague.

Et se tournant vers moi :

— Vous n'avez pas la pareille ? demanda-t-elle.

— Pas tout à fait, madame. La mienne a pour devise : *C'est pour toujours*.

— C'est d'un ami qui ne devait pas revenir, alors ?

— Au contraire ! c'est d'un ami qui ne partait pas.

— Ah ! très-bien !

On causa d'autre chose.

Robert offrit la main à la duchesse pour descendre de voiture. La duchesse sauta légèrement et lui prit le bras.

— C'est moi, dit-elle, qui ai donné cette bague à M. de la Tore. M. de la Tore m'a fait la cour, il ne me déplaisait pas, je l'aurais accepté pour mari...

— Que s'est-il donc passé ?

— M. de la Tore a un conseil judiciaire. Je l'ai appris au dernier moment et je lui ai fermé ma porte.

— Je ne suis donc qu'un pis-aller?

— Je vous aime, Robert, je ne puis être heureuse que par vous. Je n'ai jamais failli, je vous le jure ; mais ce n'est pas un amant que je veux : c'est pourquoi je serai votre femme et jamais autre chose, dussé-je en mourir. Je ne veux pas me cacher : il faut, au contraire, pour mon bonheur, que je puisse me montrer au grand jour avec l'homme que j'aurai choisi.

Robert pressa le bras de la duchesse et couvrit sa main de baisers.

La société s'installa dans une vaste calèche. Robert monta sur le siège.

— C'est le duc d'Erquelines qui va conduire, dit Raoul.

La duchesse le frappa légèrement de son ombrelle sans se fâcher davantage.

Le couvert fut mis sur l'herbe. Le vicomte déboucha le champagne ; M. de Rouzoff était d'une gaieté folle, madame de Villemur d'un esprit charmant.

Le repas était à peu près terminé quand de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber. Il fallut chercher un refuge sous les arbres. La duchesse, coiffée d'un petit chapeau de chasse surmonté d'une plume bleue, se désolait de ce contre-temps.

Robert découvrit un délicieux nid de mousse, abrité par trois ormeaux centenaires.

— Voici un fauteuil, madame, lui dit-il, asseyez-vous là.

Puis, ôtant sa redingote de velours gris, il en fit, à la fois, une toiture et un paravent.

La petite duchesse s'était blottie, souriante, sous cet abri. Robert s'agenouilla devant elle...

L'orage grondait. La pluie tombait à torrents... Ils passèrent deux heures sous leur toit de velours.

On ne put revenir à Fontainebleau que dans la soirée.

Le lendemain, à une heure, Robert faisait sa rentrée dans le salon de la duchesse. La fenêtre était ouverte.

— J'ai emporté la mousse sur laquelle vous étiez assise, dit-il à demi-voix.

— J'ai vu cela, fit la duchesse.

— Mais qu'avez-vous? comme vous avez l'air triste!

— Sans doute. Vous ne lisez donc pas les journaux?

— Pas régulièrement.

— Eh bien! Garibaldi...

— Qu'est-ce qu'il a encore fait, Garibaldi?

— Les États romains sont menacés.

— Ah!

— Nous ne pouvons pas aller à Rome.

— Vraiment!

— Tous nos projets échouent.

— Alors, plus de commanderie de Saint-Étienne, plus de comte de Villadéone?

— J'en ai peur. La marquise M..... est à Vienne, et c'est son influence que je comptais utiliser.

— Il faut donc attendre ?

— Hélas !

Robert se recueillit et dit d'une voix émue :

— Madame, vous m'avez fait quelques jours de bonheur. J'ai cru tout ce que vous m'avez dit. Ces projets, emportés comme une poussière, je les ai réalisés par la pensée. J'ai vécu de votre vie, je vous ai mise de moitié dans tous mes rêves. Cette fiction m'a rendu heureux, je vous remercie.

Il se leva.

— Mon cher ami, lui dit la duchesse, madame de Villemur ne sait pas toute la vérité. Je suis séparée de mon mari, mais le divorce n'a pas été prononcé. Je ne puis point me remarier. Ce n'est donc pas, comme on vous l'a dit, une misérable question d'argent qui m'empêche de le faire. Dans cette situation, je trouve parfois une grande joie à me figurer que je suis libre. J'accepte les hommages. Je retrouve les battements de cœur de la jeune fille, je fais des projets d'avenir. Si on me demande ma main, je l'accorde, sachant bien qu'on ne peut la prendre. Je vous ai aimé. Il m'a semblé que nous partions ensemble. Je portais votre nom. *Je jouais au mariage...* et cette fiction me consolait de la solitude. Le soir, dans ma chambre solitaire, je disais tout haut :

— Robert, tu ne dis rien aujourd'hui ? Viens embrasser ta bien-aimée.

Puis je répondais pour vous et je continuais la con-

versation. Il ne faut pas m'en vouloir, je suis bien malheureuse!

La duchesse pleurait silencieusement.

— Madame! s'écria Robert à ses pieds.

— Ah! prenez garde! dit-elle en se levant pour sortir, la fenêtre est ouverte et les domestiques sont dans l'antichambre.

P. S. Robert a vite oublié Charlotte, mais il n'oubliera jamais la duchesse. Et c'est là ce qu'on appelle une *diversion*.

UN

SOUFFLET DE JEUNESSE

UN

SOUFFLET DE JEUNESSE

— Tenez, colonel, s'écria Juliette, voici une plume.
— Faites vos réclamations... et tâchez d'être un peu...
ordre du jour.

— Avant toute chose, dit le colonel en appuyant sur les mots, je compte sur la neutralité la plus complète.

Juliette prit un air majestueux.

— Je n'accorde pas ma neutralité à tout le monde, monsieur.

Et elle ajouta en riant :

— De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de l'appartement que M. Piganel, votre respectable père, nous a loué à M^{me} Marsan, ma sœur, et à moi, depuis bientôt trois ans...

— Deux ans seulement, dit Juliette.

— Vous croyez ?

— Je me le rappelle d'autant mieux que j'ai pris note de ma première visite à M^{me} Marsan...

— Qui s'est mise à vous adorer de confiance.

— Est-ce à dire qu'elle a eu tort ?

— Mademoisellè veut un compliment ?

— Pour une fois, vous n'en mourriez pas.

— Mais mon neveu en ferait une maladie...

— Que devient-il donc, M. votre neveu ? Voilà trois jours qu'on ne l'a vu.

— Sa dernière affaire l'a beaucoup occupé. Il travaille nuit et jour.

— Aussi M. Marsan passe-t-il pour un de nos meilleurs avocats.

— Vous comprenez donc ce métier-là, mademoiselle ?

— Avocat ? Je crois bien. L'éloquence est la clef de tous les honneurs.

— Et un peu la clef des cœurs, n'est-ce pas ?

— Oh ! le cœur est une serrure à secret, ce n'est pas tout de tenir la clef, il faut connaître le mot.

Le colonel s'inclina comme pour donner son approbation.

— Dernièrement, continua-t-il, Eugène est revenu tout triomphant... Il venait de plaider en appel une affaire de succession, et gain de cause avait été donné à ses clients. Qu'est-il résulté de tout cela ? c'est que des gens qui étaient pauvres en arrivant au palais en sont sortis riches comme Crésus...

— Eh bien ! tant mieux ! dit Juliette.

— Et que des gens qui étaient riches s'en sont allés pauvres comme Job.

— Reste à savoir où était le bon droit !

— Cela m'est égal. Je me demande seulement si c'était bien la peine de changer ?

Avant que Juliette eût eu le temps de répondre au singulier paradoxe de son vieil ami, la porte s'ouvrit et M. Piganel entra, une liasse sous le bras. M. Piganel était rouge et essoufflé. « Je parie, s'écria le colonel, que vous venez de terminer une *bonne affaire* ? »

— Au moins, dit M. Piganel, j'espère qu'elle deviendra bonne. Des terrains... que j'ai obtenus pour presque rien... en bloc, et que je revendrai au mètre... très-cher ! C'est pour ma fille que je travaille. Moi, j'ai près de soixante ans, et ce n'est pas pour une trentaine d'années qu'il me reste à vivre...

— Vous êtes insatiable ! s'écria le colonel en riant, mais en attendant, mes cheminées fument, mes plafonds sont tachés de grands cercles jaunâtres ; en un mot, l'appartement que vous m'avez loué est complètement inhabitable. »

M. Piganel fit une grimace significative : « Je suis esclave de ma parole, monsieur, dit-il avec gravité : j'ai promis des embellissements, on les fera. Je suis désolé que vous ayez pris la peine de m'attendre.

— Ce n'est pas la première fois, murmura le colonel.

— C'est vrai, continua Piganel, je suis rarement chez moi... je vais au cercle... je fréquente les spectacles... je cours... c'est ma jeunesse qui commence. Il était temps !

Il y avait, entre M. Piganel et le colonel du Tranchant de Laurière, un contraste singulier. Court, replet et joyeux, Piganel se sentait écrasé par le colonel, dont la grande taille et la figure énergique paraissaient lui déplaire souverainement. A quinze ans, Piganel était entré commis chez un banquier ; à trente ans, il était banquier à son tour, et si ses premières années s'étaient passées à faire des chiffres, il tenait à ne pas les *défaire* sur ses vieux jours.

— M. Piganel, continua du Tranchant, je vais envoyer chercher les ouvriers, et ils vous porteront la facture.

— Doucement ! s'écria le banquier, voilà bien les militaires ! Vous me rappelez mon pauvre frère, Théodore Piganel, capitaine au 30^e de ligne, et mort en Afrique... Quand il avait quelque chose dans la tête...

— Une balle, par exemple, dit le colonel.

— On n'avait pas de cesse qu'on n'eût exécuté sa volonté.

— Ce n'est pas ma volonté seulement, reprit M. de Laurière, qu'il s'agit d'exécuter, c'est aussi notre traité.

— Tous mes capitaux sont engagés..., et d'ailleurs vous avez des exigences telles... Tenez ! voulez-vous

que je vous donne carte blanche? Faisons l'affaire de compte à demi. Cela vous va-t-il?

Selon une expression empruntée à l'argot des joueurs, M. de Laurière *coupa dans le pont*.

— Si cela doit aller plus vite ! murmura-t-il.

Piganel reprit avec empressement :

— Voilà qui est convenu... On y sera dès demain.

Le colonel, qui avait contemplé Piganel avec une attention singulière, l'arrêta au moment de sortir :

— C'est singulier, dit-il au banquier, chaque fois que je vous regarde, il me vient comme un souvenir... Il me semble vous avoir rencontré, il y a longtemps...

M. Piganel parut mal à son aise :

— Jamais ! s'écria-t-il, quelle idée ! Je n'aurais point oublié un homme comme vous...

— C'est bien étonnant, fit M. de Laurière, qui sortit après avoir baisé la main de Juliette.

Piganel se laissa tomber sur une chaise :

— Quand donc, s'écria-t-il, serai-je débarrassé de cet homme !

— Hé ! pourquoi ? demanda Juliette. Si vous saviez comme il est bon !... Il me raconte ses aventures, ses batailles, c'est fort intéressant.

— J'exècre les militaires, dit Piganel en s'essuyant le front, et celui-là particulièrement... J'ai mes raisons pour cela ; ne me les demande pas, ce serait inutile... A propos de M. de Laurière, je trouve que tu

vas beaucoup trop souvent chez sa sœur, M^{me} Marsan... Ces gens-là t'ont gâtée.

— Qu'est-ce que vous dites là, mon père !

— Ils veulent faire de la gravité... ; ils sont graves, ils parlent tout bas.

— Cela n'empêche pas qu'il y a chez M^{me} Marsan une cordialité charmante. D'ailleurs, il faut bien que je voie un peu le monde...

— Pour te marier, peut-être ?

— Quand ce ne serait que pour cela ! Je suis donc bien laide ou bien pauvre, que personne ne s'est encore occupé de moi ?

— Qu'est-ce qui vous a dit cela ?

— Vous ne m'avez jamais parlé de rien.

— Parce que ces choses-là ne regardent que moi. Mais, sois tranquille..., j'ai refusé, j'ai refusé tout le monde. Des commerçants très-riches ou des gens titrés bien pauvres, ce n'est pas notre affaire. J'ai répondu aux commerçants que je ne voulais point enterrer ma fille dans leurs fabriques ou dans leurs magasins...

— Et aux gens titrés ?

— Ceux-là, je les ai envoyés promener purement et simplement. C'est que je ne suis pas un père comme un autre, moi ! Je vais au *spectacle*... Je sais ce que c'est que la société moderne. Je donnerais ma fille à un *gentilhomme*, comme ils disent... Le gentilhomme apprendrait à ma fille à me mépriser. Je ferais triste figure dans un salon ; on me prierait de passer

la belle saison à la campagne... et la mauvaise aussi. J'ai vu ça ! et le public, des bourgeois comme moi, rient aux larmes de ce qui leur arrivera peut-être demain. Du reste, j'ai ri comme les autres... Aussi, laisse-moi faire, je trouverai ce qu'il te faut. Tu n'as personne en vue, toi ? Au fait, nous ne recevons pas de jeunes gens ici.

— Et M. Eugène ?

— Celui-là a quelque chose pour lui, c'est vrai... Il est fâché qu'il ait eu ces mauvaises affaires autrefois.

— Quoi donc ?

— Eh bien ! ce duel... ce procès...

— Mais dans tout cela il n'y a rien de déshonorant.

— Dans un sens, c'est possible.

— Il est bien changé.

— Changé ? Est-ce qu'on change ? C'est dans le sang. Qui a bu boira. Je suis sûr que, si M. Eugène recevait seulement une pichenette, il irait se battre tout de suite.

— Moi aussi, j'en suis sûre.

— Tu vois bien, tu l'avoues toi-même ? Et on me planterait là avec une veuve et un enfant. M. Eugène a des qualités, je le reconnais ; mais sous son bonnet carré il y a toujours la mauvaise tête... Est-ce que tu ne le vois pas monter à cheval tous les dimanches, comme si la place d'un avocat était dans la cavalerie ?

— C'est pour sa santé, puisqu'il ne sort de son cabinet que pour se rendre au palais.

— Ne l'entends-tu pas encore avec ses amis et son oncle, car ce vieux bonhomme veut toujours faire comme les jeunes gens... ne l'entends-tu pas tirer des coups de pistolet dans le jardin? Je suis assis, occupé à lire mon journal... ou à régler ma montre... quand une épouvantable détonation vient me faire bondir... Tout me tombe des mains... C'est de très-mauvais goût.

— Ce sont là des exercices sédentaires ou des habitudes d'adresse que les hommes les plus calmes peuvent conserver.

— Leur bail expire l'année prochaine, je ne le renouvellerai pas. Je te défends de songer à ces gens-là. Ne dirait-on pas qu'il n'y a au monde qu'une bonne mère, un vieux colonel et un jeune avocat? Laisse-moi faire, ne t'inquiète de rien... Je t'affirme que tu n'aimes personne... J'en trouve l'assurance dans ma grande habitude du spectacle.

M. Piganel embrassa sa fille sur le front et se mit à examiner le plan des terrains qui venaient de lui être adjugés, tandis que Juliette, assise sur un tabouret, tâchait de mettre en ordre ses cahiers de musique.

La journée tirait à sa fin. A cinq heures, M. Eugène Marsan vint serrer la main du banquier. Comme celui-ci le félicitait du succès qu'il avait obtenu au palais dans l'affaire du comte de Rouzoff :

— Le succès n'est pas un mérite, dit Eugène, c'est une chance.

— Oh ! nous savons que vous êtes modeste, dit Juliette en rougissant.

— Si vous saviez, mademoiselle, reprit Eugène, à quel avenir je songe quelquefois en vous voyant assise auprès de votre mère, votre broderie en main, vous me trouveriez peut-être plein d'orgueil.

Piganel parut contrarié de cette déclaration un peu trop accusée ; il détourna la conversation.

— Avez-vous rencontré M. de Laurière ? Il est venu me faire une scène à propos de réparations...

— Monsieur Piganel, mon oncle est un vieillard... et il a droit à toute votre indulgence.

— Mais moi aussi, monsieur, je suis un vieillard, et votre oncle ne me ménage guère.

— Avouez que vous lui en voulez.

— Moi ?

— Oui, certainement... Il y a quelque chose entre vous.

— Par exemple ! s'écria Piganel, quelle raison voulez-vous que j'aie ?

Juliette mêla sa petite voix fraîche à la conversation :

— Il n'y a que deux ans que vous le connaissez, n'est-ce pas, mon père ?

— Oui, ma fille, deux ans ; et celui qui dirait le contraire serait un imposteur.

— Vous y mettez une chaleur ! reprit Eugène avec étonnement.

— J'y mets de la sincérité, voilà tout. Le colonel ne s'est-il pas imaginé m'avoir rencontré quelque part dans sa jeunesse ! Il fait tout cela pour m'être désagréable. Du reste, il peut arriver que des gens se ressemblent, et si M. de Laurière voyait, comme moi, les pièces nouvelles, il apprendrait que le théâtre est une école de mœurs !

Pour le coup, Eugène n'y comprenait rien.

— Qu'est-ce que vous nous racontez donc là ? demanda-t-il.

— Je ne raconte rien, je cause. Si je me taisais, vous me diriez : « Voilà un homme qui ne sait pas causer. »

Piganel se débattit pendant quelques instants dans des phrases confuses et interminables, puis il releva la tête en disant : « Voilà ce que vous pouvez répéter à votre oncle. »

Marsan annonça la visite de sa mère à M. Piganel, une visite *importante*, ajouta-t-il.

— Je passerai la soirée chez moi, répondit le banquier en s'inclinant.

Aussitôt après le dîner, Piganel passa dans son cabinet pour y attendre M^{me} Marsan. Juliette, qui avait deviné le but de la démarche que M^{me} Marsan venait tenter auprès de son père, resta dans un coin du salon, où elle ajoutait de temps en temps quelques

points à un ouvrage en tapisserie. Elle ne put rester longtemps seule, car un nouveau personnage fut bientôt introduit auprès d'elle. Quand la femme de chambre annonça : — M. de Labarthe ! Juliette eut un tressaillement.

— Mon père est occupé, monsieur, lui dit-elle.

— J'attendrai, répondit M. de Labarthe.

Il y eut un instant de silence.

— Qu'est venu faire ici M. Marsan ? demanda-t-il.

Juliette repoussa son ouvrage et se leva.

— Je croyais vous avoir déjà dit, monsieur, combien m'est odieuse cette espèce d'inquisition que vous semblez vouloir établir sur mes actes.

— Vous êtes déjà femme, mademoiselle, vous oubliez vite.

— Je n'ai rien oublié, monsieur, reprit la jeune fille, ni mes imprudences, ni vos torts.

— Était-ce donc une faute que de vous aimer ?

— Ce n'est pas moi que vous aimiez...

— C'est donc votre fortune ? est-ce là ce que vous voulez dire ? Oh ! je vous apprendrai, mademoiselle, qu'on ne se joue pas si facilement de nos sentiments et de nos espérances. Vous m'écoutiez autrefois sans colère, et, quand je vous parlais d'amour, vous sembliez me croire...

— Monsieur, dit Juliette avec une froideur glaciale, je suis décidée à me débarrasser de vos obsessions. Mon père, membre d'un cercle de gens riches, désœu-

vrés et vulgaires, avec lesquels il passait la plus grande partie de son temps... c'est là qu'il vous a rencontré, je crois... mon père, trop confiant sans doute, m'avait abandonnée bien jeune aux soins d'une femme de chambre; c'est elle que vous avez chargée de faire ressortir auprès de moi vos brillantes qualités. J'avais pris dans les romans, ces compagnons de l'oisiveté des femmes, le dédain des choses simples, des situations calmes. Vous aviez été officier de marine, vous saviez embellir par l'exagération du récit vos voyages et vos aventures... puis, grâce à vous, je n'étais plus seule... je vous écoutais avec plaisir, voilà tout. A cette époque, M^{me} Marsan vint habiter l'hôtel. Tous les malheurs d'une éducation abandonnée n'avaient point étouffé en moi les bons sentiments. Je compris, auprès de M^{me} Marsan, le malheur de n'avoir jamais connu ma mère...

M. de Labarthe interrompit Juliette :

— C'est donc à M^{me} Marsan, demanda-t-il, que je dois votre éloignement et vos froideurs?

— Vers la même époque, continua Juliette, je surpris une conversation entre ma femme de chambre et vous. Je commençai à ouvrir les yeux sur vos projets..., et quand je demandai autour de moi qui vous étiez...

— On vous répondit que j'étais sans fortune?

— On me répondit que votre patrimoine ayant été dissipé par la débauche, vous comptiez sur un riche

mariage pour vous refaire..., et que vous paraissiez même assez sûr de votre fait.

— C'est ainsi, dit M. de Labarthe d'une voix étranglée, que vous avez généreusement attribué mon empressement à des motifs de cupidité!... Mais un autre vous avait plu, c'était là tout mon crime.

— Que voulez-vous y faire? »

M. de Labarthe changea brusquement de système :

— Si vous vouliez, Juliette, s'écria-t-il, je vous ferais une vie heureuse et aimée. Vous seule pourriez dissiper l'amertume de ma nature... C'est la jalousie qui m'emporte... Vous me jugez bien mal! Par une étrange bizarrerie du cœur humain, les affections s'alimentent souvent de ce qui devrait les éteindre... Chacune de vos injures ajoute à ma passion, et j'attends toujours qu'une bonne parole vienne me permettre d'espérer encore!

— A votre tour, monsieur, vous oubliez vite..., et puisqu'il faut vous rappeler le passé, je vais me résigner à le faire. Avez-vous oublié ce jour où mon père étant alité, malade, nous nous trouvions seuls comme aujourd'hui? Vous comptiez sans doute le peu de jours qu'il lui restait à vivre, il ne fallait pas que l'héritière vous échappât! Après m'avoir rappelé nos premières entrevues, vous me prîtes la main, et, comme je me laissais faire machinalement, toute en proie à ma douleur, je sentis mes bras craquer sous votre étreinte... Je pâlis, je voulus crier, mais la voix me manquait!

Vos lèvres cherchaient à s'approcher de mon front... Je sentis que j'étais perdue... Mais alors j'entendis des pas... on venait... la porte s'ouvrit... j'étais sauvée... c'était M^{me} Marsan.

M. de Labarthe s'était levé, frémissant de colère, mais cette fois encore la porte s'ouvrit, et M^{me} Marsan entra :

— Votre père est-il là, ma chère enfant? demanda-t-elle.

Juliette était trop émue pour répondre ; elle se jeta dans les bras de M^{me} Marsan.

— Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

M. de Labarthe s'empressa de prendre la parole :

— Mademoiselle me disait à l'instant même vos soins et vos bontés pour elle...

— Juliette, dit M^{me} Marsan, n'ignore pas que je l'aime comme si elle était ma fille. Je l'ai trouvée bien frivole, hautaine, fière de sa fortune. Je me suis fait une joie de recommencer son éducation. J'ai fait tomber le roman de ses mains pour y mettre l'aiguille, et, au lieu d'une enfant gâtée, j'ai trouvé une fille charmante autant que bonne.

M. de Labarthe s'était incliné profondément.

— Certes, reprit-il, Mademoiselle doit s'estimer heureuse de vous avoir rencontrée ! Moi, madame, j'ai été élevé à la Guadeloupe ; ma mère passait ses journées à dormir, tandis que plusieurs négresses s'es-
crimaient à chasser les mouches autour d'elle. Pen-

dant ce temps-là, mon père, qui n'a jamais su le nombre exact de ses enfants, s'occupait activement de manger ses revenus. On m'a montré ma mère quelquefois, mon père une seule fois, le jour où je partais pour la France. J'ai été élevé par un vieux nègre qui m'a donné toutes sortes de mauvais conseils... Le drôle prêchait d'exemple, ce qui fait qu'il m'en restera toujours quelque chose.

M^{me} Marsan avait écouté avec étonnement ce récit singulier.

— Je vous plains sincèrement, monsieur, répondit-elle.

— Du reste, reprit le créole en saluant, je me porte parfaitement bien.

Et il sortit plein de colère et songeant aux moyens de ramener à lui cette fortune qui lui échappait par un caprice de petite fille.

M^{me} Marsan fut introduite dans le cabinet de Piganel.

— Vous avez semblé, monsieur, lui dit-elle, vous prêter avec plaisir à l'intimité que le voisinage a fait naître entre Juliette et nous...

— Je trouvais une grande sécurité, dit Piganel, à savoir ma fille auprès de vous.

M^{me} Marsan continua :

— Mon affection pour Juliette n'a fait que grandir chaque jour. Mon frère, M. de Laurière, l'a prise également en amitié, et Eugène n'a pu se trouver avec elle dans une intimité journalière sans être touché de

sa beauté, de sa grâce, autant que des qualités de son cœur... Vous avez peut-être rêvé pour Juliette un brillant mariage? Mon fils vous offre un nom qui ne manque pas d'une certaine illustration, une fortune honorable... Toutes les convenances sociales se trouvent par conséquent réunies.

Piganel était sur les épines; il balbutia :

— Mais les sentiments de ma fille?

— Je suis autorisée à vous dire que ce mariage est le plus ardent de ses vœux.

Piganel continua à balbutier.

— Je suis assurément fort honoré de votre démarche... M. Marsan me conviendrait infiniment..., mais j'ai bien vu de ces mariages-là... au théâtre... Eh bien ! madame, ils tournaient mal.

— Je ne puis croire que cette raison vous paraisse suffisante...

— Mais l'âge..., l'expérience...

— Voulez-vous que nous attendions ?

Piganel se cramponna à cette proposition.

— C'est cela, madame, attendons, c'est le plus sage !

M^{me} Marsan se leva.

— Votre réponse est grosse de chagrins, monsieur, mais je ne chercherai pas à percer le mystère dont elle est enveloppée... Nous attendrons.

Piganel, se confondant en salutations, accompagna M^{me} Marsan jusqu'à l'antichambre, puis se laissant tomber dans un fauteuil, il s'écria :

— Quel malheur que j'aie loué mon premier étage à ces gens-là !

— Qu'avez-vous, petit père ? demanda Juliette, qui brûlait de connaître le résultat de cette visite.

— Rien, mon enfant, rien, répondit Piganel.

— Que vous a dit M^{me} Marsan ?

— Elle ne m'a rien dit du tout. Nous avons causé de la pluie et du beau temps... A propos, je te défends de mettre les pieds chez elle.

— Mais je ne connais personne ! Que vais-je devenir toute seule ?

— Je t'emmènerai faire un petit voyage... en Italie ou en Suisse... Nous partirons demain et nous reviendrons dans deux ans.

Juliette eut vainement recours à toutes ses habiletés de jeune fille, Piganel fut impénétrable. Juliette se retira fort triste et fort désappointée ; elle passa une mauvaise nuit, et le lendemain à l'heure du déjeuner, le banquier lui trouva les yeux rouges et gonflés.

A quatre heures, il se rendit au Cercle-Laffitte, rue de Provence.

— M. de Labarthe est-il arrivé ? demanda-t-il à l'un des garçons.

— Oui, monsieur : M. de Labarthe est à l'estaminet avec M. Ferdinand Goffin, M. de Chavel et quelques autres.

Piganel entra.

— Ces petits journaux ont le diable au corps ! disait M. de Chavel en riant aux éclats.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Goffin.

— Il est question de notre ami Marsan...

— Et que dit-on de lui ? demanda de Labarthe.

— Écoutez : « On s'est beaucoup entretenu, ces jours derniers, de la plaidoirie de M^e Marsan, à propos du duel de M. le comte de Rouzoff avec M. Gaston du Thil. Le jeune avocat s'est prononcé violemment contre cette coutume barbare, qui a, selon lui, le tort de ne rien prouver. Il était peut-être inutile de se donner tant de mal pour apprendre au public ce que personne n'ignore, à savoir : que messieurs les avocats ne se battent guère, que messieurs les avocats ne se battent pas. C'est ce qui explique l'habitude qu'ont ces messieurs de se vêtir d'une robe. On affirme que, depuis le brillant discours de M^e Marsan, la robe a paru insuffisante, et qu'on mettra désormais un jupon par-dessous. »

— Voilà de méchante prose, dit Goffin.

— Ce que vous venez de lire là m'irrite, reprit de Labarthe. Il me paraît malséant qu'un de nous soit traité de la sorte... Où est donc Marsan ?

— Il est, je crois, dans le grand salon.

De Labarthe se leva et alla trouver Piganel, qui était resté debout devant la fenêtre.

— Ai-je besoin de vous rappeler votre promesse ? demanda le banquier.

-
- Vous pouvez être tranquille.
 - Si j'ai renoncé à un départ précipité, c'est que vous m'avez donné l'assurance...
 - Que M. Marsan renoncerait à toute espèce de sollicitation.
 - Et qu'on ne me parlerait plus de ce mariage?
 - C'est convenu. Je prends la chose sur moi.
 - Il me reste à savoir maintenant...
 - Comment je m'y prendrai?
 - D'abord.
 - Et la cause de mon antipathie pour M. Marsan?...
 - Ensuite.
- Le créole eut un sourire dédaigneux.
- Vous avez, lui dit-il, une profonde connaissance du cœur humain, et vous avez deviné tout de suite que si je prenais cette affaire à cœur...
 - Ce n'était pas sans motif.
 - Vous avez également pensé que si M. Marsan renonçait à ses prétentions...
 - Ce ne serait pas sans avoir une raison pour cela.
 - Mon Dieu! M. Marsan est un homme des plus distingués.
 - C'est l'opinion générale, affirma Piganel.
 - Un avocat de grand mérite.
 - Il gagne toutes ses causes.
 - Je lui reconnais beaucoup de talent...
- Piganel appuyait toujours.
- Sa famille est des plus honorables. Sa fortune,

sans être assez considérable pour lui faire des envieux...

— Est cependant assez belle pour lui permettre de tenir un certain rang dans le monde.

— Le plus bel avenir lui est réservé...

— Je le pense comme vous.

— Eh bien ! alors pourquoi lui refusez-vous votre fille ?

Le banquier s'arrêta court.

— Permettez ! s'écria-t-il, vous ne répondez pas à ma question.

— Je répondrai quand vous m'aurez donné l'exemple de la franchise.

— C'est impossible.

— Il y a un secret ?

— Il y a un secret.

— Vous voulez le garder ! soit ! je garde le mien.

— Dites-moi, au moins, à quoi je dois attribuer votre zèle ? Pourquoi m'avez-vous promis d'empêcher... ?

— Parce que cela m'amuse.

— Mais, enfin, si, par hasard, je voulais que le mariage eût lieu ?

— Je l'empêcherai tout de même.

— Et comment ?

— Vous le verrez bien.

— De Labarthe sonna.

— Tenez, dit-il au garçon de cercle, remettez ce journal à M. Marsan.

— Mais, dit Piganel, pourquoi lui faire lire cet article blessant ?

— Pourquoi donc croyez-vous que je l'ai fait ?

Le banquier fit la grimace.

— Je serais désolé, dit-il, d'être pour quelque chose dans tout cela.

— Mettez-vous dans l'idée, répondit de Labarthe, que je fais mes affaires et non les vôtres !

— Enfin que va-t-il arriver ?

— Je provoquerai M. Marsan. S'il se bat, je le tuerai ; s'il ne se bat pas, il se tuera tout seul.

Quelques minutes s'écoulèrent.

— Qu'a dit notre avocat ? demanda Chavel.

— Il a ri, répondit Goffin, et il a bien fait.

— Ah ! il a ri, s'écria de Labarthe, c'est bien de la bonté.

— Peuh ! dit Goffin, qui avait été journaliste, quel est l'homme de génie ou seulement l'homme de talent qui n'a pas été un peu traîné dans le ruisseau ? Empereurs, poètes, historiens, grands ministres ou grands artistes, il y a de la boue pour tout ce qui est élevé, mais dans cette boue il y a de l'or.

— Oui, je sais, reprit de Labarthe, les peuples ne lapident que les prophètes !

— Ne reconnaissez-vous pas qu'il faut avoir une valeur pour irriter les gens contre soi !

— Chacun prend la vie à sa façon, dit de Labarthe ; je plains ceux que l'injure laisse indifférents...

Eugène Marsan était entré sur ces derniers mots...

— Et qui vous dit, monsieur, s'écria-t-il, que Dieu n'ait pas uni intimement la patience au génie ?

— Pardon, interrompit de Labarthe, nous parlions de vous...

— Je retire le mot en ce qui me concerne, reprit l'avocat, mais il n'en sera pas moins vrai. Celui qu'on hait est supérieur à ceux qui le haïssent; le vulgaire seul n'a pas d'ennemis.

— A ce compte-là, monsieur, qu'est-ce que le génie ?

— C'est l'amour de la souffrance, le courage contre l'opinion...

— Un courage que vous avez, dit de Labarthe, que...

Chavel interrompit vivement.

— Nous causions de votre plaidoirie.

— Et nous vous trouvions, reprit de Labarthe, beaucoup de patience contre la critique.

— Il est bon, dit Eugène, quand un homme produit ses idées du haut d'une tribune ou d'un journal, qu'elles ne passent pas sans discussion et sans contrôle.

— Vous avez attaqué le duel avec beaucoup d'éclat... Supposons que vous receviez ce soir une de ces injures que le monde ne pardonne pas, vous voilà dans l'obligation ou de la laisser impunie ou de démentir vos principes !

— Je ne les démentirai jamais.

— Vous prétendez que le duel est un préjugé... mais l'honneur !

Marsan, qui avait deviné l'amour du créole pour M^{lle} Piganel, tâchait de ne donner aucune prise à son interlocuteur.

— Qu'appellez-vous l'honneur ? dit-il. Tenez, j'étais bien jeune, je venais de laisser les bancs du collège pour les bancs de l'école de droit. Un soir, dans un estaminet, où je me trouvais avec quelques-uns de mes condisciples, j'eus une querelle... A qui la faute, je ne l'ai jamais su. Ceux qui nous entouraient déclarèrent qu'une rencontre était inévitable. Je laissai faire. Le lendemain, on m'amena sur le bord d'une prairie, dans un endroit charmant, au milieu d'un paysage qui devait faire aimer la vie... Mon adversaire était en face de moi : il avait dix-huit ans, il avait laissé une mère dans un village en Touraine, je crois. Il regardait les arbres, le ciel bleu... Pauvre enfant ! On lui avait mis en main une épée ; on nous plaça en face l'un de l'autre et on donna le signal. Je vis briller l'acier : j'étais ivre, les narines gonflées, les veines tendues... Je fis un pas en étendant le bras... Il ne poussa qu'un cri. On l'emporta dans une voiture... Il était mort. Je n'ai pas vu les larmes de sa mère, mais je sais qu'il y avait là-bas, dans son pays, une jeune fille qui l'aimait.

— Je parie, dit de Labarthe, qu'elle en a épousé un autre !

— Vous ne vous trompez pas. Deux ans après, sa

famille lui imposa un mariage de convenance. Son mari l'a ruinée, et, après une faillite, il est passé en Amérique, la laissant deux fois veuve et sans pain... Eh bien ! j'ai la conviction douloureuse qu'elle eût été la plus heureuse des femmes avec celui qu'elle aimait... et qu'on m'a fait tuer !

En achevant son récit, l'avocat était en proie à une émotion évidente que partageaient les auditeurs. Piganel lui-même laissa échapper une larme qu'il s'empressa de faire disparaître.

— Monsieur, reprit de Labarthe, votre récit peut être fort attendrissant, mais, parce que deux enfants se sont battus sans savoir ce qu'ils faisaient, il ne s'ensuit pas que le point d'honneur soit un préjugé. Le monde suppose volontiers que l'homme qui reçoit une injure sans en demander satisfaction est un lâche, qu'il est insensible à la honte, qu'il est impropre à l'accomplissement des devoirs sociaux : la défense de sa famille et celle son pays. La déconsidération qui le frappe est donc une justice.

— Faites donc une fois pour toutes, dit Eugène, une différence entre le courage et la fanfaronnade, vous qui prétendez distinguer l'homicide et le duel, le meurtre et le suicide. Le monde est habile à déguiser ses passions : honneur outragé, amour irrésistible, suicide courageux, voilà les masques ! Mais au fond de ces illusions et de ces mensonges, vous trouverez l'égoïsme, l'adultère, la vanité.

M. de Labarthe se leva.

— Je regrette profondément, messieurs, dit-il en promenant son regard autour de lui, d'entendre exposer de pareilles théories dans une réunion de gens du monde. Le journal que nous lisions tout à l'heure avait donc raison dans ces attaques qui auraient indigné le dernier d'entre nous. Je demande que le nom de M. Marsan soit rayé des listes de notre cercle.

— Monsieur ! s'écria Eugène.

M. de Labarthe continua :

— Et afin de fournir à M. Marsan une occasion de se réhabiliter à vos yeux, je déclare ici que je me tiens à sa disposition pour l'heure et le jour qui lui conviendront.

En achevant ces mots, le créole agitait son gant avec un geste de menace et de mépris affecté.

Chavel lui retint le bras.

Une heure après cette scène, Piganel rentra chez lui tout empressé.

— Juliette, cria-t-il en entrant, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre.

— Parlez vite.

— Tu voulais M. Marsan pour mari ? Eh bien ! ma fille, je te le donne. Es-tu contente ?

— Sans doute ! mais qui vous a décidé ?

— Il ne se bat pas.

— Avec qui ?

— Avec de Labarthe. De Labarthe l'a insulté aussi grossièrement que possible, et Marsan s'en est allé tranquillement, les mains dans ses poches.

— On vous a trompé, dit Juliette.

— On ne m'a point trompé le moins du monde, j'assistais à la scène. Avec ce gendre-là, je pourrai dormir sur mes deux oreilles, et tu seras heureuse.

Juliette avait pâli ; la pauvre enfant s'efforçait de retenir ses larmes.

— Jamais ! murmura-t-elle.

Le banquier fit un bond en arrière.

— Comment ! jamais ? Qu'est-ce que c'est que ce caprice ? Quel est l'honnête homme qui n'a pas été insulté une fois dans sa vie ?

— Vous n'y songez pas ! dit Juliette.

— Mais moi qui te parle, ajouta Piganel en baissant la voix, j'ai reçu un soufflet... je ne m'en suis jamais vanté, mais tu vois bien que je ne m'en porte pas plus mal.

— Vous, si bon ?

— Moi, si bon ! Je vais te raconter ça. C'était par une belle matinée de printemps... Il y avait revue au Champ-de-Mars... Je suivais paisiblement mon chemin, quand, à l'extrémité du quai Voltaire, ma canne s'accroche entre deux pavés : je m'arrête brusquement, et je donne un coup de coude dans l'estomac d'un individu qui marchait derrière moi : « Faites donc attention, maladroit ! » me crie ce butor, un grand

diable qui avait l'air d'un militaire. — Faites attention vous-même, lui dis-je avec raison.

— Sais-tu ce qu'il me répond ? Il me répond : Paf ! comme cet Espagnol qui fait tant d'embarras dans le *Cid*. J'allais me jeter sur lui, mais la foule nous sépara, et comme je criais beaucoup, on se mit à me donner tort. On parlait déjà de me conduire à Vincennes...

— Mon pauvre père...

— Tu vois si je suis payé pour aimer les mauvaises têtes !

— Et vous n'avez jamais revu cet homme ?

Piganel poussa un profond soupir.

— Au contraire ! je l'ai revu, ici, dans ma maison... Tu ne devines pas ? C'est ton ami, ton héros... M. de Laurière !

— Est-il possible !

— Je l'ai reconnu sur-le-champ, et lui-même, quelquefois, il avait l'air de se rappeler mes traits... Maintenant, tout cela m'est indifférent ; son neveu m'excusera s'il me reconnaît : aussi, tu peux épouser Eugène.

A ce moment, un domestique annonça le colonel.

— Mon cher banquier, dit celui-ci, j'ai deux mots à vous dire...

Piganel, interdit, fit entrer M. de Laurière dans son cabinet.

— Il faut me rendre un service, dit le colonel. Eugène se bat demain...

— Je croyais, balbutia le banquier, que l'affaire n'avait pas de suites.

— Vous êtes fou ! mon cher ; Eugène se bat, mais il faut que cette rencontre soit tenue aussi secrète que possible... Je vous tiens pour un homme de cœur ; votre honorabilité, votre position, seront une garantie de plus pour l'opinion publique ; j'ai compté sur vous pour servir de témoin à Eugène ; c'est nous qui l'accompagnerons...

Piganel ne savait que devenir.

— Je vous reverrai ce soir, continua le colonel, nous aurons une entrevue avec les témoins adverses, et demain matin... Allons ! adieu et merci !

Dès que le colonel fut sorti, M^{lle} Piganel entra timidement dans le cabinet du banquier.

— Le mariage est impossible, dit celui-ci, Eugène se bat.

— Mais, mon père, s'écria Juliette, vous ne savez pas tout...

— Qu'y a-t-il donc encore ?

Juliette apprit alors à Piganel les persécutions dont M. de Labarthe l'avait entourée.

— C'est moi qui suis cause de ce malheur, ajouta-t-elle, je ne m'en consolerais jamais.

— Ah ! c'est ainsi ? s'écria Piganel : sèche tes larmes, mon enfant, tout ceci finira bien.

— Que voulez-vous dire ?

Piganel ouvrit un tiroir de son bureau, saisit la liasse *L*, et sortit précipitamment.

— Le soir, tandis que les témoins discutaient les conditions du combat, Piganel détournait la tête pour dissimuler le sourire de satisfaction qui lui échappait de temps à autre.

— On prit rendez-vous pour dix heures au bois du Vésinet. A onze heures, M. de Labarthe n'était pas arrivé, et les témoins se retirèrent en s'excusant.

— Qui diable peut le retenir ? demande le colonel.

— Je crois savoir, répondit le banquier, qu'il a été conduit ce matin à la prison pour dettes.

— En a-t-il pour longtemps ?

— Pour cinq ans.

— Que faire ? demanda Eugène.

— C'est bien simple, dit le colonel, je vous répondrai quand nous serons de retour à l'hôtel.

M. de Laurière, M^{me} Marsan et l'avocat d'une part, M. Piganel et Juliette de l'autre, se trouvaient réunis dans le grand salon.

Eugène renouvela la question :

— Que faire ?

— Voyons, dit M. de Laurière, de Labarthe se battait pour empêcher un mariage... Eh bien ! que le mariage se fasse, et nous verrons après.

— Je vous comprends, colonel, murmura le ban-

quier en secouant la tête, mais ce que vous désirez est impossible.

— Par exemple ! s'écria le colonel en se levant, venez donc me dire deux mots, monsieur Piganel.

Le banquier se leva et suivit M. de Laurière dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Donnez-moi la main, dit M. de Laurière.

Piganel obéit.

— C'est vous qui avez fait mettre de Labarthe à Clichy ?

— Oui, colonel, j'avais une prise de corps contre lui.

— Quand il en sortira, il faut qu'il trouve Juliette mariée, et l'affaire tombera d'elle-même.

— Je le voudrais, mais...

— Tenez, dit M. de Laurière, vous êtes un excellent homme, et je vous crois tout aussi brave qu'un autre.

— Corbleu ! dit Piganel, quand mon pauvre frère, le capitaine Théodore Piganel, a été tué en Afrique, je voulais m'engager, aller le venger... Et, sans une échéance qui m'a retenu... une maudite échéance !...

— Vous seriez un homme redoutable, c'est possible. Eh bien ! je vous fais des excuses, là... Êtes-vous content ?

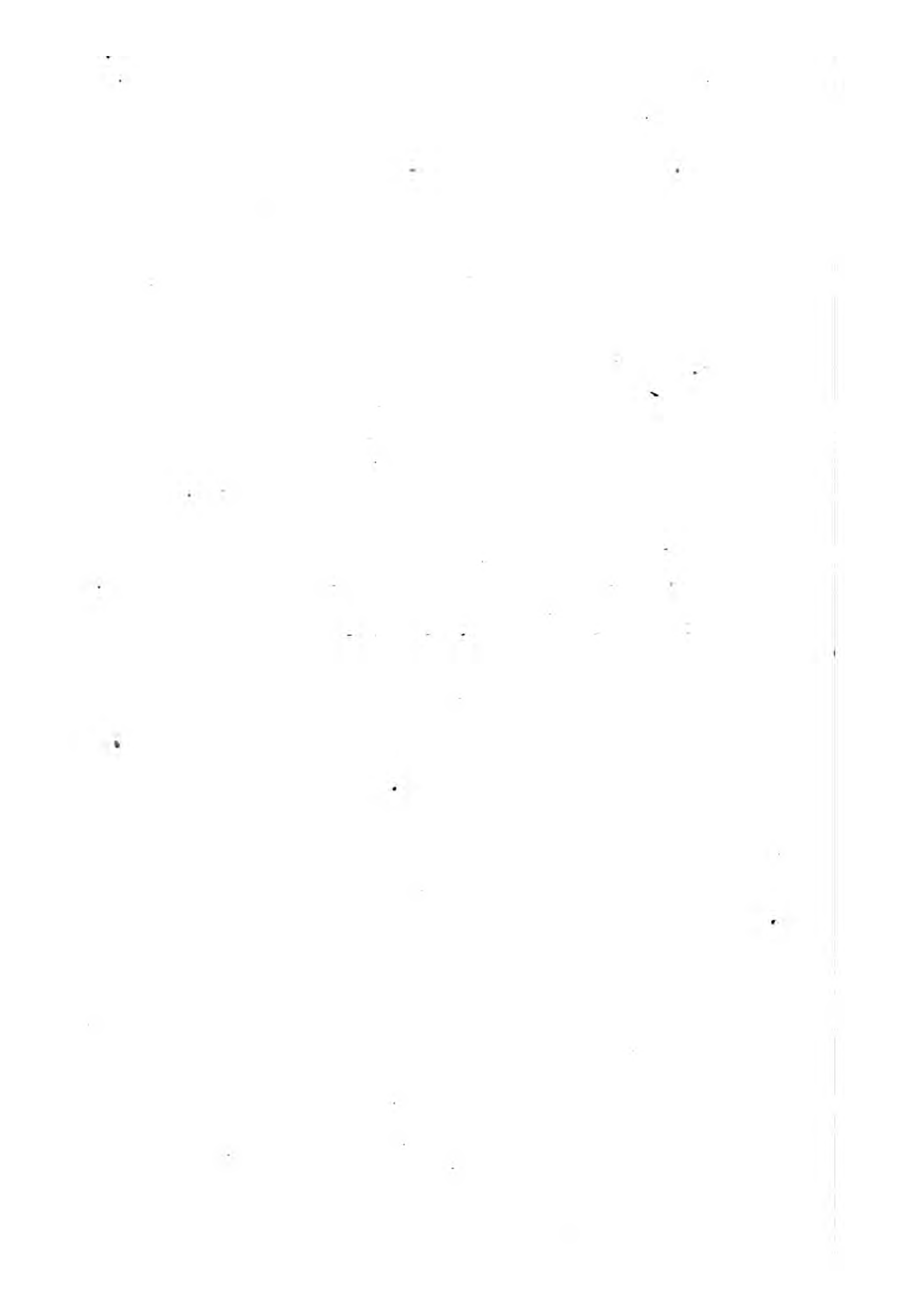
Piganel rougit, balbutia et se mit à rire :

— Vous m'aviez donc reconnu ?

— Parbleu !

— Ma foi ! s'écria le banquier tout joyeux, nous pouvons publier les bans !

ROUGE, BLANC ET NOIR



ROUGE, BLANC ET NOIR

I

Voici comment le sage Makban raconte la mort du prince Tidja, ainsi que les circonstances qui l'ont précédée :

Un matin, un matin d'hiver, le prince sortit du palais par la petite porte du jardin et se trouva bientôt dans la campagne. Il s'enfonça dans une profonde forêt : la neige couvrait le sol autour de lui, et les arbres, revêtus de cristaux, ressemblaient à ces plantes pétrifiées que l'on trouve au fond de quelques fontaines.

Tout en rêvant, tandis que son cheval le menait, le prince abattit une corneille. L'oiseau tomba en se débattant, et la neige prit autour de lui une belle nuance incarnat. — Le plumage noir de la corneille, la blancheur de la neige et la teinte éclatante du sang formaient une singulière opposition de couleurs dont

le prince fut vivement frappé. Il s'arrêta longtemps à considérer ce tableau et reprit enfin, triste et pensif, le chemin du palais.

Quelques jours après, le prince Tidja traversait un village aux environs de Stamlo, quand il lui sembla voir, à la fenêtre d'une pauvre chaumière, la réunion si vive des couleurs qu'il aimait. Il s'approcha au galop et demeura tout émerveillé en face d'une jeune fille qui lui souriait.

Jamais une beauté si parfaite n'avait frappé ses regards. La jeune fille avait les lèvres aussi rouges que le sang de la corneille, les cheveux aussi noirs que son plumage, et la peau d'une blancheur plus éclatante que celle de la neige. Le prince poussa la porte de la chaumière et entra.

Un vieillard fumait, accroupi sur un lit de mousse. A la vue du prince, il se prosterna en disant :

— Tout ce qui est ici t'appartient !

— Donne-moi, dit le prince, la fille rouge, blanche et noire !

Le vieillard prit la jeune vierge par la main et l'amena au prince Tidja.

— Elle se nomme Hadaly, lui dit-il, ce qui signifie IDÉAL.

— Je la ferai grande et heureuse, reprit le prince en jetant sa bourse sur le sol ; et, prenant la jeune fille dans ses bras, il sauta en selle et partit au galop dans la direction de la ville.

II

Ce fut une grande rumeur dans tout le royaume quand on apprit que le prince Tidja allait épouser la fille d'un paysan. La sultane-mère fut véritablement désespérée et chercha le moyen d'empêcher cette union.

Hadaly habitait une aile du palais, où elle était servie par cinquante femmes et entourée d'une garde nombreuse. Le prince passait les journées entières à la contempler, tandis qu'elle essayait les parures et les bijoux ou qu'elle s'émerveillait dans les jardins devant les oiseaux des volières et devant les caprices des jets d'eau dans les coupes de marbre.

Tidja avait au cœur une inquiétude vague qui semblait lui présager quelque malheur prochain. En effet, malgré la surveillance la plus active, Hadaly disparut au milieu de la nuit, et toutes les recherches qu'on fit pour la retrouver demeurèrent sans résultat.

A partir de ce jour, le prince fut en proie à une sombre mélancolie. Ses rêves lui retraçaient souvent le tableau qui l'avait frappé. Il se réveillait, appelant vainement Hadaly, s'élançait hors du palais et priait le ciel de faire tomber sa neige... Un matin, en se mettant à la fenêtre, le prince aperçut un arbuste,

qui avait surgi devant son appartement ; cet arbuste, assez semblable au grenadier, portait des fruits singuliers, les uns blancs, les autres rouges, les autres noirs. Il alla s'asseoir au pied de l'arbuste, et ne voulut plus s'en séparer. La sultane-mère fit arracher l'arbre ; on le brûla, et les cendres furent jetées dans un étang.

Le lendemain, l'étang fut peuplé de poissons rouges, blancs et noirs. Le prince passait ses journées au bord de l'eau et jetait des miettes de pain aux poissons.

La sultane fit dessécher l'étang. De hautes herbes s'élevèrent sur le limon bientôt desséché, et, parmi les herbes, des milliers de fleurs rouges, blanches et noires.

Le prince Tidja se couchait paresseusement sur ce lit de verdure, et, consumé de désirs, il mordait les pétales des fleurs et appelait Hadaly.

La sultane fit faucher la prairie ; herbes et fleurs furent amassées en tas et l'on y mit le feu.

Une fumée épaisse monta vers les nuages, et cette fumée, en d'immenses spirales qui se déroulèrent majestueusement, se colora d'un vif incarnat, d'un blanc ébouissant et d'un noir de jais. Les trois couleurs, d'abord distinctes et éblouissantes, se confondaient ensuite et se perdaient dans la nue.

Le prince ébloui, éperdu, se précipita dans le brasier. Son visage rayonnait au milieu des flammes, et Hadaly, l'embrassant dans ses colonnes de fumée, l'emporta avec elle dans l'infini.

ENVOI

Depuis que je vous ai vue, madame, partout je vous vois.

L'eau, le feu, les fleurs, les nuages, retracent sans cesse votre image à mon esprit égaré.

Plongeant au fond de la mer, j'ai cherché les perles et les coraux, j'ai trouvé vos dents et vos lèvres.

Debout sur le promontoire, l'Océan aux pieds, je contemplais l'horizon bleu, c'est vous que j'ai vue.

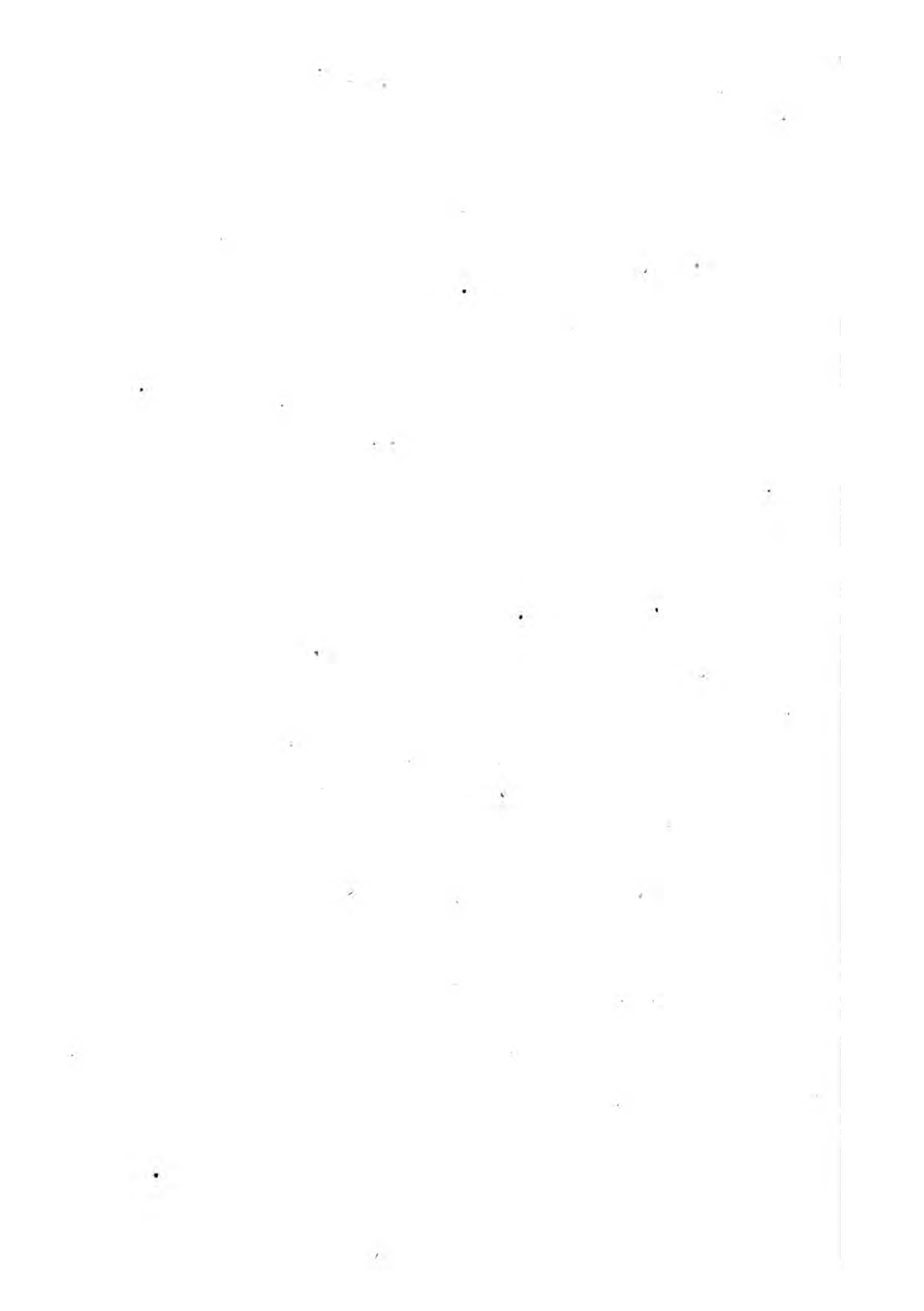
Couché dans la prairie, j'ai cueilli une fleur, c'est vous que j'ai respirée.

Assis au pied d'un chêne, j'ai écouté une fauvette, c'est votre voix que j'ai entendue.

Perdu dans le désert, altéré, mourant, je me suis agenouillé sur la source, j'ai cherché l'onde pure, et c'est votre haleine qui m'a enivré.

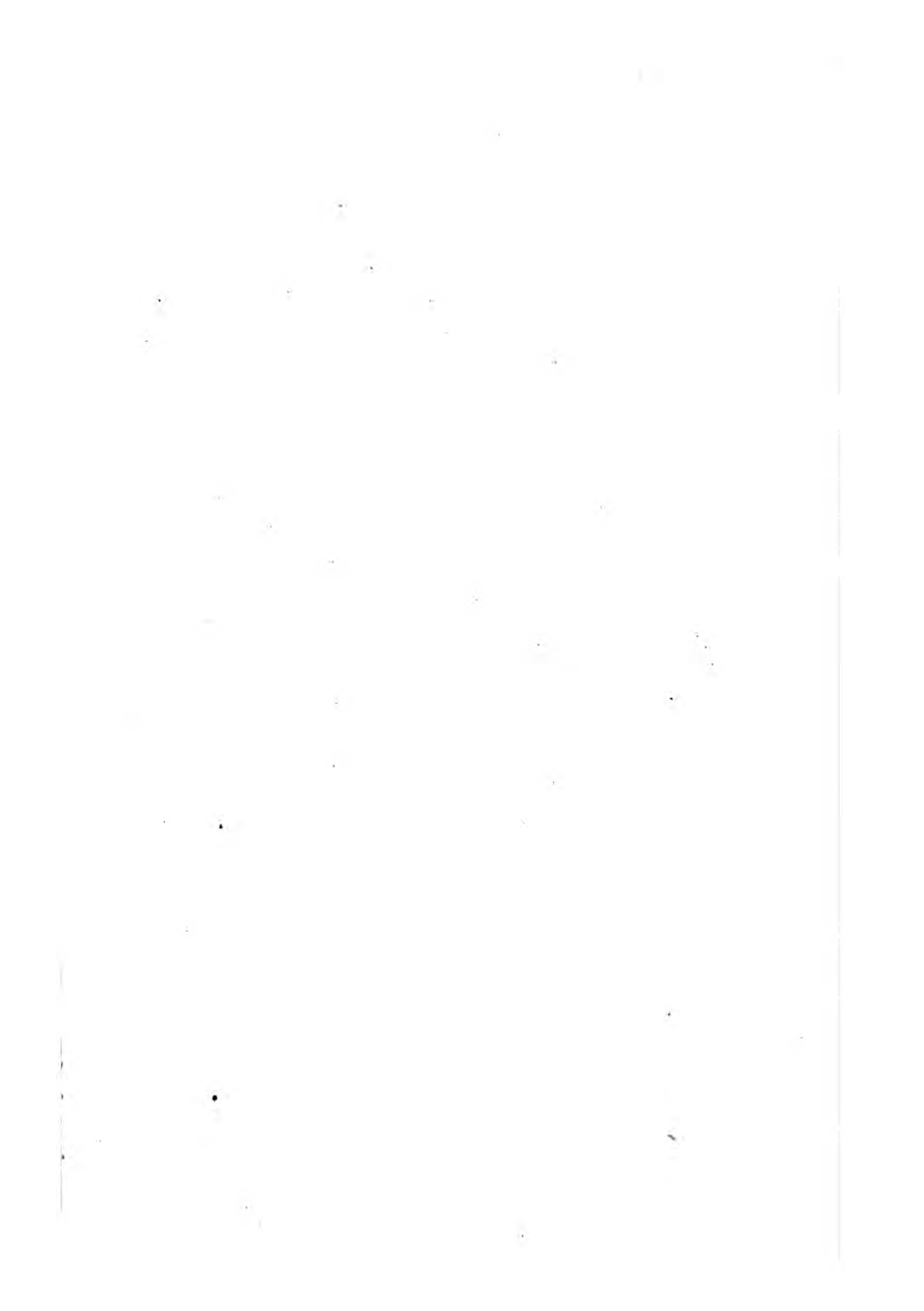
Frappé au cœur, oppressé, sanglant, j'ai cru voir la Mort, — c'était votre indifférence !

Où êtes-vous ? je vous aime ! Idéal ! Hadaly !



UN

ROMANTIQUE EN PROVINCE



UN

ROMANTIQUE EN PROVINCE

Aime-moi, je t'aimerai.



I

Le 15 juillet 1854, à huit heures du matin, un fiacre bleu, péniblement traîné par deux petits chevaux aussi râpés que le carrick du cocher, déboucha péniblement au coin de la rue Drouot, pour suivre le boulevard.

Les carreaux étaient baissés, et de blancs flocons de fumée s'échappaient de tous côtés par la portière et couraient avec le vent.

Au fond de la voiture, l'œil inquiet et fiévreux, un jeune homme était assis, couvert d'une casquette de voyage. A sa droite se trouvait une magnifique épée du seizième siècle à la lame longue et effilée, et dont

la garde et la coquille étaient admirablement ciselées ; à sa gauche , cinq feuillets , découpés dans un journal et reliés en toile noire , formaient comme un album sur lequel on aurait pu lire ces mots en lettres dorées :

TRAGALDABAS

• D R A M E E N C I N Q A C T E S E N V E R S .

Le fiacre portait une valise noire , et sur cette valise était écrit un nom :

LUCIEN BERTHIER .

Et plus bas :

Bordeaux.

De temps à autre , Lucien se penchait en dehors de la voiture et jetait un triste regard à quelque fenêtre regrettée , à quelque café du boulevard où il avait coutume de prendre gaiement l'absinthe quotidienne avec les amis préférés.

— O mon Paris ! murmurait-il , Paris où l'ont vit si libre et si bien caché , comment me passerai-je de toi , ingrat , dont je voudrais baiser pieusement le sol fertile en émotions , et qui vas déjeuner , travailler , lire

et produire, fumer et souper sans moi ! Adieu, boulevards chéris, théâtres accoutumés, coupés à deux francs l'heure, ô mon seul luxe ! Adieu, vie intelligente, causeries si bêtes et si aimables ! Bitume et macadam, sourires de mon restaurateur, profondeurs de la rue Vivienne, que je vous regrette amèrement ! O la voix des vendeurs de journaux ! ô la clochette des marchands de coco qui faisaient vibrer en moi des cordes inconnues, quelle campagne et quels rossignols les vaudront ! Quelle est enfin l'amitié de collège qui peut valoir l'indifférence de ceux que je laisse ici !

Et Lucien saluait de cœur tous ses souvenirs :

Le Gymnase, où il avait rencontré Laure, Laure si fidèle pendant huit jours !

La porte Saint-Denis... C'est là que, dans un embarras de voitures, il avait offert son bras à Émilie, laquelle Émilie l'avait accepté, à la condition que ce bras la conduirait chez Deffieux !

L'Ambigu, la Gaité, les Funambules, autant de soirées, autant de nuits !

II

Ce Lucien Berthier était un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, et dont les gestes et les allures, autant que la physio-

nomie mobile et expressive, annonçaient une nature, sinon supérieure, du moins au-dessus du vulgaire.

Est-ce un éloge ? est-ce une critique ? Il y a tant de supériorités d'espèces différentes !

Il y a d'abord la supériorité incontestable des gens qui ne sont enchaînés par aucune croyance surhumaine : il avait celle-là ; puis, cette supériorité que donnent une volonté de fer et une énergie que rien ne dompte : cette supériorité, il l'avait encore.

Le vulgaire est bon, quoique égoïste, il est crédule et vertueux, à peu de chose près.

Lucien, au contraire, n'était même pas sceptique ; il croyait à quelque chose : il croyait au mal.

. Jamais dans les tavernes,
Sous les rayons tremblants des blafardes lanternes,
Plus indocile enfant ne s'était accoudé
Sur une table chaude ou sur un coup de dé.
Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
C'étaient ses passions : il les laissait aller
Comme un pâtre accroupi regarde l'eau couler...

Les femmes vont me demander si Lucien était ce qu'on appelle un joli garçon. L'auteur n'en sait rien, et Lucien n'en savait rien lui-même. Ce que je puis affirmer, par exemple, c'est qu'il se serait battu sur-le-champ avec tout homme qui l'eût traité de joli garçon.

III

Une fois arrivé à la gare d'Orléans, Lucien prit son billet au bureau, et au troisième coup de cloche, son épée du seizième siècle d'une main et *Tragaldabas* de l'autre, il s'élança dans un coupé dont il referma la portière sur lui.

Il était à peine assis, qu'un monsieur voulut ouvrir à son tour.

— Vous voyez bien qu'il y a quelqu'un, dit Lucien avec aplomb.

— Oui, monsieur, mais il y a des places libres.

— Vous vous exprimez mal, monsieur. Il y a des places vacantes, soit ; mais libres, — non, puisque je les garde.

— Pour qui ?

— Pour moi. Je tiens à être seul.

Le monsieur voulut se fâcher ; mais la crainte de manquer le convoi l'obligea à monter dans un autre compartiment.

Lucien respira et alluma un cigare.

— On ne fume pas dans les wagons, dit un employé.

— Vous voyez bien le contraire.

— Lisez l'affiche...

— Si l'affiche avait contracté, comme moi, l'habitude de fumer, elle serait la première à donner le mauvais exemple.

— Monsieur, je vais dresser procès-verbal.

— Je n'en ai jamais vu dresser. On s'instruit en voyageant, a dit le Sage.

— Vous vous moquez de moi, et cependant je ne fais que remplir un devoir.

— Et moi aussi, monsieur, je remplis un devoir. Je porte tort à une compagnie dans la mesure de mes moyens. J'accapare à moi seul un de ses employés pendant plusieurs minutes. Je la blesse dans son amour-propre, en n'obéissant pas à ses règlements; je mets les pieds sur ses coussins; je me suis fait pom-mader, par exception, afin de salir ses tentures...

— Et que vous ont donc fait les chemins de fer ?

— On n'y voyage pas assez vite.

Le train se mit en marche, et l'employé, après avoir hésité un instant, s'en alla en disant :

— Il est timbré, cet oiseau-là !...

En s'éloignant de Paris, Lucien éprouva un horrible serrement de cœur.

Chose atroce qu'un voyage en chemin de fer ! Les maisons s'en vont d'un côté, les sillons labourés semblent se tordre comme des serpents, les arbres se désossent, les bêtes de somme paraissent marcher à reculons...

Si quelque matin il tombait du ciel une planète en

décomposition, l'effet serait le même. — Bêtes et gens, arbres et maisons, rochers et ruisseaux jetés pêle-mêle par quelque fenêtre céleste...

Et comme on allait plus vite dans les diligences !

Les chevaux étant lancés au galop, on ne pouvait rien demander de plus. Les gens les plus exigeants devaient se trouver satisfaits, tandis que, — en chemin de fer, — la locomotive ne dit jamais son dernier mot. Les voyageurs sentent bien qu'ils pourraient aller trois fois plus vite. Ils accusent la compagnie concessionnaire pour quatre-vingt-dix-neuf ans. — et ils ont raison : c'est quatre-vingt-dix-neuf ans de *statu quo*.

Ce n'est que par une vitesse excessive que le chemin de fer peut se faire pardonner sa désolante monotonie, et il ne remplit pas encore cette condition.

Mieux valaient les cinq chevaux et leurs colliers de grelots, les paysages calmes, les aboiements des chiens, les villages toujours étonnés avec les vieilles femmes sur le seuil des maisons.

Elles valaient mieux enfin,

Ces vieilles diligences jaunes
Où les voyageurs harassés
Passaient des visages de faunes
A travers les carreaux cassés !

IV

Le même soir, à dix heures, Lucien traversait dans leur longueur les quais larges et boueux qui bordent la Garonne devant Bordeaux.

Il regardait tristement les réverbères désolés et les maisons fermées.

— Ils dorment, les crétins, s'écriait-il, épiciers, bonnetiers, marchands de vins; ils dorment tous et manquent ainsi au premier devoir de l'homme, qui est de protester contre le despotisme de la nature, en vivant la nuit et en faisant du jour le mépris qu'il mérite...

Et Lucien sentait en lui-même toute l'horreur de l'isolement où il allait se trouver.

La voiture s'arrêta à l'adresse qu'il avait indiquée, et continua sa route après avoir déposé sur le trottoir Lucien, son épée du treizième siècle et *Tragal-dabas*.

Lucien leva les yeux. C'était bien la maison paternelle, la maison qu'on aime malgré tout et malgré soi-même.

Cette maison lui fit l'effet d'un tombeau.

Il frappa et attendit.

La rue était déserte et silencieuse. De moment en moment, quelque chat en maraude amoureuse s'élançait par le soupirail d'une cave ou sur la dalle d'une maison endormie.

Lucien frappa de nouveau.

Il frappa trois fois, il frappa dix fois ; et de guerre lasse, il s'en alla coucher à l'hôtel avec *Tragaldabas* et son épée du seizième siècle.

Le lendemain, au sortir du bain, Lucien revint à la maison paternelle, qu'il trouva fermée comme la veille.

— Est-ce que M. Berthier n'est pas à Bordeaux ? demanda-t-il à un tailleur qui demeurait en face.

— Il est parti pour La Rochelle avec votre mère et votre jeune frère, répondit le tailleur, qui avait reconnu Lucien.

— A qui a-t-on remis les clefs de la maison ?

— A moi, monsieur, je vais vous les donner.

Un moment après, Lucien refermait sur lui la porte de la maison déserte, et faisait retentir de son talon les corridors sonores.

Il ouvrit les portes les unes après les autres, tira un seau d'eau pour son usage particulier, et, allumant un cigare, il se mit à faire les cent pas avec inquiétude.

— Voilà, se dit-il, une maison où il y a peu à manger. Je suis arrivé hier avec quatorze francs...

Une nuit à l'hôtel.	4 fr.	c.
Bain	1	»»
Déjeuner.	4	»»
Barbe et coiffure	»	50
Cigares	3	»»

Total. 12 fr. 50 c.

Reste en caisse 1 50

Je ne puis guère espérer que le paquebot ou les Messageries consentent à me transporter à La Rochelle pour cette somme modique et à me nourrir pendant la route. D'un autre côté, l'heure du courrier est passée, et si j'écris demain à mon père de vouloir bien m'envoyer quatre ou cinq louis pour aller le rejoindre, je ne puis avoir sa réponse avant samedi, et que ferai-je d'ici là? Il serait plus téméraire encore d'aller emprunter cet argent à quelqu'un de ces amis que j'ai laissés ici, il y a deux ans... Bah ! l'exemple de Robinson est là pour m'indiquer la marche à suivre... Pauvre naufragé de la littérature, c'est à moi de m'industrialiser dans cette maison déserte. Or, puisque l'auteur de mes nuits m'enverrait samedi mes frais de route, je ne ferai que devancer sa générosité en déposant, jusqu'à nouvel ordre, cette pendule dans quelque établissement philanthropique.

Un quart d'heure après, la pendule s'en allait doucement balancée dans les bras d'un commissionnaire

intelligent et soumis, qui rapporta à Lucien la modique somme de quatre-vingts francs.

— Me voilà sûr de diner, dit celui-ci ; et cette aimable assurance lui rendit sa sérénité ordinaire. Je coucherai ce soir dans ce lit moelleux. Il n'y a pas de draps, tant mieux ! Marius sur les ruines de Carthage ! et demain, au point du jour, je m'embarque sur le steamer le plus rapide de tous ceux qui descendent la Gironde. Ah ! si les grisettes de Bordeaux n'étaient pas un mythe, un rêve de Joseph Felon, je pourrais remplir ma journée de quelque intimité gracieuse... Mais se trouver aux prises avec ces museaux effrontés, avec ces voix rauques et criardes, pouah ! cela mange de l'ail, cela gasconne horriblement, et c'est sale à dégoûter de l'amour un portefaix parisien... Décidément, il ne faut pas aller en Italie — pour y croire.

V

Lucien Berthier en était là de son monologue quand on frappa violemment à la porte de la rue.

Il alla ouvrir, et reconnut M. de La Dorade, un de ces amis de famille qui s'arrogent un droit de censure sur votre vie entière, et qui vous disent avec attendrissement, quand vous les envoyez promener :

— Ingrat ! moi qui t'ai vu naître !

M. de La Dorade était suivi d'un grand concours de peuple que Lucien jugea inutile d'introduire.

— Malheureux, qu'as-tu fait ! s'écria M. de La Dorade d'un ton tragique, en se laissant tomber sur une chaise.

— Comment ! ce que j'ai fait !

— Tu ne rougis pas de venir, en l'absence de ta famille, vendre à vil prix un mobilier obtenu par des sueurs ! Et cela, je devine ton projet, pour retourner immédiatement te plonger dans les débauches de la capitale...

— Ah ça ! êtes-vous fou ? D'abord, je n'ai rien vendu. J'ai emprunté quelques sous sur un objet isolé, parce que, ne trouvant pas ma famille, je veux aller la rejoindre le plus tôt possible.

— S'il en est ainsi, dit M. de La Dorade en soupirant, il n'y a que demi-mal. Quoiqu'il en soit, mon premier mouvement a été d'écrire à ton père que tu vendais sa maison à des juifs.

— Si je voulais et si je pouvais la vendre, dit Lucien, je la vendrais aussi bien à des chrétiens. Eh bien, vous avez fait une jolie chose ! Vous me calomniez auprès de mon père, d'abord ; vous lui mettez le deuil dans l'âme, vous me préparez une arrivée des plus désagréables, et cela sans avoir même couru la chance de remédier à quoi que ce soit !

— Que n'es-tu venu me demander l'argent dont tu avais besoin ?

— Et si je préférerais, répondit Lucien avec hauteur, ne le devoir à personne ?

M. de La Dorade soupira.

— Vois-tu, mon ami, s'écria-t-il avec solennité, je t'ai toujours dit que tu prenais une mauvaise voie...

— Brisons là, s'il vous plaît. Vos remontrances sont inutiles. Mon parti est pris.

— Si tu avais suivi mes conseils, continua M. de La Dorade en caressant ses phrases, tu serais entré dans la magistrature, comme ton père...

— Ah ! si vous commencez votre complainte, je vais vous chanter la mienne...

— Ou dans l'administration, comme ton cousin.....

Lucien, impatienté d'entendre pour la centième fois la même chose, se mit à fredonner sur un air connu :

Écoutez, âmes sensibles,
Habitants du Périgord
Et d'autres pays encor,
Plusieurs exemples terribles
D'un tissu d'événements
Copiés dans les romans...

— Tu serais aujourd'hui dans une belle position...
Tu pourrais contracter un riche mariage...

Lucien continua :

En ce temps Charles Laf...
Se voulant bien marier
Et ne pouvant rien trouver,
Sur un autre s'en décharge,
Et se dit un jour : Ma foi !
Je vais chez monsieur de...

— Tu ferais le bonheur de ta famille, continuait M. de La Dorade avec impassibilité, au lieu de traîner sur la claie de l'opinion publique un nom habitué à l'obscurité...

— Sixième couplet ! cria Lucien :

Sur la vue de cette dame,
Quelques personnes ont dit
Que son visage en petit
Était semblable à son âme.
Par quoi l'on a découvert
Qu'elle a l'âme d'un beau vert !

— Comment finiras-tu ? je te le demande. Ce que tu écris, franchement, ça n'a pas le sens commun... Si tu faisais des petites choses gentilles comme M. Berquin ou M. Bouilly...

— Onzième couplet :

Enfants, ceci vous démontre
Qu'il faut lire sobrement
Les romans du temps présent,

Et bien que l'on y rencontre
Quantité de papier blanc,
N'y en a pas suffisamment !

M. de La Dorade, furieux, prit son chapeau et s'en alla en s'écriant :

— L'ingrat ! moi qui l'ai vu naître !

VI

Lucien sortit un moment après.

Les boutiquiers du voisinage formaient encore des groupes agités.

Les vieilles femmes levaient les yeux au ciel.

— Il a dit qu'il mettrait le feu à la maison, disait l'épicier.

— M. de La Dorade, reprenait le tailleur, m'a assuré que c'était l'Antechrist.

— Bon ! pensa Lucien, je ne me croyais pas un si grand personnage.

Et il entra dans un cabinet de lecture pour attendre l'heure du dîner.

Le soir, il rencontra quelques anciens camarades qu'il revit sans aucun plaisir.

— Tu écris *sur* les journaux ? demanda l'un d'entre

eux, commis à dix-huit cents francs chez un négociant de la ville.

— Qu'est-ce que cela te fait ? dit Lucien.

— C'est *une partie* qui ne m'aurait pas convenu, continua le commis ; être toujours à griffonner du papier, c'est bien triste... avec ça qu'on est très-mal vu...

— Par les myopes.

— Par tous les gens qui ont une occupation sérieuse. Tu verras quand tu auras trente-cinq ans...

— Tu es un imbécile, dit Lucien, choqué de cette suffisance ; va donc vendre ta piquette... Tu me fais l'effet d'un goîtreux qui trouve qu'un homme sain et bien bâti manque de gorge...

Le pauvre poète s'arracha le plus tôt qu'il put à cette sottise compagnie, et le lendemain matin il partit pour La Rochelle.

On assure que M. de La Dorade alla voir, dès son réveil, s'il n'avait pas emporté la maison paternelle pour la vendre à Paris.

M. Berthier était bien le meilleur homme du monde. Cependant, sans avoir aucun des ridicules de la bourgeoisie, il avait non-seulement le tort de les comprendre, mais encore celui de les excuser.

Après trente-cinq années d'une vie laborieuse, M. Berthier, qui approchait de la soixantaine, s'était retiré avec dix mille livres de rente auxquelles Lucien, plein de confiance en l'avenir, et dominé par des

goûts aristocratiques, faisait, depuis quatre ans, une large brèche.

M. Berthier était loin de partager la confiance de son fils, et il ne pouvait lui pardonner de prendre un métier que, de père en fils, personne n'avait rempli dans sa famille. Aussi affichait-il envers Lucien une aigreur et un dédain qui n'étaient pas dans son cœur, mais qui blessaient à chaque instant l'amour-propre de ce dernier.

En arrivant à La Rochelle, Lucien alla embrasser son père, qui venait de recevoir la lettre de M. de La Dorade.

Lucien lui raconta l'histoire de la pendule, en réduisant à leur juste valeur les gongorismes du vieux bourgeois ; mais M. Berthier, plein de préjugés contre le mont-de-piété, sans vouloir entendre raison, déclara à son fils qu'il le condamnait à trois mois de province, juste punition de ses crimes.

Cette perspective était d'autant moins agréable à Lucien, que quelques-uns de ses amis venaient de fonder un journal où il espérait bien faire sa petite part de tapage. Il se résigna pourtant et attendit les événements.

Vers le milieu du jour, comme il se promenait sur le port, où la marée montante balançait mollement les chaloupes de pêcheurs, il aperçut un jeune homme vêtu de gris et coiffé d'un chapeau de paille, qui vint à lui en courant et lui sauta au cou.

— Ce bon Roger ! s'écria Lucien , enchanté de retrouver un de ses meilleurs camarades.

Tous deux s'embrassèrent avec effusion.

Roger de Balech avait passé trois années avec Lucien au collège de Bordeaux, et ces deux natures, aussi vives et aussi franches l'une que l'autre, s'étaient unies dès le premier jour.

Puis, le colonel de Balech ayant pris garnison à La Rochelle, sa famille l'y avait suivi.

— Es-tu pour longtemps ici ? demanda Roger.

— Pour plus de quelques jours, répondit tristement Lucien.

— J'attends la voiture de Rochefort où je vais toucher quelques fermages, reprit Roger, mais je serai de retour demain. Viens donc me prendre dans l'après-midi, rue Porte-Neuve, 25 *bis*, un petit hôtel entre cour et jardin, que ma mère a acheté et où mon père veut prendre sa retraite à son retour de l'expédition d'Italie.

La diligence parut bientôt au coin de la rue du Palais. Roger grimpa lestement sur la banquette.

— A demain ! cria-t-il.

Lucien loua une barque et alla faire une promenade en mer.

VII

Le lendemain, aussitôt après l'heure du déjeuner, Lucien se dirigea vers la rue Porte-Neuve. Il trouva bientôt l'hôtel que lui avait indiqué Roger.

C'était un petit corps de logis entièrement neuf et à deux étages.

La cour, où verdoyaient quelques bandes de gazon, était sablée avec soin. Des lilas d'Espagne, des acacias roses, des vignes folles et une nombreuse famille de plantes grimpantes lui donnaient un aspect joyeux et ce désordre aimé de l'œil et si utile pour délasser de l'horrible symétrie des caisses d'orangers.

Quel vilain arbre que cet oranger, tel que la civilisation nous l'a fait !

Une perruque ronde sur un champignon, et par-dessous une caisse carrée avec un petit pompon à chaque coin. C'est hideux.

Et quand je me rappelle ces rangées symétriques de caisses vertes comme on peut en voir dans tous les jardins bourgeois, je me figure que les allées de l'enfer doivent être garnies de la sorte...

Lucien poussa la grille et entra.

On apercevait dans le fond les arbres et les plates-bandes d'un jardin anglais.

— M. Roger de Balech est-il de retour? demanda-t-il à une servante.

— Pas encore, monsieur, mais si vous voulez l'attendre, il ne tardera pas à arriver.

— Voilà une réponse, dit Lucien, qui n'est pas de votre invention. Eh bien! je vais aller faire un tour au jardin. Fume-t-on dans votre jardin?

— Oui, monsieur, pourvu qu'on ne jette pas les bouts de cigares dans le bassin, à cause des poissons rouges.

— C'est bien : je les jetterai dans un coin.

Lucien tira son porte-cigares de sa poche.

— Geneviève! cria une voix douce au-dessus de sa tête, faites entrer au salon : la chaleur est accablante.

Lucien rengaina son porte-cigares. Le frôlement d'une robe de soie se fit entendre dans l'escalier, et une jeune femme descendit, fraîche et souriante.

Lucien, contrarié de ne pouvoir fumer, la salua avec une grâce équivoque.

Mais, elle, ouvrant la porte du salon :

— Asseyez-vous donc, monsieur. Vous arrivez fort à propos : je m'ennuyais horriblement. Roger nous a fait prévenir hier au soir qu'il ne pourrait partir de Rochefort que par la voiture de deux heures... il m'a annoncé en même temps votre visite, car je sais qui vous êtes, ajouta-t-elle gracieusement, et je vous attendais.

Lucien, se rappelant que Noëline, la sœur aînée de Roger, était mariée et se nommait M^{me} de Monclar, ne voulut pas être en reste avec elle.

— Madame de Monclar ? fit-il interrogativement.

— Madame de Monclar, dit-elle, redevenue mademoiselle de Balech.

Alors seulement Lucien se rappela une histoire que Roger lui avait racontée deux ou trois années auparavant, dans un voyage qu'il fit à Paris.

M. de Monclar était tombé un jour de mai à La Rochelle. Chanteur agréable et complaisant, homme de tenue, bien que d'une éducation négligée, il n'avait pas eu de peine à briller dans le monde rochelais.

M^{lle} de Balech, vraiment supérieure à tous les gens qui l'entouraient, n'avait pu se décider à faire un choix. Sa jeune tête se monta d'elle-même comme une boisson qui fermente, et à l'âge de seize ans elle épousa M. de Monclar, qui déclara posséder pour toute fortune trois mille livres de rente.

Il se trouva bien, au moment du mariage, qu'il s'appelait Paillard de Monclar, mais on lui pardonna le nom ridicule en faveur du nom sonore ; il se trouva bien aussi quelques côtés malpropres dans sa famille, mais on s'en était engoué, c'était une affaire faite : il se serait appelé Cuginard, il aurait été le fils d'un faussaire ou le frère d'une lorette, qu'on aurait passé par là-dessus.

Un an après, une certaine Bettina Giunti, chanteuse

italienne, se disant premier sujet du théâtre de Milan, vint donner quelques représentations à La Rochelle. Paillard de Monclar s'éprit d'amour pour cette brune personne. Il lui persuada de passer en Amérique, où l'enthousiasme des populations ne pouvait manquer de l'enrichir rapidement.

Bettina se laissa convaincre, et tous deux prirent leur vol vers les États désunis, où M. de Monclar se fit le Barnum de cette Jenny Lind de troisième ordre.

C'est ainsi que Noëline était redevenue M^{lle} de Ballech, et que la famille du colonel se trouvait enrichie d'un enfant du sexe masculin.

VIII

Noëline avait alors vingt-six ans. Elle était petite, bien faite et très-gracieuse, quoique un peu forte. Ses cheveux noirs, rejetés vivement en arrière afin de dégager le front pur et blanc, retombaient en grappes soyeuses vers le milieu de l'oreille, et inondaient son cou et ses épaules harmonieusement fondus.

Lucien avait embrassé d'un coup d'œil tout le charme de sa personne, et jetait de temps à autre un regard admiratif sur le bras marmoréen et sur le pied sculpté de Noëline.

— Eh bien ! lui dit-elle en souriant à demi, à quoi songez-vous ?

— Je songe à la bizarrerie de notre existence, madame, et je me demande pourquoi je ne vous ai pas connue plus tôt, et pourquoi je vais vous connaître. C'est le hasard qui m'a amené auprès de vous...

— Et j'espère bien, dit-elle d'un air entendu, que ce n'est pas le hasard qui vous ramènera.

Lucien s'inclina.

— Eh bien ! si ce hasard qui m'a fait vous rencontrer m'avait valu la même faveur il y a deux ou trois ans, qui sait ? je vous aurais peut-être baisé la main en entrant.

— C'est à cela que vous songiez ?

— Sans doute.

— Et c'est là ce qui vous donnait un air si profond ?

— Pourquoi pas ?

— Vous craignez donc que je vous dise de repasser dans deux ou trois ans ? Tenez, j'ai une idée. Levez-vous ; regardez la pendule. C'est bien. Maintenant, mettez l'index un peu au-dessus de la grande aiguille, et tournez jusqu'à ce que je vous dise de vous arrêter.

Lucien obéit avec empressement.

Les aiguilles tournaient comme les ailes d'un moulin et la pendule sonnait avec désespoir.

— Assez, dit Noëline en riant aux éclats. Si j'aimais

les métaphores, je vous dirais que c'est le cadran de la sympathie... Tenez, voici ma main.

Lucien prit la main dans la sienne, et aspira un brûlant baiser sur la joue de Noëline.

— Ah ! fit celle-ci, devenue subitement sérieuse, vous vous trompez ; quand je dis la main, il ne faut jamais comprendre la joue.

— J'ai bien compris *la main*, dit Lucien d'un ton boudeur, mais j'ai préféré la joue.

— Enfin, vous êtes coupable, et je vais vous punir.

Elle ouvrit un album, et tendant une plume à Lucien :

— Allons, écrivez.

— Écrivez quoi ?

— Faites-moi des vers pour mon album.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Lucien en tournant les feuilles.

— C'est un acrostiche... Voyez... *Noëline*.

— C'est donc un acrostiche en prose ?

— Non, ce sont des vers de La Rochelle.

— Et M. Pitanché, qu'est-ce ?

— C'est un jeune homme fort aimable et qui plaît à tout le monde.

— A La Rochelle, dit Lucien, quand on est grand et gros, on est fort aimable et on plaît à tout le monde. Enfin, dites-lui, à ce gracieux jeune homme, qu'on ne fait pas rimer *bouquet* avec *jamais*.

— Bah ! dans un port de mer !

— Mais savez-vous, madame, que vous avez un album délicieux ! Voici une poésie exquise de M. Mouillefarine... et un quatrain de M. de Saint-Médard, qui me paraît du dernier galant :

Grâce, beauté, vertu, talent, taille divine,
C'est bien là ton portrait, charmante Noëline !
Si je pouvais jamais posséder ton amour,
Je m'écrierais très-haut : Voilà mon plus beau jour !

Mais s'il le criait très-haut, l'imbécile, tout le monde l'entendrait. Voilà comment on perd une réputation ! Et vous savez le proverbe ? Une réputation de perdue, deux de retrouvées ! Ah ! par exemple, voilà qui est méchant, c'est une pensée de M. J.-B. La Navette !

PENSÉE.

« L'été, il est agréable de se promener le soir à la campagne. »

— Tenez, dit Noëline en riant, laissez là ces êtres inoffensifs ; voici un album vierge.

Lucien l'ouvrit au milieu et écrivit :

IX

PERFIDES COMME L'ONDE, BÊTES COMME LA FAIM!...

Dimanche au soir, jour de fête,
Au bal à vingt sous par tête
Où chacun fait sa conquête,
Je suis allé presque gai.
J'ai vu danser les grisettes,
Qui, dans ces bals de guinguettes,
Aux bras d'un homme en goguettes
Laissent leur corps fatigué.

J'ai vu, fiers de leurs tournures,
En de grotesques figures,
Danser contre les mesures
Et le chapeau de travers
Tout le peuple de boutique,
Commis, coiffeur, domestique...
Chacun, ce jour-là, s'applique
Des gilets rouges et verts.

Ils allaient, garçons et filles,
Se pressant dans les quadrilles...
Et là, les plus grossiers drilles

Levaient haut jambes et bras
 Et sautaient aux ritournelles...
 — Il faut de l'esprit aux belles, —
 C'est pourquoi ces demoiselles
 Riaient toujours aux éclats...

Ne pensez-vous pas que Laure,
 Fornarina, Berthe, Isaure,
 Béatrix qu'on cite encore,
 Souvenir pieux et cher,
 Ne sont qu'un triste mensonge
 Que la croyance prolonge,
 Une entéléchie, un songe,
 Qui jamais ne s'est fait chair ?

Où sont-elles, ces maîtresses
 Aux poétiques caresses ?
 Dénouâtes-vous leurs tresses,
 O Pétrarque, ô Raphaël ?
 Ou bien, malheureux artistes
 Comme nous pâles et tristes,
 Fûtes-vous les rapsodistes
 D'une vision du ciel ?

Ne craignez pas dans la lutte
 Où chacun de vous chahutte,
 Messieurs, que je vous dispute
 Les femmes que vous tenez,
 Puisqu'elles aiment vos gestes
 Et vos poses indigestes,
 Et qu'elles sont aux plus lestes
 De leurs danseurs acharnés.

C'est bien, dansez, c'est dimanche!
Lundi prendra sa revanche
Et l'hiver nous vengera...
Mais si mon étoile brille
Un jour dans votre famille,
J'irai chercher quelque fille
Que sa mère me vendra...

X

Noëline s'était penchée sur l'épaule de Lucien pour lire ses vers en même temps qu'il les écrivait.

Lucien sentait sa chaude haleine lui caresser la joue, et il cherchait à la saisir au passage pour la respirer.

Noëline s'aperçut de ce manège, et son cœur battit avec tant de force qu'elle alla s'asseoir.

Lucien se coucha à ses pieds.

Il y eut un moment de silence qui fut brusquement rompu par un coup de sonnette.

— Roger ! s'écria Noëline.

— Tiens ! dit Lucien en pâlisant... Roger !

Et il ajouta en lui-même :

— Je l'avais oublié.

Les deux amis allèrent faire le tour du jardin.

— Tu as vu notre pauvre Noëline, dit Roger. C'est

la gaieté de la maison. Elle est d'une bonne humeur inaltérable, mais malheureusement d'une activité d'esprit qui sied mal à une jeune femme. Quelquefois elle prend brusquement son châle et son chapeau, et va se promener à la campagne, dans les environs. Debout dès le matin, à dix heures elle a parcouru quatre fois la ville. Souvent elle se renferme pendant des journées entières et ne veut recevoir personne. C'est une existence désespérée. Ma mère ne lui fait jamais aucune remontrance. Mais cette pauvre enfant, qui méritait si bien d'être heureuse, souffre malgré elle et malgré nous de son isolement.

Quand ils rentrèrent, le salon était rempli de visages souriants. Toute une petite cour s'empressait autour de M^{me} de Monclar, qui coquetait avec l'un et avec l'autre indistinctement et sans faire de jaloux. C'étaient les poëtereaux du cru et les gens d'esprit de la localité.

Lucien salua froidement et se retira.

— Garde à nous! dit-il une fois seul. Voilà une petite femme qui demande à être examinée sous toutes les faces. Si c'est simplement une coquette, elle ne vaut pas la peine que j'y songe, et je préfère Roger. Si c'est vraiment une femme de cœur, il vaut mieux l'aimer de loin et l'oublier le plus tôt possible. Je me suis passé d'elle jusqu'ici, je m'en passerai bien encore, et je resterai sans reproche... comme Bayard.

Le lendemain, il reçut une lettre de Roger.

« Cher ami, disait celui-ci, j'ai tous les malheurs.
« Me voilà obligé d'aller passer quinze jours à Nantes,
« mais j'espère bien te retrouver ici à mon retour. Il
« est cinq heures du matin, c'est la seule raison qui
« m'empêche d'aller t'embrasser avant de partir.

« Tout à toi et au revoir. »

A cette lettre était joint un billet qui avait été apporté en même temps.

« Me voilà encore plus seule qu'auparavant ! J'attends votre visite...

« NOËLINE. »

Lucien hésita longtemps, mais ses pas le portèrent malgré lui vers la rue Porte-Neuve. Il passa et repassa devant l'hôtel avant d'y entrer, puis il s'avança résolument dans la cour.

Noëline était au jardin. Elle vint à lui du plus loin qu'elle l'aperçut, et lui tendant la main :

— Bonjour, dit-elle. Vous me trouvez toute seule. La mère est allée, suivant sa coutume, passer la soirée chez de vieilles amies.

— Nous serons donc seuls tous les soirs ? demanda Lucien, croyant avoir fait un grand pas.

— Tous les soirs, répondit simplement Noëline.

— Et le jour ?

— Le jour quelquefois. — Mais quels sont ces vilains vers que vous m'avez écrits hier?

— Ces vers, dit tristement Lucien, c'est le cri un peu sauvage peut-être d'une bien juste indignation. Quelle est la femme qui ait jamais aimé un homme pour son génie, pour son intelligence ou pour son esprit? La femme s'éprend d'une barbe ou d'une moustache, d'une tête de cire ou d'un pantalon rouge.

— Il y a des exceptions, dit Noëline.

— Je n'en connais pas, reprit Lucien, et j'ajoute ceci : c'est qu'il n'y a pas une femme, si intelligente qu'elle puisse être, il n'y a pas une femme qui résiste plus de deux ans à la persistance bestiale d'un imbécile ; pourvu, ajouta-t-il, que l'imbécile accepte de parti pris tous les caprices et toutes les humiliations. On le trouvera d'abord insupportable, on lui fermera la porte cinq fois sur dix ; puis il passera à l'état de meuble : son absence laisserait un vide ; et quelque soir d'indolence ou d'ennui, l'imbécile sera payé de ces deux ou trois années de soumission canine.

Noëline se tut.

— Ainsi, continua Lucien, de tous ces gens coiffés en oreille de chien et ornés de favoris à la crétin, qui étaient hier chez vous et qui y seront demain, — car je vois, et je vous en remercie, que vous avez fait fermer votre porte ce soir, — de tous ces gens, en est-il un seul qui ne soit amoureux de vous et qui ne vous

l'ait dit ? Cela vous amusait, et vous l'avez souffert.

— Oh ! ne m'accusez pas, s'écria Noëline. Si c'est un tort, il n'a rien d'énorme, et j'ai le droit d'être orgueilleuse de n'avoir jamais été plus coupable. Vous ne savez rien de ma vie ou presque rien. Mon père est absent depuis cinq ans, et il serait ici que le bonhomme s'occuperait encore moins de sa fille ; ma mère n'est jamais dans la maison : me voilà donc réduite à la société de mon frère et de ses amis. Est-il étonnant que, passant ma vie parmi ces jeunes gens, j'aie pris quelque chose de leurs allures et de leurs libertés ?

— Mais rien de leur tournure, heureusement, interrompit Lucien.

— D'ailleurs, continua Noëline, vous ne connaissez pas Roger. Il a toujours eu de singulières tyrannies. Un jour, il y a quatre ans de cela, il nous amène ici un grand jeune homme d'une beauté commune, mais qui avait toutes les qualités et tous les défauts physiques qui font dire : Voilà un beau drôle !...

Lucien se rappela tout bas son Alfred de Musset :

Je comprends qu'une femme aime les portefaix :
C'est un goût comme un autre, il est dans la nature.
Mais moi, si j'étais femme et si je les aimais,
Je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure ;
J'irais tout simplement les prendre aux cabarets :
J'en ferais lutter six, et puis je choisirais.

Noëline poursuivait :

— Roger me raconta que ce jeune homme était vraiment un héros. Il avait précédé le comte de Raousset-Boulbon au Mexique, et, à la tête de quelques partisans, il avait accompli des prodiges. Du matin au soir, Roger me racontait les hauts faits de son ami Bernard, qui, au lieu de s'en défendre, amplifiait encore les récits exagérés de mon frère. Enfin, Bernard ne sortit plus de la maison. Roger lui a fait passer tout un hiver dans ma chambre, dans ma propre chambre. Ils y arrivaient à dix heures, le matin, et en sortaient à onze heures, le soir, après avoir joué, lu et fumé. Et j'étais mal venue à me plaindre : c'est une habitude qu'il me fallut prendre d'avoir toujours cet homme chez moi.

Un jour que nous étions seuls au salon, Bernard, qui m'avait laissée deviner une sourde passion par son empressement, par ses soupirs, par ses tristesses calculées et par des airs de tête élégiaques, Bernard me fit un étalage de sentiments pompeux, à la suite desquels il me demanda simplement ma personne...

Sa conduite me parut honteuse, et cette amitié si grande qu'il manifestait avec des airs attendris pour Roger, pauvre dupe d'un assez mauvais comédien, me sembla une odieuse hypocrisie. Je me demandai tout à coup comment ce demi-dieu, qui se servait d'Homère à lui-même, avait pu assister et prendre une part si vive à tous les combats qu'il nous avait

racontés, sans recevoir même une égratignure. L'emphase de ses discours, la solennité grotesque des théories qu'il avait apprises par cœur pour nous les débiter ensuite, et auxquelles sa conduite donnait à chaque instant un démenti, tout cela me revint à l'esprit, et il ne resta devant moi qu'un pantin assez habile pour se tirer la ficelle à lui-même.

Je lui ris au nez et tout fut dit.

Mais si, par hasard, ç'avait été un autre homme, si j'avais partagé l'enthousiasme de Roger, et si je m'étais donnée enfin, n'aurais-je pas pu dire à mon frère : Certes, c'est toi qui l'as voulu ! Eh ! qui te demandait ton Bernard ? qui l'a introduit ici ? et quand j'ai dit tout d'abord qu'il me déplaisait, qui donc a tout fait pour me faire revenir de cette opinion ?

Noëline s'arrêta un instant, puis reprenant le cours de ses réflexions :

— Ne croyez pas, continua-t-elle, que ce soit là un fait isolé. Un autre individu, toujours un ami de Roger, désespérant d'obtenir de moi ce qu'il en attendait tout d'abord, s'est mis dans la tête de me faire accepter son portrait et une mèche de ses cheveux. J'ai eu beau lui représenter que je ne tenais en rien à son image, et qu'il était plus naturel de donner ses cheveux à son peigne qu'à moi ; il m'envoya un médaillon contenant son portrait et la fameuse mèche : je jetai le tout au fond d'une vieille armoire. Eh bien ! cet intrépide monomane m'a poursuivie de ses che-

veux pendant un an : si je voulais prendre une robe, il en tombait une mèche de cheveux ; si j'ouvrais mon paroissien, je trouvais une mèche de cheveux à côté de l'image de la Sainte Famille.

— Il est encore fort heureux, dit Lucien, qu'il n'ait pas eu l'idée d'en mettre dans votre potage.

— Oui, ajouta Noëline avec une chaleur croissante, j'ai eu à lutter contre l'ennui, contre l'isolement, contre la négligence de mes parents, et contre les enthousiasmes imbéciles de Roger !

— A mon tour, dit Lucien, de vous dire une vérité : vous n'avez pas le droit de vous plaindre. Vous souriez à tout le monde, vous faites de l'intimité avec le premier venu, vous donnez des poignées de main comme Louis-Philippe, et vous vous étonnez qu'on vous demande davantage. — Pardon, ajouta-t-il, d'avoir touché une corde douloureuse : je voulais vous connaître, je vous connais.

La nuit était venue.

— Tous deux rentrèrent au salon.

— Je veux d'autres vers, dit Noëline, j'ai déchiré ceux que vous avez écrits hier.

Lucien s'exécuta :

XI

De tous ces jeunes gens qui tachent
Ces feuillets blancs et parfumés,
Certe, il n'en est pas deux qui sachent
Tout le fiel que vous renfermez.

Avec une âme aimante et bonne,
Vous avez l'esprit perversi,
Et des trésors que Dieu vous donne
Vous tirez un triste parti.

Si vous aimez qu'on vous admire
Et qu'on se couche à vos genoux,
Faut-il donc que chaque sourire
Retombe en larme autour de vous?

Que vous importe la tristesse
Au cœur que vous avez lassé?
Il aime le trait qui le blesse,
Car c'est vous qui l'avez lancé...

N' imaginez pas que j'envie,
Par un sentiment calculé,
Au livre ouvert de votre vie
Le seul feuillet immaculé.

Mais croyez mon avis sincère,
— Au poète tout est permis, —
Songez quelquefois sans colère
Qu'une femme n'a pas d'amis.

Chaque sourire qu'elle donne,
Chaque baiser pris sur sa main,
C'est une fleur de sa couronne
Qu'elle devra pleurer demain.

De la royauté qu'elle abdique
Que lui restera-t-il un jour?
C'est une horrible république,
La république de l'amour !

XII

Tous les jours Noëline et Lucien apprirent à se connaître et à s'aimer. Lucien n'était plus le jeune énergumène de nos premières lignes : il croyait en Noëline, qui, de son côté, redressa autant qu'elle le put les côtés étranges et vicieux de son caractère. Chaque fois que Lucien la laissait, il la couvrait de baisers, et il ne vivait plus qu'au moment où il pouvait la revoir.

Moins par timidité que pour éviter à elle et à lui les formes classiques d'une déclaration théâtrale, un

soir, en rentrant, il lui remit une lettre. Noëline s'assit pour la lire, et ses mains tremblaient, car elle devinait bien ce que Lucien pouvait avoir à lui dire.

« Soyez à moi, Noëline, et je vous donnerai ma vie tout entière, car vous valez mieux que tous les bonheurs que j'ai connus. C'est vous qui m'avez rappelé que vous êtes femme, quand je ne songeais pas encore à vous aimer. Mes sentiments ont débordé, vous les avez écoutés sans colère : il faut bien les accepter maintenant... »

Cela continuait ainsi pendant quatre pages.

Noëline relut deux ou trois fois la lettre de Lucien, puis, la serrant sur son cœur :

— Oh ! non, c'est impossible ! dit-elle avec tristesse ; vous m'abandonneriez bientôt et je resterais seule avec mon repentir...

— Le repentir de quoi ?

— Le repentir de m'être trompée.

— Vous me croyez donc au-dessous d'une passion vraie ? Vous me laissez entendre que vous croyez mon amour assez vif pour m'entraîner aujourd'hui, et pas assez pour m'élever jusqu'aux sacrifices que j'aurais à vous faire. Noëline, vous ne m'estimez pas !

— L'avenir ! l'avenir !

— Laissez donc là ces craintes chimériques, s'écria Lucien en saisissant la main de Noëline. En admettant que ce que vous redoutez de l'avenir puisse être

vrai, ne serait-ce pas une lâcheté de refouler notre amour en vue des douleurs qui pourraient l'expier ! Ah ! savourons les joies du présent, et à Dieu ne plaise que je tire les cartes à ma passion pour savoir ce qu'elle deviendra !...

— Oh ! Lucien, si nous devons mourir après, je n'hésiterais pas...

D'un souffle, Lucien éteignit la lampe, et il prit Noëline dans ses bras...

— Non ! s'écria-t-elle, pas ainsi, Lucien, je vous en prie : je ne veux pas qu'on me prenne, je veux me donner. Je vous aime aussi, oui, je vous aime, mais si vous me preniez ainsi, je vous mépriserais !

Lucien hésita un instant.

Avec toute autre femme que Noëline, il n'eût pas lâché le terrain, mais il aimait sérieusement pour la première fois de sa vie : il céda.

— J'attendrai, puisque vous le voulez, dit-il. J'ai loué le pavillon Saint-Maurice ; j'y suis seul. Vous pouvez, sans être vue, entrer dans le jardin par la route de Laleu. Je vous attends.

— J'irai demain, dit Noëline.

Une fois dehors, Lucien mit deux doigts dans sa bouche et les serra avec force. Son cœur battait à en éclater. Il respira à longs traits l'air tiède du soir chargé d'exhalaisons marines. Enfin, il ôta son chapeau, passa la main sur son front, et se mit à courir comme un fou sur les remparts de la ville.

XIII

Le pavillon Saint-Maurice est un petit bâtiment isolé au milieu d'un parc, et qu'on loue aux étrangers pendant la saison des bains. C'est là que Lucien s'était établi.

Il eut une nuit de folie et de désirs frénétiques.

Le matin, il vit arriver Noëline qui se jeta dans ses bras

Et Lucien commença une vie nouvelle.

Il faisait choix, de quinze en quinze jours, de deux ou trois êtres parmi la population de la ville pour lui tenir compagnie, et dès que ceux-là l'ennuyaient trop, il en choisissait d'autres.

S'il est une chose horrible pour un homme habitué à une vie large, sinon élégante, dans un milieu artistique, c'est de se trouver jeté tout à coup dans ce monde horrible de la bourgeoisie provinciale. Il lui semble qu'il s'y noie. Habitué à fréquenter des gens qui *se nomment*, ayant lui-même une certaine notoriété, il ne peut se faire à considérer comme ses égaux les Durand, les Vénard, les Chaventré, qui croissent et multiplient dans les quatre-vingt-six départements.

Noëline avait bien encore de ces coquetteries idio'es

et de ces familiarités à la Bréda-street qui révoltaient Lucien. Bernard venait souvent dans la maison et rappelait, par des poses préparées à l'avance, que son cœur était resté le même.

Quand Lucien, blessé, en faisait l'observation, Noëline prétextait de l'amitié que Roger avait pour Bernard. Lucien voyait bien que Noëline était flattée, au fond, de cet attachement, et que la soi-disant amitié n'était qu'un prétexte dont elle se servait. Il se résigna et craignit de s'être trompé sur le caractère de sa maîtresse.

Ce qui le désolait surtout, c'est que la conversation de Bernard et de Roger était presque toujours graveleuse. Bernard tentait évidemment d'arriver à son but par la démoralisation, et comme il continuait à presser Roger sur son cœur avec attendrissement, ce dernier trouvait tout charmant.

Bernard aimait surtout à raconter ses faiblesses pour certaines femmes qui l'avaient trompé, et à faire ressortir la noblesse avec laquelle il avait toujours agi.

Aucune de ces ruses grossières n'échappait à Lucien, et il en souffrait.

Cependant Noëline allait le voir presque tous les jours, et, non contente de cela, elle lui écrivait ce qu'elle n'osait lui dire, car elle craignait pour lui l'oisiveté et l'ennui.

XIV

« Lucien, lui disait-elle dans une de ses lettres, je serais bien coupable si tu ne m'aimais pas ! Mais je veux croire en toi. Tout, dans ta vie, me dit que tu es sincère, et que, — au jour où l'amour finira, il sera remplacé dans ton cœur par une de ces amitiés éternellement saintes.

« Soyons donc heureux, Lucien ! — Une seule chose me trouble et m'irrite, c'est de te voir rester oisif. Il faut, à tout prix, que tu travailles, que tu ne perdes pas les beaux élans de la jeunesse et la fraîcheur de tes idées dans une inaction funeste aux organisations les plus riches.

« Ne te repose pas sur ce long avenir qui s'ouvre devant toi, et repousse ce prétexte banal que tu as bien le temps d'arriver. C'est un faux raisonnement, et les conséquences peuvent en être funestes.

« Va, c'est par égoïsme que je te prêche ! Ce n'est pas toi que tu accuserais un jour, en regrettant de n'avoir pas mieux rempli cette période de désœuvrement dans ta vie.

« C'est que tu es tout pour moi, Lucien ! Je suis ta femme, ta maîtresse, ton amie : car je veux t'aimer de tous les amours. Si tu savais comme ce titre de maî-

tresse s'ennoblit à mes yeux depuis que je me suis donnée à toi !

« N'aie donc plus l'air de douter de mon affection. Quelle preuve veux-tu de ma sincérité ? Je suis tellement sûre que tu seras mon seul amour, que je te laisserais volontiers graver ton nom sur mes bras et sur mes épaules. Marque-moi, si tu veux, comme une chose qui t'appartient.

« Prends ma vie, change-la, dirige-la à ton gré...

« J'ai cru entendre le pas de ma mère, et j'ai serré ma lettre avec terreur : être obligée de se cacher pour être si heureuse, quelle tristesse ! Car enfin je ne vole rien à personne pour te le donner, n'est-ce pas ?

« Je suis humiliée, quand je te vois sous l'influence d'idées étroites et mesquines. Cette jalousie n'a rien d'élevé. Regarde autour de toi, et ne t'abaisse pas à faire de comparaison. Va, quand je t'ai choisi, je savais bien que, semblable à cette femme de l'Évangile, je prenais la meilleure part.

« Je ne veux pas songer au jour de l'oubli, à l'heure cruelle où ton cœur aura besoin d'émotions nouvelles et se retirera du mien ; mais si ce jour doit arriver, je veux en adoucir l'amertume en te laissant de si bons souvenirs et tant de confiance en moi, que tu seras toujours forcé de me revenir à tes heures de tristesse et de découragement.

« Adieu, prends sur mes lèvres tous les baisers que je te donne. »

XV

Bien que Lucien aimât Noëline d'un amour plus profond et plus arrêté qu'aux premiers jours de leur liaison, cette vie de province lui paraissait bien insipide et bien monotone.

Il avait parfois des tristesses qui le rendaient ennuyeux comme la pluie.

— Croyez-m'en, disait-il autrefois, laissons les affaires aux gens qui ont du temps à perdre et la sagesse aux sots : l'esprit, voilà ma faculté ; le plaisir, mon occupation. C'est aux âmes grossières à se traîner péniblement au milieu des tracas de la vie. Quant à moi, j'habite, dans une sphère plus élevée, un château en l'air, construit par mon imagination...

Pauvre Lucien et pauvre château, qu'étiez-vous devenus !

C'est à ce moment qu'il publia dans un journal littéraire, qu'on n'a pas oublié, une boutade amoureuse qui égaya fort ses anciens amis.

Voici les derniers vers de ce morceau singulier :

.

Je ne veux plus peupler l'appartement désert ;
J'ai tiré les rideaux et j'ai fermé la porte...

Sur le lit étendu dort un cadavre vert :
C'est ma jeunesse morte.

Les chansons du matin, les gaités de vingt ans,
Les poèmes joyeux dorment dans l'écritoire ;
J'ai mis dans un tiroir les rires éclatants,
Mon cœur est dans l'armoire.

Ce qu'il m'était resté de sang vermeil et pur,
Après me l'être extrait à grands coups de lancette,
Je le fais épaissir dans les flacons d'azur
De ma table à toilette!...

XVI

Ce n'était cependant pas lassitude. Lucien ne s'ennuyait que quand il ne voyait pas sa maîtresse. S'il avait pu emmener Noëline, l'arracher à cet entourage de crétins qu'elle accablait de prévenances et dont les hommages la flattaient, quoi qu'elle en dît, il aurait été le plus heureux des hommes.

Les choses tournaient ainsi sur elles-mêmes, quand un orage inattendu vint changer la situation.

Une lettre de Noëline à Lucien tomba entre les

main de Roger. Celui-ci fut d'abord atterré, puis il courut chez Lucien.

— Tu es l'amant de ma sœur ! cria-t-il d'une voix étranglée : allons nous battre.

— J'aime Noëline, dit Lucien.

Et comme Roger faisait un mouvement, il ajouta :

— Il faut que tu m'écoutes jusqu'au bout, puis nous nous battons, si tu veux. — Noëline m'aime aussi. Il serait aussi absurde de m'accuser de perfidie parce que je l'ai aimée, qu'il serait injuste de l'accuser de dévergondage parce qu'elle s'est donnée à moi. Le corps suit l'esprit, et on se trouve être l'un à l'autre sans qu'aucun des deux soit coupable. Si nous nous battons, il est probable que tu me tueras, car tu penses bien que je ne me défendrai pas, — et tu n'en seras guère plus avancé pour t'être passé cette satisfaction. Après tout, ce n'est pas à moi que tu peux logiquement reprocher ce malheur. Il n'est qu'un homme vraiment coupable, c'est ce drôle de de Monclar. J'ai songé à le tuer, et je l'aurais fait, si ce n'était pas établir une barrière insurmontable entre Noëline et moi. Comment pourrait-elle épouser l'homme qui aurait fait son fils orphelin ? Eh bien ! de Monclar a laissé l'Amérique, il est à Paris, et voici son adresse. Va le tuer, et quand tu seras mon beau-frère, nous nous embrasserons.

Roger avait écouté Lucien avec étonnement. Il comprenait vaguement qu'il avait raison, mais le préjugé

le retenait encore. Il cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes. Enfin il se leva.

— Je pars, dit-il.

— Serai-je ton témoin ? demanda Lucien.

— Non ! je ne te pardonnerai qu'après.

Il partit le soir même, sans avoir vu Noëline.

Roger, fils d'un soldat, avait été élevé dans les salles d'armes, et passait pour un habile tireur. L'épée et le pistolet lui étaient également familiers.

Lucien, qui, lui aussi, maniait assez heureusement l'épée, et qui pensait avec raison qu'un homme du caractère de de Monclar ne pouvait être qu'un lâche, attendait avec confiance l'issue de cette entreprise...

Trois jours après, il apprenait la mort de Roger. Le pistolet avait été choisi par les témoins. De Monclar devait tirer le premier, et le hasard le favorisa.

Roger, frappé au cœur, eut encore la force de presser la détente, mais la balle alla se perdre à vingt pas...

Noëline et Lucien pleurèrent de toutes leurs larmes sur cette pauvre victime qui s'était inutilement sacrifiée.

— Écoute, dit Noëline à Lucien, pars, — et dans quelque temps, quand j'aurai assez pleuré, je t'écrirai... Mais jure-moi d'attendre ma lettre... J'ai besoin de prendre des forces avant de m'exposer encore à ces terribles émotions... Alors, mais alors seulement, tu te battras... et dès qu'il sera mort, j'irai te rejoindre,

je te le jure... Je ne tiens pas à être ta femme... je resterai ta maîtresse... Es-tu sûr de le tuer ?

— Oui, répondit Lucien.

Ils s'embrassèrent tendrement. Deux jours après, Lucien était à Paris.

— A quoi songes-tu donc ? lui demanda un soir l'un des compagnons de ses anciennes gaietés.

— Je songe, répondit Lucien, que si nous arrivons un jour à quelque chose, nous l'avons bien payé. Les guerres douloureuses avec notre famille, la maison meublée, le mont-de-piété, l'indifférence des uns, les injures des autres, voilà les fourches caudines sous lesquelles il nous faut passer !...

— Il faut que tu aies bien vieilli pour songer à tout cela... Et quelles sont les fourches caudines de la femme ?

— C'est peut-être le mariage, dit tristement Lucien.

— Outre ces observations, qu'as-tu encore rapporté de la province ?

— Mon épée du seizième siècle et *Tragaldabas* !

VOYAGE
D'ARISTIDE VÉNARD
AU PAYS DES ROMANS

VOYAGE
D'ARISTIDE VÉNARD

AU PAYS DES ROMANS

ÉTUDE MACARONIQUE

I

UNE CHEVAUCHÉE.

Par une belle matinée de printemps, deux cavaliers chevauchaient côte-à-côte le long d'une rivière pure et limpide ; l'un était couvert d'un large manteau ; un feutre brun ombrageait ses épais sourcils. L'autre était également couvert d'un large manteau, mais il avait sur la tête un chapeau blanc comme la neige.

Tout était parfum et poésie autour d'eux. Les ormes

qui bordaient le chemin agitaient leurs panaches verts; la prairie était émaillée de marguerites et de coquelicots; les oiseaux chantaient leur hymne au Créateur, et de petits lézards dorés s'enfuyaient de droite et de gauche, comme doivent le faire les amis de l'homme, quand ils l'aperçoivent de près ou de loin.

Solitude des champs, grands bois remplis de voix mystérieuses, splendeur du ciel bleu, chansons des moissonneurs, crépuscule embaumé, clochettes des troupeaux, grande et imposante nature, que je plains les cœurs insensibles qui vous préfèrent le monde et ses vaines agitations!

Les deux cavaliers suivaient fidèlement les capricieux méandres de la rivière; le murmure des eaux n'aurait point empêché l'œil d'un observateur d'entendre leur conversation.

— Mon nom, disait le premier, c'est Aristide Vénard. Fils d'une mère coupable et d'un père dénaturé, qui refusa toujours de reconnaître son enfant, je vis, à sa mort, d'avidés collatéraux s'emparer de tous ses biens. Ma mère, ayant contracté l'habitude de s'enivrer, ne tarda pas à suivre son séducteur dans la tombe, et bientôt je fus banni de la ville d'Angoulême avec défense de porter le beau nom de Vénard!

Le cavalier s'arrêta un moment pour déguiser la pâleur qui le suffoquait, puis il continua :

— Ce qui mettait le comble à mon désespoir, c'était de me voir séparer d'Eulalie. Cette jeune fille n'était

pas née sur un trône ; il ne lui manquait que cela pour être princesse. Si jamais vous la rencontrez, vous la reconnaîtrez facilement à ses jambes, les plus belles jambes d'Angoulême ! Son père était chapelier. C'est à sa munificence que je dois ce coursier moins rapide que le zéphyr et ce chapeau plus blanc que la neige : « Va, jeune homme, me dit ce vieillard, et si jamais tu fais fortune, viens me demander ma fille. Dépêche-toi cependant, car si tu tardais... elle a des jambes qui ne peuvent pas attendre. »

Il dit, et appuyant son pied sur mon échine, il me lança dans l'abandon.

Lassé d'une société corrompue, dégoûté du monde où le vrai mérite sera toujours méconnu, je me suis mis à la recherche de cette contrée heureuse où fleurit l'imprévu, où mûrissent les surprises ; en un mot, je cherche le pays des romans.

Le second cavalier prit la parole à son tour :

— Je m'applaudis, s'écria-t-il, du hasard qui m'a fait vous rencontrer. Je suis l'Inconnu. Il est inutile de m'expliquer plus clairement ; qui est-ce qui ne connaît pas l'Inconnu ? Ah ! jeune homme, applaudissez-vous cent fois de l'ingratitude de vos compatriotes. J'arrive de ce royaume merveilleux où vous appellent vos aspirations ; j'en arrive et j'y retourne. A peine avais-je mis le pied sur le sol de la France, que des agents du pouvoir me demandèrent mon passe-port, comme si l'Inconnu pouvait avoir des papiers ! Dérision ! folie !

Suivez-moi, vous serez bientôt initié aux splendeurs de la vie romantique !

L'Inconnu pressa les flancs poudreux de son cheval ; Aristide le suivit au galop, et tous deux disparurent dans un nuage de poussière.

II

COMMENT ARISTIDE FUT ARRÊTÉ PAR DES BRIGANDS,
ET CE QUI EN ADVINT.

Un coup de feu se fit entendre dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Aristide.

— Rassurez-vous, dit l'Inconnu, ce sont des voleurs.

— S'ils me tuent ?

— S'ils vous tuent, vous serez transporté dans quelque château des environs, où une gracieuse et lympatique héroïne vous entourera de soins assidus. Après vingt-quatre heures, vous pousserez un soupir ; elle mettra la main sur son cœur. Le lendemain vous ouvrirez les yeux, et vous la trouverez à votre chevet, pâle et décolorée. Huit jours après, vous l'aimerez de toute la force d'un premier amour.

— Et Eulalie ? interrogea Vénard.

— Attendez donc, fit l'Inconnu avec impatience, vous n'en êtes encore qu'au premier volume.

— Eh bien ! passons au second.

— Au second volume, un homme de quarante ans, qui sera comte, baron, ou Brésilien, viendra vous disputer la main de la jeune personne. Vous vous battrez avec lui...

— Pas du tout, s'écria Aristide, je ne me battraï sous aucun prétexte.

L'Inconnu continua d'un ton impérieux :

— Vous vous battrez avec lui et vous serez blessé.

— Ce sera amusant ! grommela Vénard.

— Au troisième volume...

L'Inconnu n'en put dire davantage. Une main formidable avait saisi son cheval par la bride. Aristide se vit entouré d'une foule de gens de mauvaise mine.

— Halte-là ! cria-t-on.

L'Inconnu dégaina.

— Bon ! il va me défendre, pensa Aristide.

— Voici mes armes, continua l'Inconnu ; ce jeune gentilhomme va vous donner les siennes ; ne nous faites pas de mal.

Aristide demeura stupéfait.

Une demi-heure après, nos deux héros, chargés de chaînes pesantes, étaient assis au fond d'une caverne sur deux quartiers de rocher.

Une vieille femme préparait le repas des bandits.

— Un veau tout entier rôtitait devant un immense brasier, et les cruches remplies de vin de Porto circulaient à la ronde.

— Où donc est Laura? demanda l'un des gens de la bande.

A ces mots, on vit approcher une jeune fille qui était couchée sur de riches tapis.

Jamais une telle beauté n'avait frappé les regards d'Aristide.

Le profil grec de Laura se découpait harmonieusement sous une chevelure d'ébène relevée de chaque côté en épais bandeaux où se jouaient des perles et des sequins. Son cou, d'une pureté antique, se fondait en suaves contours sur ses magnifiques épaules. Ses bras, blancs et forts, se dégageaient avec noblesse de son corsage de velours noir.

La lueur vacillante des torches qui éclairaient la caverne entourait d'une fantastique auréole cette merveilleuse apparition.

— Que veux-tu, Lamberti? demanda la jeune fille d'une voix saccadée. N'est-ce donc pas assez d'avoir fait mourir ma mère de douleur? n'est-ce donc pas assez d'avoir égorgé mes frères? tu en veux encore à mon honneur?

— Eh bien! oui, je t'aime! s'écria le bandit. Je suis las de carnage et de sang. Cette nuit, la Madone m'est apparue : « Lamberti, m'a-t-elle dit, il en est temps encore, retourne à ta chaumière ; le bonheur n'est pas

dans le crime. » Ah ! si tu voulais, Laura, si tu voulais !

— Non ! monstre odieux, non, je ne t'aimerai jamais ! La colombe peut-elle aimer le vautour ?

Un nuage de colère passa sur le front du bandit. Il porta la main à son poignard, puis il se rassit brusquement.

— C'est bien, murmura-t-il, nous verrons qui de nous deux brisera l'autre !

Le festin commença.

Au milieu du choc des verres et parmi les rires bruyants, Aristide surprit un regard rapidement échangé entre Laura et l'Inconnu. Il sentit l'espoir renaître dans son âme.

Les brigands, épuisés par de nombreuses libations, succombèrent bientôt à la fatigue.

Quand Laura les vit complètement endormis, elle s'approcha des deux captifs et les débarrassa promptement de leurs chaînes.

Aristide profita de sa liberté pour remettre son chapeau.

— Prends cette lampe, dit Laura à l'Inconnu, et enfonce-toi sous les profondeurs de ce souterrain. Quand la voûte trop basse ne te permettra pas de marcher, tu ramperas sur le ventre. Si tu entends du bruit, ne crains pas de t'enfuir ; mais va toujours devant toi, car la route est difficile !

— Et toi, Laura, s'écria l'Inconnu avec transport, ne viens-tu pas avec nous ?

L'œil de la jeune fille s'illumina d'un orgueil sauvage. Ses narines se dilatèrent. Elle releva fièrement la tête.

— Moi, je reste, fit-elle d'une voix sourde; je m'appelle LA VENGEANCE!

III

LE SOUTERRAIN.

L'Inconnu s'était emparé d'une torche. Aristide mit un jambon sous son bras et saisit l'Inconnu par le pan de son habit. Tous deux s'enfoncèrent sous les voûtes profondes.

Après deux heures de marche, l'Inconnu heurta quelque chose du pied. Il fit un faux pas et tomba, entraînant Aristide dans sa chute. La torche s'éteignit brusquement.

Rien autour d'eux que le rocher, rien qu'une horrible obscurité! On entendait au loin l'eau qui suintait goutte à goutte et tombait avec un bruit sourd au milieu d'un morne et sinistre silence.

— Qu'est-ce qui vous a fait tomber? demanda Aristide tout tremblant.

— Heu! fit l'Inconnu avec indifférence, un cadavre, sans doute.

— Un cadavre ! s'écria Vénard.

— Oui, il est cousu dans un sac... Vous pouvez tâter.

— C'est, ma foi ! vrai... Mais il est humide!

— C'est du sang, dit l'Inconnu.

Aristide frémit de la tête aux pieds :

— Que faut-il en faire ?

— Il faut continuer notre route et le laisser là. Ses parents viendront le réclamer.

— Continuer notre route ! Encore faudrait-il pouvoir nous orienter...

— Ne soyez pas en peine pour si peu de chose. N'entendez-vous pas comme un bruit lointain ?

— Oui, on dirait la respiration d'une créature.

— C'est une bête fauve qui s'est réfugiée dans ce souterrain. Nous n'avons qu'à la suivre, et nous trouverons certainement une issue.

Aristide saisit de nouveau l'Inconnu par le pan de son habit, et ils continuèrent d'avancer.

Mais tout à coup le sol manqua sous leurs pas. Ils descendirent avec une vitesse toujours croissante, et Aristide eut bien soin, tout en serrant le jambon sous son bras, de se cramponner plus fortement au pan de l'habit.

Après quelques minutes, il aperçut comme un crépuscule lointain ; l'air qu'il respirait lui sembla plus pur et plus doux. Le jour se fit peu à peu, et il se trouva enfin dans un océan d'azur...

IV

PETITE COSMOGRAPHIE COMPARÉE.

— Où diable nous trouvons-nous? s'écria-t-il.

— Nous sommes en pleine atmosphère, répondit l'Inconnu. Le pays des romans est au-dessous de nous.

— Mais il me semble que je tourne?

— Tout corps tombé en équilibre doit tourner. Nous sommes passés à l'état de comètes.

— Et comment descendrons-nous?

— C'est ce que j'ignore. Commencez par lâcher le pan de mon habit!

Aristide obéit à regret. L'Inconnu était entraîné comme dans un courant rapide, et Aristide se mit à tourner autour de lui.

L'émotion qu'il éprouva fut si forte qu'il laissa échapper le jambon. Aussitôt le jambon se mit à tourner autour d'Aristide.

— Oh! oh! s'écria celui-ci, j'ai un satellite!

— Jetez votre chapeau, dit l'Inconnu.

Aristide, subjugué par son compagnon de voyage, jeta le chapeau plus blanc que la neige.

Le chapeau commença de décrire des cercles autour du jambon.

Ils continuèrent de s'en aller à la dérive, Aristide

tournant autour de l'Inconnu, le jambon autour d'Aristide, et le chapeau autour du jambon.

Une partie de la journée s'écoula ainsi. Aristide commençait à se désespérer. quand il sentit qu'il changeait de direction.

Nos deux personnages étaient entraînés par la chute d'un aérolithe. Ils tombèrent heureusement dans les ondes transparentes d'un lac azuré.

Arrivé au fond du lac, Aristide se rappela les vers de M. Scribe :

Quand on tombe dans l'eau comme une lourde masse,
Un simple coup de pied vous porte à la surface.

Il donna le coup de pied, mais d'une façon si malheureuse qu'il atteignit l'Inconnu en pleine poitrine. Celui-ci lui rendit son offense, et Aristide se sentit remonter, poussé par les coups de pied que l'Inconnu lui appliquait par derrière.

Il eut bien vite gagné le rivage et s'étendit sur le gazon, afin de donner à ses habits le temps de sécher.

Quand il eut goûté quelque repos, Aristide se mit à explorer les environs.

V

CONVERSATION DE VÉNARD AVEC UN TURC.

Il se trouvait dans une vallée délicieuse dont l'air avait la singulière propriété de tenir lieu de nourriture

à ceux qui le respiraient, de sorte que les habitants de cette contrée peuvent entreprendre le plus long voyage sans se mettre en peine de faire aucune provision.

Aristide, ayant aperçu quelques entassements de rochers, eut la curiosité de s'en approcher et de les toucher de la main. Quel ne fut pas son étonnement de les trouver si tendres qu'ils cédaient à la moindre pression, comme de la laine ou du caoutchouc ! Il n'aurait jamais compris ce phénomène, si on ne le lui avait expliqué par la suite. Un amant malheureux était venu gémir la veille dans cette solitude, et les rochers n'avaient pu résister à ses accents douloureux. Les uns s'étaient fendus du haut en bas, les autres s'étaient laissés fondre comme de la cire, et les plus durs s'étaient attendris...

Il est facile de juger quelle doit être la complaisance des échos dans un pays où les rochers sont si sensibles.

Vénard s'enfonça dans un sentier qui serpentait autour d'une verte colline. Il aperçut bientôt un superbe Turc qui fumait une interminable pipe, d'où s'échappaient mille et une bouffées de tabac.

Il ne put résister au désir de l'interroger.

— Je suis le conte oriental, lui dit le Turc, et puisque vous semblez me porter quelque intérêt, je vais satisfaire la curiosité que je lis dans vos regards.

VI

HISTOIRE DE CHEMS-EDDIN, FILS DE MULEY-BEN-CHAMEAU.

Mon père était un des plus riches joailliers de Damas; il avait pour voisin un cadi barbare et cupide, nommé Moustafalem. Autant la race des cadis est vile et rampante auprès de ses supérieurs, autant elle se montre pleine de morgue et d'arrogance envers ses inférieurs. C'est ainsi qu'on fait payer à ceux qui sont au-dessous de soi les dédains et l'insolence de ceux qui sont au-dessus.

Moustafalem avait une fille plus belle que la pleine lune; on la nommait Selmi-Kourak, ce qui signifie *Fleur des pois*. Ses lèvres avaient l'éclat du corail, ses dents étaient plus belles que les perles que l'on voit au fond de la mer, et sa chevelure faisait onze fois le tour de son corps. Mais, avant de continuer le récit des aventures de mon père, il est bon de vous faire connaître l'histoire de Moustafalem.

HISTOIRE DE MOUSTAFALEM, CADI DE DAMAS.

Un jour que Moustafalem était allé retirer une somme considérable de chez l'un de ses débiteurs, il

rencontra un chamelier qui s'arrachait les cheveux et donnait les marques du plus violent désespoir. Il voulut en connaître la cause. Voici ce que lui raconta le chamelier :

HISTOIRE DE ZÉRI-NOURREDIN ET DE LA MULATRESSE
DE BASSORA.

Je suis fils d'un pâtissier de Bassora, qui faisait les fournitures du palais du sultan Tiphli-Ramadin. Tiphli-Ramadin avait recueilli auprès de lui un misérable calender qui passait pour un homme d'une grande expérience.

Ce calender se nommait Mac-ben-Seïd, et la façon dont le sultan l'avait rencontré est assez singulière pour que je ne vous la cache pas.

HISTOIRE DE MAC-BEN-SEID, CALENDER, ET DE
TIPHILI-RAMADIN, SULTAN DE BASSORA.

Un jour que le sultan était à la chasse...

— Permettez, monsieur, interrompit Aristide, votre confiance m'honore, mais des affaires pressantes me forcent de continuer ma route. Seriez-vous assez bon pour m'indiquer le plus court chemin pour arriver à la capitale de ce beau pays?

— Rien n'est plus simple, répondit le Turc. Vous allez trouver à droite le Royaume de la Chevalerie,

puis la République des Bergers ; vous traverserez ensuite l'Anarchie des Romans traduits de l'anglais, après quoi vous serez arrivé.

— A quel hôtel me conseillez-vous de m'arrêter ?

— Heu ! la chose est indifférente. Hôtel Dentu, hôtel Hachette, hôtel Michel Lévy, hôtel Cadot, etc., etc...

— Monsieur le Turc, j'ai l'honneur de vous saluer.

— A propos, reprit le Turc, si vous rencontrez un homme de bonne volonté, vous ferez bien de me l'envoyer. J'ai beaucoup de choses à raconter.

— Je n'y manquerai pas.

— Mille et une salutations.

VII

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE.

Aristide passa la manche de son habit sur son chapeau plus blanc que neige, et il se mit à descendre le versant de la colline.

Une berline passa rapidement à côté de lui, et comme il s'étonnait de la témérité du cocher, la roue accrocha un tronc d'arbre, les chevaux furent renversés, et la berline à moitié brisée tomba dans une fondrière.

Aristide voulut courir au secours des voyageurs,

mais il vit sortir par le carreau de la portière un personnage qui lui était déjà familier.

Ce ne fut pas sans une joie profonde qu'il reconnut l'Inconnu.

— Malheureux ! s'écria ce dernier en pressant Aristide entre ses bras, osais-tu bien t'aventurer dans un pays étranger sans le secours de ton seul ami ?

— Mon Dieu ! s'écria Vénard touché jusqu'aux larmes, vous êtes une bien bonne nature.

— Je me suis voué à toi, dit l'Inconnu. Tu peux marcher, confiant et fort, et ta main dans la mienne. J'écarterai les broussailles de ton chemin, je déchirerai le testament mystérieux, je prouverai que le comte est un assassin et je te rendrai l'héritage de tes pères.

— Ce sera bien gentil de votre part.

L'Inconnu essuya une larme qui sillonnait son visage bronzé.

— Tu vas traverser d'abord la Vieille-Romancie, reprit-il en passant son bras sous celui d'Aristide, car ce pays se divise en plusieurs provinces. Il était fort borné autrefois. On n'y recevait que peu d'habitants, encore étaient-ils tous choisis entre les princes et les héros les plus célèbres. On se souvient du nom et des aventures de ses premiers habitants : d'Artus et des chevaliers de la Table Ronde, Palmérin d'Olive, Primaléon de Grèce, Perceforêt, Amadis, Roland, Mélusine, et plusieurs autres dont les noms m'échappent. On les voyait se signaler par mille exploits, pêle-mêle

avec les génies, les fées, les enchanteurs, les géants, les endriaques, toujours combattant, jamais vaincus. Aussi leurs succès faisaient-ils de la Romancie *le plus beau pays du monde*.

Mais un si grand éclat ne manqua pas d'attirer beaucoup d'étrangers dans le pays, entre autres Pharamond, Cléopâtre, Cyrus, Polixandre, etc., etc...

Les choses devaient dégénérer bien autrement par la suite. On ne craignit pas d'admettre dans la Romancie des aventuriers, des domestiques, des épiciers, des boulangers, des fripiers, des voleurs de profession, faussaires, grinchés, argousins. On y vit aussi des femmes de mauvaise vie, et même des avocats ! si bien qu'on fut obligé d'établir plusieurs départements.

Ces tours d'argent, ces palais de diamant, marquent la limite du Royaume de la Chevalerie. Plusieurs monstres aux langues de feu nous empêcheraient d'y pénétrer, parce que j'ai oublié mon talisman. Mais, en appuyant un peu sur la gauche, nous entrons dans la Haute-Romancie.

VIII

DICTIONARY POCKET.

— Ah ! les jolies femmes ! s'écria Vénard.

— Elles ont un teint de lis et de roses, dit l'Inconnu.

— Mais il me semble apercevoir, derrière elles, comme de petits points rouges, blancs et jaunes.

— Ce sont des fleurs qui naissent sous leurs pas.

— Me sera-t-il permis d'adresser la parole à cette charmante brune, qui est si décolletée ?

— Sans doute ! mais en prenant bien garde de ne la choquer par aucune expression commune et vulgaire. Voici presque tous les mots qui composent le vocabulaire de ces dames : l'Amour et la Haine, Transports, Désirs, Alarmes, Espoirs, Plaisirs, Beauté, Cruauté, Perversité, Jalousie, Je languis, Je meurs, Cœur, Sentiments, Espoir, Jouissance, Gazon, Charmes, Attraites, Appas, Enchantements, Félicité, Disgrâce, Verduze, Vœux, Serments, Tendresse, Formes, Satin, Brûlant, etc.

Avec ce petit vocabulaire, on n'a pas besoin de penser, et encore moins d'avoir de l'esprit.

— Courons ! s'écria Vénard, je brûle de me rapprocher de l'objet de mes désirs.

— Bravo ! s'écria l'Inconnu.

— Elle efface tout ce que la nature a fait de plus beau ; c'est le chef-d'œuvre des Dieux, la mère des Grâces, elle enchaîne tous les cœurs ; on dirait Vénus même, et l'Amour s'y méprend !

IX

ARISTIDE RENCONTRE MANON LESCOT.

La belle vint au-devant d'Aristide, et il lui tendit la main.

— Vous semblez étonné, lui dit-elle, de la liberté de mes façons. Je me nomme Manon Lescot (et non pas Lescaut, comme on l'a prétendu depuis plusieurs années).

— Ah! madame, vous jouissez d'une bien mauvaise réputation...

— C'est là le moindre de mes soucis. Croyez bien que si on publiait l'histoire de vos contemporains, comme ce polisson de Prévost s'est permis de publier la mienne, peu de vertus résisteraient à cette épreuve. La femme la plus chaste serait au désespoir de n'avoir possédé qu'un seul homme. Bien mieux, il lui serait impossible de l'aimer si la comparaison lui était interdite. La femme a les mêmes passions et les mêmes vices que l'homme, avec beaucoup moins d'énergie que lui pour y résister.

— Permettez-moi, madame, j'ai connu à Angou-

lême des personnes très-vertueuses. Ainsi nous avons madame Simon...

— Vous n'étiez ni leur complice, ni leur confident, voilà tout. La femme la plus sincère en amour est toujours flattée des hommages qu'elle reçoit, même des indifférents. Elle aime à entretenir une passion, lors même qu'elle ne croit pas à son dénouement. C'est la conséquence du sentiment qui nous porte à mettre cinquante écus dans notre poche et cent écus dans notre tiroir quand le ciel nous en a envoyé cent cinquante.

— Le petit corps de réserve ! Ah ! mademoiselle Manon, vous n'avez pas volé votre réputation.

— C'est ce qui vous trompe, jeune homme. J'ai été très-calomniée par les auteurs dramatiques.

Ces messieurs m'ont mise à toutes les sauces, et Dieu sait comme ils m'ont arrangée, les gredins ! Desgrieux, c'était mon sentiment fixe, mais on n'a jamais vécu de ses appointements !

Aristide fit une moue significative.

— Madame, s'écria-t-il, vos paroles font rougir mon chapeau. Vous n'êtes qu'une *dame aux camélias*.

Et comme mademoiselle Lescot s'apprêtait à lui arracher les yeux, l'Inconnu attira vivement Vénard d'un autre côté.

X

QUELQUES INDUSTRIES A LA MODE.

— Voici, mon cher ami, lui dit-il, le quartier des manufacturiers, tailleurs, arrangeurs et fripiers du pays. Les manufacturiers sont rares, mais les arrangeurs abondent. Ils sont classés par catégories.

Les souffleurs s'emparent d'un petit rien, d'un détail négligé par l'ouvrier, et savent si bien l'enfler en le soufflant, qu'ils en fabriquent un volumineux ouvrage.

Les ravaudeurs sont moins ingénieux. Tout leur art consiste à donner un air de nouveauté aux choses les plus vieilles et les plus usées. C'est le procédé qu'emploiera un jour l'écrivain qui doit publier notre voyage.

Les ravaudeurs ont pour auxiliaires quelques teinturiers qu'on appelle collaborateurs.

Les vrais peintres sont en très-petit nombre. Mais on trouve en revanche des enlumineurs étonnants. Toutefois il ne faut rien leur demander de ressemblant; ce n'est pas là leur métier. Ils exagèrent si bien ce qu'ils ont vu, qu'il est impossible de se représen-

ter un objet quelconque d'après la description qu'ils en savent faire.

Ces derniers venus, qui se sont installés dans des boutiques toutes neuves, nous donnent le dernier mot de l'artifice moderne. Poussés par cette soif de publicité qui prive de leurs commis tant de boutiquiers de province, n'ayant d'ailleurs ni l'imagination, ni la fécondité nécessaires, ces industriels s'emparent de l'œuvre d'un autre.

Ils changent les hommes en femmes — et réciproquement. Il est très-difficile de reconnaître un roman arrangé de la sorte. Je recommanderai ce procédé aux jeunes *fruits secs* de la littérature.

— Tous ces personnages me portent sur les nerfs, interrompit Aristide. Mélons-nous plutôt à ces groupes de promeneurs.

LE BARON DE LUIZI.

Ma sonnette ! ma sonnette ! Deux ans de ma vie pour connaître le secret de cette femme.

RAPHAEL.

Dites donc, votre sonnette et vos jetons ressemblent singulièrement à mon petit morceau de peau de chagrin.

LE BARON DE LUIZI.

Je n'ai rencontré qu'une femme vertueuse, et c'était une femme adultère !

VILLEFORT.

J'ai vu des femmes adultères, mais aucune d'elles n'était vertueuse.

MODESTE MIGNON.

Femmes, n'écrivez jamais à un poète ! Ces gens-là sont plus intéressés et moins intéressants que les autres. J'écrivais à Canalis, et c'est Legouvé qui m'a répondu !...

EDMOND DANTÈS.

... Et la voile disparut à l'horizon ! — C'est fort bien, mais voilà pas mal d'années que je reste célibataire. Voyons, Dumas, décidez-vous. Vous avez promis de *me faire faire une fin*.

TOLLA.

Je voudrais bien savoir comment Stendhal a fait ses chroniques italiennes, et si les faiseurs de romans historiques ont toujours été gens à scrupules. Croiriez-vous qu'on a voulu me contester mon origine ? La femme était Italienne, c'est possible, mais le roman est bien français.

MADAME DE MORTSAUF.

Il serait très-bien de mourir d'un amour refoulé, si la vertu était exempte de toute hystérie. L'amour est plein de poésie, mais le desséchement !...

GEORGES LESTER.

Uniquement occupée du désir de plaire, elle me pro-

testait sans cesse de son amour ; et chaque soir elle était entourée de ténors de passage et d'une bande empressée des oisifs de la ville ! O femmes ! que vous faut-il donc, puisque l'amour le plus sincère et le plus entier ne peut vous suffire ?

INDIANA.

Quel dommage que l'homme qui nous épouse devienne fatalement notre mari !

MARGUERITE DE BOURGOGNE.

Beau cavalier, deux mots !

BURIDAN (qui passe en fredonnant).

Madame à sa tour monte,
Mironton, tonton... etc.

XI

OU IL EST PROUVÉ QU'IL N'Y A QUE LES MONTAGNES QUI
NE SE RENCONTRENT JAMAIS.

— Oh ! oh ! s'écria Aristide, que va-t-il se passer ?
Mais l'Inconnu l'attira vivement dans une rue déserte.

— Jeune homme, lui dit-il, il serait oiseux d'écouter plus longtemps ces futilités. La vie est une vallée de

larmes. Préparez-vous à supporter de terribles assauts.

Aristide releva la tête. Son front s'illumina d'un nuage de terreur.

— Mettez la main sur mon cœur, dit-il avec emphase, et si vous le sentez battre, n'attribuez cette agitation qu'à la crainte !

— C'est bien, dit l'Inconnu. Vous me trouverez en temps et lieu.

Et il disparut.

Aristide, resté seul, s'abandonna à des pensers amers.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, j'aurais peut-être mieux fait de rester à Angoulême !

Il leva les yeux au ciel ; mais son regard s'arrêta au premier étage d'une maison qui se trouvait placée en face de lui.

Une jeune femme était accoudée à la balustrade du balcon.

Et cette femme, c'était Eulalie !

Vénard poussa un cri, et fit un pas pour s'élancer en avant ; mais Eulalie mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

Elle disparut un instant et revint avec une échelle de soie qu'elle déploya rapidement.

En deux bonds, Aristide se trouva dans ses bras. Elle était entourée de plusieurs enfants en bas âge, qui jouaient sur le tapis de son appartement.

— M'aurais-tu été infidèle ? demanda Vénard.

Eulalie rougit visiblement.

— Cette question est une injure, s'écria-t-elle.

— Mais ces enfants?

— Je les ai adoptés, voilà tout. O mon Vénard! serais-tu indigne de compromettre mon cœur?

Aristide se jeta aux pieds d'Eulalie, et s'excusa de ses soupçons.

XII

L'ENLÈVEMENT.

Minuit venait de sonner à l'horloge de Saint-Claude-le-Limousin.

La chaise de poste attendait à l'angle du Marché-aux-Veaux.

Une femme masquée et vêtue de noir ouvrit brusquement la portière et la referma sur elle.

La voiture partit au galop.

— Arrêtez! arrêtez! cria la dame.

Mais le postillon fouettait toujours.

— Arrêtez! vous dis-je, voulez-vous faire mourir une pauvre femme?

Mais le postillon fouettait toujours.

Quand la voiture eut laissé derrière elle les faubourgs de la ville, il descendit enfin de son siège.

— Rassurez-vous, madame, dit-il à voix basse, Aristide ignore toujours que, pressée par les sollicitations de votre famille, vous êtes devenue l'épouse d'un autre ! Mais l'infortuné, en butte à la jalousie du comte, a été conduit aujourd'hui même au donjon des Treize-Tours.

— Pitié, mon Dieu ! pitié ! murmura la voyageuse.

— Rassurez-vous, continua le postillon, dans une demi-heure Vénard sera ici. Vous pouvez ajouter foi à mes paroles, je suis l'Inconnu...

XIII

L'ÉVASION.

Abandonnons pour un instant la misérable Eulalie, et retournons à notre héros.

Aristide, jeté brusquement au fond du cachot, et n'ayant d'autre distraction qu'une cruche d'eau et une botte de paille, s'empessa de casser la cruche.

Muni d'un morceau de grès, il se mit à l'ouvrage. La muraille avait tout au plus six mètres d'épaisseur. Au bout de quelques minutes, Vénard avait creusé un trou assez large pour y passer le corps.

Il égorgea trois sentinelles et sauta par-dessus le parapet.

Il tomba heureusement sur un brin de paille qui se trouvait là, et se mit à courir à toutes jambes.

Un moment après il était assis à côté d'Eulalie.

Et la voiture repartit au galop.

CONCLUSION

Ce jour-là, la ville d'Angoulême avait revêtu ses habits de fête. Les cloches sonnaient à toute volée. La joie était peinte sur tous les visages.

Le testament du père Vénard avait été retrouvé, et on venait de célébrer le mariage d'Eulalie avec Aristide, qui avait fait teindre son chapeau.

L'Inconnu s'était aussi fait connaître...

C'était lord Palmerston.

Laura était entrée aux Filles-Repenties. Ce qui prouve que les décrets de la Providence sont impénétrables !

LOUISE VARNER

LOUISE VARNER

De torrente in viâ bibet.

I

Comment l'honorable licencié Claudius était devenu fou, personne à Bordeaux ne le savait. C'était un homme de quarante ans environ, pâle et maigre. Quelques mèches grisonnantes encadraient son front profondément sillonné, et ses yeux, étincelants et fixes, se blottissaient avec défiance sous deux orbites plombés.

Il allait toujours vêtu de noir, et à voir ses paupières inflexiblement baissées, on se rappelait ces maisons silencieuses dont on a fermé les volets parce qu'il y a un mort.

On le laissait libre de ses actions. Le pauvre homme

n'avait jamais fait de mal à personne, et quand il promenait par la ville sa tête de déterré, les jeunes filles lui souriaient en passant comme on sourit à un ami.

On l'avait vu parfois demeurer des heures entières à prier avec ferveur, agenouillé sur la pierre froide : puis tout à coup il se redressait, montrant le poing à l'autel, et sortait en courant comme un possédé.

Un matin que je songeais au bord de ma fenêtre, je vis entrer le licencié Claudius dans mon cabinet.

Il était rasé de frais, et son costume annonçait une certaine recherche.

Je le considérai avec étonnement. Son front semblait auréolé d'une resplendissante pensée. Jamais je ne l'avais vu ainsi.

— C'est demain que je dois mourir, me dit-il de sa voix emphatique. Le souvenir, ce démon qui est à mes trousses, m'a laissé la paix cette nuit. J'ai fait mon testament, et je l'ai cacheté de rose.

Puis me prenant par le bras :

— Sortons, ajouta-t-il ; le soleil nage dans une mer d'indigo. Allons à Blanquefort, je vous montrerai l'ombre d'une jeune fille. C'est l'heure où elle se promène sous les grands arbres du parc...

II

Je le suivis, et comme la diligence communale était prête à partir, nous prîmes place sur la banquette affaissée, dont le crin dégorgeait.

Le cocher fit claquer son fouet, et trois chevaux étiques, — après un brusque coup de collier qui nous jeta tous en arrière, — partirent au petit trot, en secouant bruyamment leurs grelots fêlés.

L'horloge des saisons avait sonné juin. Nous traversons une atmosphère de plomb liquide.

Les bosquets et les pavillons à clochetons verts fuyaient derrière nous, et les petits lézards dorés regagnaient à la hâte les crevasses des murs.

Blanquefort, l'un des villages les plus coquets de la Gironde, est situé sur la lisière du Médoc, à peu de distance de Bordeaux, et c'est un tableau charmant que ces quarante maisons pittoresquement groupées autour du clocher, — grand doigt nu qui montre le ciel, — et dominant un paysage vigoureux et coloré où se pressent les hautes vignes, les saules et les peupliers.

Nous tournâmes brusquement à l'endroit où la route

fait un coude, et Blanquefort nous apparut dans un océan de lumière avec ses pignons, ses ardoises et ses massifs de verdure.

Au premier plan se trouvait la propriété de Maison-Bleue, que le licencié Claudius avait achetée des héritiers de M. Varner, mort depuis quelques années.

Le fou m'amena jusqu'à un banc de verdure qui se trouvait en face d'une fontaine moussue.

Nous nous assîmes.

— Maintenant, écoutez, me dit-il ; c'est toute une vie que vous allez connaître, — comme Dieu.

Et il commença.

III

Ne semble-t-il pas, à voir cet air d'abandon, que Maison-Bleue porte le deuil ? Les nénuphars et les potamogéïtons couvrent l'étang, où s'agitent à milliers des insectes bizarres et malfaisants. Les branches, affaiblies par une énervante végétation, abandonnées, malades, retombent affaissées vers le sol, comme les longs cheveux des pleureuses à gages.

Le premier jour que j'y vins, au sortir du collège, — il y a seize ans de cela, et je me le rappelle comme

si c'était hier, — Maison-Bleue m'apparut sous un aspect bien différent.

La prairie avait mis ses colliers de marguerites et ses bracelets de coquelicots. Tout vivait, tout chantait dans ces jardins embaumés et bénis. Les fleurs se tendaient les bras d'un parterre à l'autre, et ces gerbes entrelacées s'élevaient en dômes colorés, semblables à ceux du palais des fées. Des légions de papillons mouchetaient l'azur de l'horizon, et sous le feuillage foncé des charmilles les oiseaux gringottaient.

Je vous dis toutes ces choses comme je les ai vues, comme je les ai senties. Je n'ai plus aujourd'hui, pour peupler la solitude de mon cœur, que les débris de mon passé.

La Jalle, cette petite rivière blonde et enfantine qui court comme une folle sur le sable fin des landelles, semblait ne s'éloigner qu'à regret de ces hautes herbes qui croissent près de l'écluse. On entendait au loin les grelots des vaches laitières et les chansons patoises des laveuses.

C'est au milieu de ces paisibles campagnes que Louise avait été élevée. C'est là que nous mêlions nos jeux d'enfants, tandis que sa mère et la mienne s'occupaient à quelques travaux d'aiguille. Un jour vint cependant où il fallut nous séparer. Je ne vis plus Louise qu'à l'époque des vacances, et chaque année je la trouvais plus grande et plus sérieuse.

IV

Le 15 juillet 1832, j'entrai en courant dans la grande avenue. J'étais homme. Mon éducation était terminée, et mon père m'avait déclaré que son intention était de remettre entre mes mains le fardeau de ses affaires, afin de pouvoir vivre paisiblement sa vieillesse entre son fauteuil et son jardin.

Je me jetai au cou de madame Varner, que je regardais comme une seconde mère; et quand je vis entrer une belle jeune fille, svelte et forte à la fois, c'est à peine si je reconnus Louise ainsi transformée. Je lui tendis en rougissant une main timide, où elle laissa tomber la sienne, et je sentis en moi quelque chose qui se brisait.

Je ne sais quel philosophe chinois prétend que l'amour est contenu dans un œuf, et que cet œuf est placé au milieu de notre cœur. C'était peut-être l'amour qui venait d'éclore en moi et de briser sa coquille.

Le soir même, je me jetai en pleurant dans les bras de mon père, que j'embrassai avec effusion. Ce que je lui dis, je n'en sais rien; mais il me prit par la main et m'amena chez M. Varner.

— Joseph, lui dit-il, c'est votre gendre que je vous présente.

Et il fut convenu qu'au mois d'octobre suivant je serais l'époux de Louise.

A partir de ce jour, je me sentis des aspirations toute nouvelles. Je me levais avant le jour pour attendre le soleil, et quand le crépuscule se faisait à l'horizon, et que la nature s'éveillait avec un crescendo sublime de lumière et de parfums, mon cœur chantait aussi son hymne de reconnaissance.

A notre époque égoïste, tourbillonnante et fascinée où chacun vit seul, société froide et toujours pressée, où l'on s'aime à la hâte, où l'on n'a pas le temps de regarder autour de soi, on a prétendu que la poésie était morte... Ceux qui ont dit cela ont blasphémé. Est-ce que la poésie peut mourir tant qu'il y aura des arbres et des oiseaux, une jeune fille et un autel !

V

M. Varner, l'un des plus riches négociants de Bordeaux, habitait plus souvent la ville que la campagne, et il était arrivé chez lui ce qui arrive partout et tou-

jours quand on laisse une place vide : il se trouve quelqu'un qui la prend et qui, s'y trouvant bien, y reste.

Le baron Hippolyte de Sommercy, une espèce de gentillâtre de province, qui rachetait par les dehors d'un homme du monde l'insignifiance inhérente à quelques natures ingrates et incomplètes, était le commensal habituel de la Maison-Bleue.

Madame Varner était belle encore de jeunesse et de fraîcheur ; mais à voir sa figure d'un ovale parfait, et ses grands yeux fades et sans étincelle, on reconnaissait ce type, aujourd'hui si commun, de la *femme de cire*, créature ennuyeuse et ennuyée.

Protégé par cette confiance et ce calme béotiens de la province, après cinq années d'une persistance tyrannique et de prévenances assidues de M. de Sommercy, l'adultère s'était assis sous le toit de Maison-Bleue

Je ne savais à quelle cause attribuer le changement subit qui s'était opéré dans la conduite de Louise et la froideur qu'elle me témoignait. Son front s'était plissé et obscurci ; elle semblait inquiète, préoccupée, et ne quittait pas sa mère un seul instant.

Cette indifférence me frappa d'un coup bien douloureux. Je l'accusais de manquer à la parole qu'elle m'avait donnée ; j'avais souvent pour elle des paroles amères, et un jour que je lui avais fait une véritable querelle, je fus désagréablement surpris de ne pas la

voir s'évanouir selon les plus simples règles du pathétique.

VI

Ce soir-là, il y avait réunion à Maison-Bleue : les propriétaires des environs s'assemblaient quelquefois chez M. Varner. Le thé, le whist, la bouillotte, accidentaient la soirée, que M. le curé de Blanquefort sanctifiait de sa chrétienne présence.

Madame Varner faisait assez gracieusement les honneurs de la maison, tandis que M. Varner, ses lunettes sur le nez, présidait gravement le jeu à deux sous la fiche.

C'était tout calme et tout bonheur dans le grand salon boisé de Maison-Bleue, quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à M. de Sommercy, et tandis que s'échangeaient les saluts et les poignées de main, je remarquai chez Louise une pâleur et une angoisse dont je me promis de connaître la cause.

VII



La douce brise de juin courait sous le ciel clair où brillèrent les étoiles.

Les grillons chantaient sous l'herbe, et les vers luisants, ces becs de gaz du buisson, éclairaient la routes aux limaces et aux coléoptères.

La société se répandit par les allées.

Madame Varner avait pris le bras de M. de Som-
mercy, et tous deux s'étaient éloignés.

— Si vous saviez, disait-elle, Hippolyte, quelles terreurs sont les miennes ! Il me semble que mes domestiques m'espionnent, que les sourires se font sur mon passage, et quand je vois mon mari s'asseoir, tranquille et confiant, à la table de famille, j'ai envie de me jeter à ses pieds et de lui demander pardon !

— Craintes puérides, chimériques remords ! Varner, Amélie, que demande-t-il de vous ? Que l'heure des repas soit religieusement observée, que le ménage soit proprement tenu, et il s'estimera trop heureux d'avoir rencontré la femme qu'il avait rêvée. Qu'y a-t-il entre vous et cet homme ? Rivé à ses affaires journalières comme le forçat à sa chaîne, lui reste-t-il au cœur une place pour les affections de famille ? La famille, pour lui, c'est la table et le sommeil, c'est le coin du feu et la robe de chambre. Oh ! je le sais, Amélie, vous ne m'avez aimé que par ennui ; mais enfin, vous m'avez aimé, et vous êtes à moi. Pourquoi revenir sur ce passé ? Endormons-nous dans la douce quiétude d'un dernier amour...

Deux yeux s'étaient allumés dans l'obscurité.

Louise écoutait, et les larmes acides qui brûlaient ses paupières roulèrent sur le sable... là... tenez... à l'endroit où ont fleuri ces violettes.

VIII

Les visiteurs de Maison-Bleue rentrèrent au salon.

M^{me} Varner avait repris sa place sur le divan ; M. de Sommercy seul manquait.

La porte s'ouvrit enfin, et les favoris du baron projetèrent sur la muraille leur ombre touffue.

Louise s'élança ; son front était majestueux, sa voix brève et impérieuse. — Sortez, s'écria-t-elle, sortez, monsieur, je vous chasse !

Ce fut la foudre au milieu de cette bourgeoise société.

— De quel front venez-vous gâter l'air qu'on respire ici ? continua Louise. Vous n'avez donc pas vu mon mépris, compris ma haine ! Oh ! j'ai assez souffert... Sortez !

— C'est de la folie ! s'écria-t-on.

M. Varner s'excusa auprès de ses hôtes.

— Caprice de jeune fille, dit-il. Sommercy lui aura déplu. Cela passera.

Et cette soirée si paisible se trouva ainsi brusquement dénouée.

IX

Louise s'était réfugiée dans sa chambre, et bientôt M^{me} Varner se trouva face à face avec sa fille.

Elle sembla, pour parler, faire un violent effort sur elle-même.

— M. de Sommercy, dit-elle, est depuis longtemps l'ami de la maison. Admis dans l'intimité de votre père, il a eu souvent l'occasion de vous prouver qu'il y avait chez lui une affection dont vous auriez dû lui tenir compte. Louise, vous allez dire à votre mère le motif de l'outrage que vous avez infligé à un homme que nous estimons tous !

— Cet homme est un lâche et un infâme, ma mère !

Louise était debout, droite et impassible devant sa mère qui baissait les yeux.

— Louise, reprit M^{me} Varner, je veux, entendez-vous, je veux que vous m'expliquiez votre conduite!...

— Cet homme est un infâme, vous dis-je !

— Louise, votre mère a ordonné !...

— Ne me demandez rien, je vous en prie.

— Parlez-vous enfin ?

Et au moment où l'âme de Louise se portait toute à ses lèvres, elle eut peur et recula, comprenant qu'il

était impie à un enfant d'accuser sa mère, et de lui jeter sa chute à la face.

— Eh bien ! apprenez tout, dit-elle avec effort. M. de Sommercy vous a trompée, et si je l'ai chassé comme un misérable, c'est que votre fille coupable a voulu rompre avec sa faute !

M^{me} Varner avait reculé, saisie d'horreur. Elle s'appuyait à la muraille pour ne pas tomber. Sa poitrine se soulevait à bonds précipités.

— Dis-tu vrai ? demanda-t-elle d'une voix qui implorait la vie. Oh ! ce serait horrible !... Louise, jure-rai-tu que tu ne me trompes pas ?

Louise n'hésita pas un instant. Elle leva vers le ciel sa main frémissante et immaculée :

— Je le jure !

M^{me} Varner sortit précipitamment.

Louise demeura longtemps écrasée sous le poids de ce mensonge sublime ; puis elle ouvrit brusquement un secrétaire de palissandre, et passa une partie de la nuit à écrire.

Voici quelle fut sa première lettre :

X

« Oubliez-moi, Claudius. Je suis une fille maudite, et j'aurai traversé la vie comme un désastre.

« Oh ! j'ai le cœur brisé et je souffre des peines étranges.

« Je ne veux rien vous cacher, Claudius, à vous seul qui m'avez aimée sans partage.

« J'ai grandi dans toute l'innocence de mon âme. Mon père était pour moi toute bonté, ma mère était tout amour et toute vertu.

« Et cela fut ainsi jusqu'au jour où j'eus seize ans. Ce jour-là, — maudit soit-il ! — le hasard fit tomber sous ma main un papier froissé, usé, un morceau de lettre égaré sans doute par ma mère. J'y jetai machinalement les yeux : il y était parlé d'amour d'une façon ridicule et exagérée, et je pus lire sur l'adresse le nom de ma mère.

« Ma religion tomba de toute sa hauteur et se tua sur le coup.

« Et quand ma mère me donna le baiser de chaque soir, cela me fit froid au cœur.

« De ce moment, je devins un espion. Dès que ma mère était sortie, j'ouvrais les tiroirs, je fouillais dans ses poches, je furetais partout.

« Je voulais à tout prix saisir le fil de cette trame. Je voulais savoir !

« Je trouvai d'autres lettres qui ne me laissèrent aucun doute. Elles étaient signées de M. de Som-
mercy.

« Ainsi, cet homme qui n'avait jamais rencontré chez nous que sourires et mains ouvertes, cet homme

que mon père appelait son ami, lui avait volé sa femme !

« Et ma mère le faisait asseoir à notre table ; il se chauffait à notre feu ; c'était l'ami de la maison !

« Mon amour pour mon père redoubla, et je jurai de précipiter cet homme dans quelque gouffre infâme !

« Quand je voyais sortir ma mère au bras de M. de Sommercy, je courais folle, échevelée, dans les allées désertes du jardin. Je me roulais sur le sable et je mordais la haie de houblon.

« Oh ! je me suis bien vengée, Claudius. Je l'ai chassé, honteusement chassé, et désormais, quand il paraîtra au seuil d'une maison honnête, il se trouvera un père pour lui dire : Sortez, monsieur, sortez !

« Mais cette vengeance, je l'ai chèrement payée : j'y ai laissé la virginité de mon âme.

« Moi aussi, Claudius, j'aurai bu dans ma route de l'eau du torrent !

« Ami, ne revenez plus dans la maison de mon père. Mon cœur n'est plus de ce monde, et il me semble que le deuil se promène dans le jardin où je courais enfant !

« Adieu !

« LOUISE. »

XI

Le jour trouva M^{me} Varner agenouillée au pied de son lit. Une fièvre aiguë s'empara de la pauvre femme, et son agonie commença.

Louise passait toutes ses nuits à veiller sa mère. Elle ne voulut prendre aucun repos. C'était l'ange du dévouement.

M^{me} Varner passa plusieurs nuits violemment agitées ; puis, un matin, un prêtre vint l'administrer.

Restée seule, elle prit la main de Louise et l'attira doucement à elle.

Alors Louise, fondant en sanglots, se pencha sur le visage amaigri de la moribonde, et elle lui dit bien bas, bien bas :

— Oh ! ma mère, ma mère, pardonnez-moi ! M. de Sommercy n'a jamais été mon amant... Je savais tout... et j'ai voulu vous sauver !

Toute la vie de la pauvre femme se réunit dans un dernier regard d'amour. Sa main pressa la main de sa fille et le souffle qui s'envola de ses lèvres décolorées voulait dire : Merci !

XII

Au fond du jardin se trouvait une serre chaude où l'on renfermait les arbustes odoriférants, les fleurs exotiques les plus rares et les plus variées, toutes les richesses végétales de l'Orient ; et comme novembre avait amené la gelée blanche, on avait rentré les orangers de l'avenue.

C'est là que Louise voulut aller pleurer.

Épuisée par l'insomnie, la pauvre enfant grelottait. Elle referma la porte et tourna le bouton qui ouvrait les bouches de chaleur ; puis elle se laissa tomber sur un banc de gazon qu'on avait entouré de magnolias et d'orangers.

Les dix-sept années qu'elle avait vécu se déroulèrent rapidement à ses yeux, et partout elle retrouva, soigneuse, aimante et infatigable, sa mère, sa mère qu'elle avait tuée !

Et ses yeux se fondirent en larmes de sang.

Elle s'aperçut enfin que l'air était lourd et chargé de parfums condensés ; elle voulut se lever, mais elle retomba, les yeux à demi fermés et la poitrine oppressée.

C'était comme une atmosphère de plomb qui pesait sur sa tête.

Les plantes, saisies par cette chaleur excessive, se développaient à vue d'œil ; les boutons faisaient craquer leur enveloppe, et devenaient fleurs avec une rapidité merveilleuse et comme par enchantement.

Louise était tombée sur le sable, et fut bientôt asphyxiée.

Les fleurs des orangers et des magnolias s'effeuillèrent sur sa tête, et, pleuvant autour d'elle comme une neige embaumée, lui firent un virginal linceul.

En achevant cette histoire, le licencié Claudius paraissait tout bouleversé. Des larmes coulaient silencieusement de ses yeux fixes et gonflés, qui dardaient un sinistre éclat.

— Il faut boire dans sa route de l'eau du torrent ! murmura-t-il. Et il cacha sa tête entre ses mains.

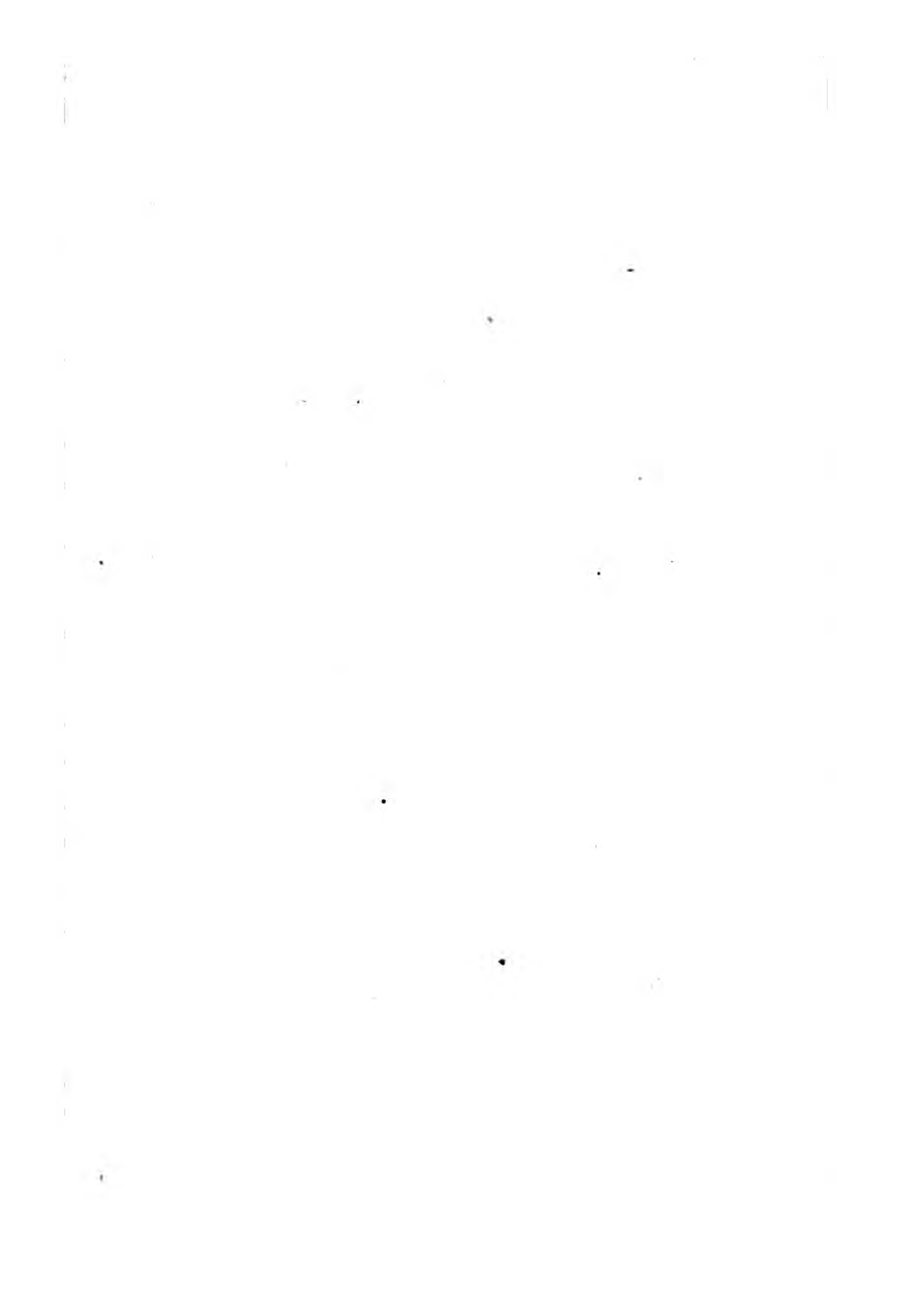
Tout à coup il se leva, comme si un serpent l'eût piqué.

L'horloge du village avait frappé les airs d'un son aigu.

— Quatre heures ! s'écria-t-il. Il faut que je retourne à la ville... C'est l'heure de prendre ma douche !

Et il s'enfuit.

MOAB



M O A B

1660

La terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et elle vous produira des épines et des ronces.

(*La sainte Bible.*)

I

Au fond d'une cour humide, encombrée de débris et d'ustensiles hétéroclites parmi lesquels folâtraient à milliers les rats et les scarabées, s'élevait la demeure lézardée de Zacharie Lopès, l'un des plus riches brocanteurs du quartier judaïque, à Bordeaux. La cour était encadrée à la hauteur du premier étage par une vaste galerie en encorbellement, où les meubles et les tapis, les cristaux et les bronzes pêle-mêle entassés, offraient à l'œil un étrange et pittoresque tableau.

Le corps de logis était percé de onze fenêtres iné-

gales, où de naïves peintures grimaçaient aux carreaux dans les châssis de plomb, et traversé dans tous les sens par des poutres épaisses qui ressortaient sur la muraille comme de noires artères.

Le 15 octobre 1660, en fouillant du regard dans la grande salle du rez-de-chaussée, comme on fouille dans les eaux fortes de Rembrandt, on aurait vu quatre personnages couchés plutôt qu'assis dans de larges fauteuils tout chamarrés et frangés d'or.

Le premier s'appelait Gédéon Lévy. C'était un homme de cinquante ans environ, tout bâti de muscles et de fer ; mais déjà le fer s'était rouillé et les muscles engourdis.

Salomon Lleymar y Pérès y Bays, le second, semblait formé de boules superposées. Le ciel l'avait soufflé comme on fait pour une bulle de savon. Ses petits yeux disparaissaient sous les arcades sourcilières. Son nez, rouge et flamboyant, paraissait couvert de penne comme une volaille mal plumée.

Il avait l'air bonhomme au fond, et passait plus de temps à table qu'à ses affaires.

Isaac Chimènes d'Arroga, le troisième, croisait fièrement ses deux pattes de héron, qui se perdaient dans de larges bottes. Son nez de chouette traversait en serpentant sa figure en lame de coutelas, autour de laquelle pleuvaient de longs cheveux rouges.

Cet homme n'existait que de profil. Il se montrait de côté quand il voulait être vu.

Le quatrième n'était autre que maître Zacharie Lopès lui-même, grand vieillard sans paupières, tout jaune et tout blet au milieu de la barbe grise qui moussait autour de son hargneux visage.

Tous quatre attendaient la septième heure, où l'on avait coutume de souper en la demeure de Zacharie.

II

La table fut bientôt dressée par des servantes muettes, et les lampes à trois mèches pendues aux corniches nervées du plafond dominèrent le festin somptueusement étalé.

Trois enfants algériens rangèrent alentour quelques vases pleins de verveines, de jasmins et de syringa.

A chaque coin de la salle, une girandole brûlait sur une torchère de bois doré.

— Holà ! Baruch, Josué ! s'écria Zacharie, allez mettre les verrous à la porte de chêne ; et toi, Mège, dit-il à l'une des servantes, va-t'en prévenir ma fille Déborah que les viandes fument dans la vaisselle d'or !

L'instant d'après, Déborah entra dans l'appartement,

et tandis que les convives se confondaient en salama-lecs, elle tendit, en souriant, son front d'ivoire au vieux Lopès, qui, de ses lèvres velues, y aspira un tiède baiser.

Le chien Léar, le favori de Déborah, vint lécher avec joie les mains de sa maîtresse, puis alla dans un coin se coucher sur un tapis de Perse.

III

La fille du brocanteur était infernalement belle, — et telle qu'il n'en était pas une seconde sous le ciel.

C'était la tour d'ivoire, l'étoile matutine, Cléopâtre vierge ! Son profil, audacieusement taillé, se dessinait à angles droits ; ses cheveux, fauves et ternes, retombaient en gerbes cuivrées sur ses épaules ; et, — comme ces étoffes tramées de deux couleurs, — ses yeux, d'un vert éclatant, avaient de rouges reflets.

Les trois convives couvaient la jeune fille de leurs regards impurs, car tous les trois en étaient éperdûment épris.

Gédéon Lévy avait cessé de manger ; Chimènes d'Arroga croisait et recroisait ses jambes flexibles, et

Salomon Lleymar y Pérès y Bays, étant parvenu à dégager ses yeux de ses paupières, les promenait timidement autour de lui.

Il y avait là un singulier mystère et qui faisait naître d'étranges penses. Déborah, jusqu'à ce jour, n'avait rencontré que des vieillards pour prétendants. Les sexagénaires sur son passage se sentaient tout rajeunis. Les jeunes gens, au contraire, s'éloignaient avec un instinctif dégoût. Un serpent visqueux n'aurait pas inspiré plus d'horreur.

IV

Le repas terminé, Zacharie Lopès congédia sa fille et prit la parole :

— Or çà ! mes hôtes, le moment est venu de nous expliquer sur le but de notre réunion. Vous m'avez demandé tous les trois ma fille Déborah en mariage, et je réponds, à vous, Gédéon Lévy, le plus riche parmi les joailliers de Damas ; à vous, Salomon Lleymar, qui avez des entrepôts à Tripoli, à Madrid, à Harlem et à Londres ; à vous, Chimènes d'Arroga, dont les comptoirs portent le nom de toutes les nations du monde : Je ne puis vous donner ma fille,

parce qu'elle est promise dès le berceau à son cousin Nathan, le fils de notre bien-aimé Abraham Bereyra!

Chacun des trois personnages avait incliné la tête à mesure que son nom était prononcé; mais quand le brocanteur eut aussi nettement formulé l'exclusion qui les frappait, ils pâlirent tous les trois.

Gédéon Lévy se leva. Ses noirs cheveux rejetés en arrière, ses yeux étincelants et ses narines comprimées lui donnaient un farouche aspect :

— Je n'ignorais point, dit-il, maître Zacharie, la réponse qui devait nous être faite. Tant d'autres l'ont entendue avant nous, qu'elle n'a rien qui puisse nous étonner. Il est de votre devoir, — et je suis le premier à le reconnaître, — de conserver Déborah à son fiancé; mais avouez cependant que Nathan Bereyra semble avoir oublié les engagements que ses proches ont contractés pour lui. S'il est en effet le fiancé de votre fille, qu'il se présente et qu'il vienne réclamer son bien.

— Nathan doit rester quelque temps encore à Constantinopolis...

— Nathan est de retour.

— Et d'où vous en vient l'assurance?

Avant que Gédéon Lévy eût le temps de répondre, la porte de la cour retentit violemment, et le chien Léar se leva en aboyant.

— Qu'est-ce cela? s'écria Zacharie. Je veux que ma porte soit close à tous ces aventuriers qui courent la

nuît. Quand on heurte chez moi, il me semble que c'est un malheur qui vient.

— Le diable est toujours fourré dans le bissac des voyageurs, ajouta Chimènes d'Arroga. Ils ont du miel sur les lèvres et un poignard sous leur pourpoint. Quand les chiens hurlent, cela ne présage rien de bon. Méfions-nous des inconnus.

— Notre digne ami a grandement raison, murmura Salomon Lleymar y Pérès y Bays. Que viennent faire les étrangers sous notre toit?

— Je veux aller finir mes jours dans quelque campagne de l'Asie, reprit Zacharie, et au lieu de faire mettre un banc devant ma porte, j'y ferai creuser une chausse-trape.

— C'est bien à vous de nous en prévenir, dit Gédéon; mais il y aurait conscience à laisser plus longtemps dehors ce nocturne visiteur, car cela ne peut être que votre parent et ami, Nathan Bereyra, qui m'avait prévenu de sa prochaine arrivée.

Zacharie, à son tour, pâlit horriblement.

— Nathan! s'écria-t-il, c'est impossible. Holà! Baruch, prends un falot et descends t'enquérir de l'auteur de ce tapage et de ses intentions.

Au dehors on entendait le marmouset de cuivre ciselé qui servait de heurtoir retomber bruyamment sur le portail ferré.

Peu après, Nathan Bereyra entra dans la salle basse. Il s'avança la tête nue vers Zacharie Lopès et mit

devant lui un genou en terre ; puis, ayant salué les hôtes du brocanteur :

— Celui qui n'a point de nid, s'écria-t-il, sera errant sur la terre, et il ne saura où reposer ses jambes lassées et ses esprits défaillants. Je viens réclamer ma douce fiancée pour l'emmener en la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a engendré.

— Zacharie Lopès n'a qu'une parole, répondit le brocanteur : qu'il en soit fait ainsi que tu le désires!

Déborah fut de nouveau amenée par ses servantes. Nathan alla au-devant d'elle pour lui baiser la main, et comme ses lèvres touchaient la chair blanche de sa fiancée, il sentit un frisson lui courir par les veines. Il surmonta cependant le vague effroi qui lui minait le cœur et attribua son trouble à un excès d'amour.

Les deux jeunes gens s'étaient quittés depuis près de dix ans, et cependant l'intimité ne fut pas longue à s'établir entre eux.

Quand on jugea que l'entrevue avait assez duré, chacun se retira dans l'appartement qui lui avait été préparé.

Resté seul, Zacharie Lopès se leva brusquement ; ses yeux s'égarèrent, et il se mit à parcourir la salle en rugissant :

— Ils m'ont volé ma fille ! s'écriait-il. Elle est à moi, je ne veux pas qu'on me la prenne... Je ferai casser ce contrat... Le sanhédrin sera pour moi !... Oh ! malédiction, malédiction sur ma tête !...

Et c'était pitié de le voir s'arracher les cheveux à poignées et se tordre et se rouler comme un épileptique, ce grand vieillard osseux.

V

Une fois dans sa chambre, Nathan se prit à réfléchir à l'accueil qu'il avait reçu du brocanteur, et il ne lui parut point qu'il eût été tel qu'il se croyait en droit de l'attendre. Puis il se remémora la grâce et les sourires amis de Déborah, et le nuage qui obscurcissait sa pensée se dissipa bientôt.

Il jeta les yeux autour de lui.

Sa chambre ouvrait sur la cour, et celle de Déborah était située précisément en face.

A côté de lui, sur une table couverte d'une tapisserie de Bergame, était posée une Bible in-folio, nervée, gaufrée et garnie de fermoirs.

Nathan l'ouvrit et lut indifféremment quelques passages de l'Exode et de la Genèse :

« ... Ils frappèrent d'aveuglement tous ceux qui étaient au dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

« Ils dirent ensuite à Loth : Avez-vous ici quelqu'un

de vos proches?... Faites sortir de cette ville tous ceux qui vous appartiennent ;

« Car nous allons détruire ce lieu, parce que le cri des abominations de ces peuples s'est élevé de plus en plus devant le Seigneur...

« ... Loth étant dans Ségor eut peur d'y périr s'il y demeurerait. Il se retira donc sur la montagne avec ses deux filles, entra dans une caverne et y demeura avec elles.

« Alors l'aînée dit à la cadette : Notre père est vieux et il n'est resté aucun homme qui puisse nous épouser selon la coutume de tous pays,

« Donnons donc du vin à notre père, et enivrons-le... »

En ce moment, il vit une lumière traverser la galerie et se refléter sur le mur en face par les longues fenêtres obliques.

Il lui sembla reconnaître la maigre figure de Zacharie Lopès ; puis de nouveau se fit la nuit.

VI

Le lendemain, Gédéon prit à part Nathan Bereyra :
— Que le ciel me punisse, lui dit-il, de t'avoir rap-

pelé tes serments ! Si tu m'en crois, tu n'épouseras point Déborah.

— Déborah est belle par-dessus toutes les femmes, répondit Nathan ; je l'épouserai, parce que je l'aime.

— Écoute, Nathan, il est des filles que Dieu a marquées d'un signe de réprobation. Celles-là doivent ignorer la jeunesse et les saintes joies de l'amour. Agar et Abisag étaient du nombre. Comme toi, j'ai-
mais Déborah, et aujourd'hui je ne pourrais la voir sans frémir. Il y a une malédiction sur cette maison !

— Déborah est ma fiancée, je l'épouserai, parce que c'est mon devoir.

— Adieu donc, et que le malheur se fasse sur toi et sur tes enfants jusqu'à la troisième génération !

VII

Sur le soir, Nathan se trouvant seul avec Déborah, la pressa sur son cœur, et lui prenant les mains :

— Je ne sais, lui dit-il, quelle angoisse me tenaille. Qu'y a-t-il donc entre ton amour et moi ? Ton cœur est-il de glace, que je ne puisse secouer cette torpeur où tu sembles plongée ? Je vois du piment sur ta lèvre et du phosphore dans tes yeux, sans qu'il me soit

possible de savoir si c'est l'amour ou la fièvre qui bouillonne dans tes veines.

— Je t'aime, Nathan, je t'aime, répondit-elle, parce que tu es jeune et beau.

Et comme elle passait ses deux bras ronds et blancs autour du cou de son amant, la portière de basane, dorée et gaufrée comme le dos d'un livre, fut soulevée par cinq doigts maigres et crochus, — et Zacharie Lopès jeta sur sa fille un regard de chat-tigre.

Déborah repoussa brusquement son fiancé, et fondit en larmes.

VIII

Les préparatifs du mariage furent bientôt achevés, et les proches de Zacharie et de Bereyra furent rassemblés peu après.

Il y eut un grand festin, après lequel le contrat fut dressé.

Une fois l'union consacrée à la synagogue, une partie de la nuit se passa en réjouissances. On apporta des corbeilles et des bassins pleins de sucreries et de fruits confits.

Nathan offrit à Déborah un coffret rempli de topazes,

d'aventurines, de béryl, de cornalines, d'émeraudes et de pierreries de toutes sortes.

Les convives se retirèrent un à un.

Salomon Lleymar y Pérès y Bays baisa respectueusement la main de la mariée, et s'en alla en poussant un profond soupir.

Chimènes d'Arroga transporta en Asie son squelette, qui ne faisait pas d'ombre.

Gédéon Lévy avait quitté la maison dès le premier jour des fiançailles, en jetant pour tout adieu à Zacharie les mots de Jehovah : *J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé ; j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux, car je me repens de les avoir faits !...*

Les instruments cessèrent leurs mélodies.

Les portes intérieures se refermèrent sur les invités.

Puis, les lumières s'éteignirent une à une. Le noir sommeil s'abattit sur la maison du brocanteur, et l'on aurait pu voir dans les ténèbres Zacharie Lopès qui courait comme un fou en disant :

— Elle m'a promis de ne pas l'aimer... elle ne l'aimera pas !...

Et il tendait l'oreille pour sonder le silence. Parfois, il lui semblait entendre comme un bruit de soupirs et de baisers, et sa bouche écumait horriblement.

IX

Le brocanteur avait obtenu de son gendre qu'il demeurerait avec lui, car il ne voulait point se séparer aussi brusquement de sa fille.

Mais Nathan ne pouvait rester seul un instant; Zacharie l'épiait et le suivait partout.

Un jour que Nathan reprochait sa froideur à Déborah devant son père, Zacharie lui répondit méprisamment qu'il n'était pas fait pour être aimé de sa fille.

Il y eut de fréquentes discussions et des colères tempétueuses dans la maison du brocanteur; mais Déborah devint mère, et le vieillard sembla tout à coup s'être radouci.

•A la demande de Zacharie, l'enfant fut appelé Moab, comme le fils de Loth, et le brocanteur ne quittait plus son berceau.

X

Quand Nathan voulait prendre son fils pour l'embrasser, Zacharie le lui arrachait brusquement :

— Laisse cet enfant, lui disait-il, tu lui ferais mal!

Nathan Bereyra, las de subir la colère et les outrages continuels du brocanteur, disposa tout pour son départ, et quand le moment fut venu :

— Je laisse cette maison, dit-il à Zacharie. Les mulets tout chargés attendent à la porte. Embrassez votre fille pour la dernière fois...

— Emmène Déborah, prends tout ici, répondit le brocanteur; mais je garde l'enfant.

— L'enfant suivra son père.

— Je te défends de le toucher, s'écria Zacharie en entourant le berceau de ses deux bras de squelette.

Nathan Bereyra s'avança vers son fils et l'enleva de sa couche.

— Laisse cet enfant, cria Zacharie, et il tentait de l'arracher des bras de son gendre.

Moab se mit à crier plaintivement.

— Laisse cet enfant, reprit le vieillard tout écumant, il n'est pas à toi... tu n'es pas son père!...

XI

Le jour se fit dans l'esprit du jeune homme. Il se rappela cette ombre qu'il avait aperçue dans la galerie, il se rappela quelques paroles échappées à Zacharie.

rie et à Déborah, il se rappela la funeste prédiction de Gédéon Lévy...

Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête; ses dents claquaient affreusement.

Il se précipita sur Zacharie, et de ses mains crispées il lui étreignit mortellement le cou.

Le brocanteur chancela et tomba inerte sur le carreau.

Déborah, les cheveux épars, s'était jetée à genoux auprès du berceau. Nathan la repoussa d'un violent coup de pied dans la poitrine qui lui fit vomir le sang; puis, il prit l'enfant par les pieds et lui brisa la tête contre la muraille.

Le chien Léar vint lécher le cadavre fumant.

Nathan, le feu dans le ventre, s'enfuit à travers les rues.

Et la populace, lui jetant des pierres, le poursuivait comme une meute enragée, en criant :

— Sus à l'hérétique ! mort au juif, mort au juif!...

LA MAISON DE SANTÉ

LA MAISON DE SANTÉ

Very well! very well!

I

Sur ce théâtre du monde, où tant de masques nous paraissent des visages, où tant de chausse-trapes se dérobent à nos yeux, combien n'est-il pas de drames mystérieux qui, sous un voile intime, échappent à l'œil ouvert des hommes et des tribunaux !

C'est le plus souvent au coin du foyer ou au fond d'une alcôve que commencent ces histoires douloureuses de dévouements inconnus, d'ambitions secrètes ou de coupables amours, dont le dénouement ordinaire est un divorce ou un duel, un suicide ou un assassinat... puis, la pierre une fois posée, l'herbe pousse moins vite sur cette tombe récente que l'oubli dans le cœur des vivants.

Par le plus grand des hasards, je rencontrai dernièrement, sur le perron de Tortoni, le colonel Monterdan, dont j'avais fait la connaissance à Bordeaux, chez M. le marquis de C. . .

— Parbleu ! lui dis-je en serrant la main qu'il me tendait, vous allez me donner des nouvelles d'Edmond. Que fait-il, et d'où vient que l'on n'entend plus parler de lui ?

Le front du colonel se rembrunit.

— Edmond est mort, me répondit-il.

— Et quelle main a pu terrasser cette puissante nature ? quelle tempête a pu dissiper cette exubérance de jeunesse et de santé ?

— Vous m'avez toujours paru curieux de pénétrer le secret de cette singulière existence, et croyez bien que si je n'avais regardé comme un devoir envers moi-même et envers M. Edmond de Beryls, mon cousin, de tenir le rideau baissé sur ces désordres et sur ces étrangetés, vous auriez été celui à qui je me serais confié le plus volontiers. Au reste, je ne vois plus aujourd'hui de raison pour prolonger ce mystère. J'ai besoin d'ailleurs de partager le fardeau trop lourd de ma haine et de mes dégoûts... Si invraisemblable qu'elle puisse paraître dans sa brutalité, voici, sans plus de commentaires, l'histoire de M. Edmond de Beryls.

Le colonel demanda des cigares ; nous nous assîmes, et il commença :

II

Edmond avait vingt cinq ans lorsqu'il vint à Paris pour la première fois. Son nom, aussi bien que sa distinction naturelle et les relations de sa famille, lui marquait dans le monde un rang que sa fortune ne lui permettait pas de soutenir. D'un autre côté, l'entêtement politique qu'il tenait de son père lui fermait la carrière diplomatique. Et cependant, à peine eut-il mis les pieds dans ce monde brillant, que connaissent bien peu le plus grand nombre de ceux qui en parlent, qu'Edmond, fier de ses succès et de cet entourage de grands noms et de grandes fortunes, réalisa son patrimoine, qui montait à trois cent mille francs environ, acheta un petit hôtel de quatre mètres carrés aux Champs-Élysées, des chevaux, un semblant de tilbury, et se jeta à corps perdu dans le tourbillon qui devait l'engloutir. Les fêtes se succédèrent sans relâche chez lui. Paris gastronome se souviendra longtemps de ces excentriques soupers, qui commençaient le matin d'un jour de pluie pour ne finir qu'au retour du soleil.

Un jour, Edmond partit brusquement pour l'Italie. L'hôtel et le mobilier furent vendus, et on l'avait pres-

que oublié déjà, quand, après une absence de trois ans, il reparut sur le boulevard et fit sa rentrée dans le monde. Edmond commença alors une de ces existences énigmatiques comme Paris en implique et qui expliquent Paris.

C'est à cette époque qu'eut lieu la rencontre singulière qui devait décider du sort de M. de Beryls. Ce soir-là, Edmond était allé à l'Opéra-Comique. Je vous prie de croire, à son honneur, qu'il y allait rarement. Aussi suis-je assez disposé à penser que ce fut quelque'une de ces influences surhumaines dont l'ensemble a été nommé *Providence*, qui l'y conduisit. — Ne vous est-il jamais arrivé d'obéir machinalement à une autre force que votre volonté ?

Edmond alla s'asseoir à côté d'une jeune dame qui paraissait se préoccuper beaucoup plus d'un vieillard qui l'accompagnait que du poème de M. Scribe, et même que de la musique dont on avait doré cette pilule amère.

Cette dame paraissait âgée de vingt-cinq ans environ. Elle était blanche et transparente comme une fille des neiges. Son regard se promenait, vague et indécis, sans jamais s'arrêter. C'était, en un mot, le type aujourd'hui si commun de la *femme endormie*. Ainsi faite, elle plut à Edmond. Au reste, la finesse de la chevelure, la délicatesse des articulations, la nonchalance des mouvements en faisaient une personne accomplie.

Edmond surprit quelques mots échangés à voix basse, et il put en déduire que la dame était Anglaise, et que ce vieillard poussif et catarrheux n'était autre que son mari. Comme il cherchait un moyen de se faufiler dans cette intimité, la toile tomba une deuxième fois. La jeune dame sortit au bras de son époux. Edmond les suivit au foyer, et, après s'être assuré qu'ils restaient au théâtre, il revint prendre sa place et attendit.

A ce moment, un homme brusque et empressé, et dont le cou rouge et rugueux annonçait un campagnard en débauche parisienne, arriva bruyamment, flanqué d'une Vénus de boutique, et alla s'asseoir à côté de M. de Beryls. L'Anglais réclama sa place. L'intrus répondit qu'une place était à celui qui l'occupait, qu'il se trouvait fort bien à celle-là, et qu'il la garderait. L'occasion était trop belle pour qu'Edmond n'en profitât pas. Il adressa quelques observations au nouveau venu, et, comme celui-ci les reçut fort mal, Edmond le prit au collet et le jeta dans le corridor.

L'Anglais, reconnaissant, ne voulut pas se séparer de M. de Beryls avant d'en avoir obtenu la promesse qu'il viendrait le voir le lendemain, et la jeune dame lui remit avec un sourire de remerciement une carte parfumée sur laquelle Edmond put lire le nom de cet homme, qui devait être son bourreau : sir James Brexton.

Le campagnard en fut quitte pour un coup d'épée qu'il emporta fièrement en Périgord, et dont il parla le reste de ses jours.

III

Sir James Brexton occupait un hôtel de la rue de Navarin. Edmond y fut accueilli comme un sauveur.

— Diana, dit l'Anglais, faites apporter le thé; monsieur mon ami passera la soirée avec nous.

Lady Diana fut d'une grâce et d'une aménité parfaites.

En voyant cette cour vaste et humide, où l'herbe poussait comme dans une solitude, et ces appartements inoccupés et moisissés, Edmond comprit les ennuis de cette existence renfermée. Sir James l'avait posé en héros et faisait sonner bien haut la générosité avec laquelle il avait pris la défense d'un vieillard ; si bien qu'Edmond entra tout botté dans le cœur de lady Diana.

Dès ce premier jour, l'intimité s'établit entre sir James et M. de Beryls. Sir James lui expliqua comment il avait fait une immense fortune dans le commerce des fers, et pourquoi, après avoir épousé

mistress Diana, orpheline à dix-sept ans et fille d'un de ses anciens amis, il était venu prendre sa retraite à Paris.

M. de Beryls, de son côté, raconta tout naïvement qu'il s'était ruiné en quelques années, et déclara qu'à moins d'un miracle qui le tirât de l'impasse où il s'était jeté, il en serait réduit quelque matin à se brûler classiquement la cervelle.

IV

Le colonel Monterdan s'interrompit un moment pour allumer un nouveau cigare, et reprit avec mauvaise humeur :

— Vous pensez bien, mon cher ami, que je ne suis pas de ces gens comme on en voit dans les romans, et qui racontent quatre volumes tout d'une haleine, sans oublier un seul des mouvements de leurs personnages et sans faire grâce à l'auditeur du moindre des tilleuls du parc, du dernier des escabeaux de la cuisine ou du plus triste coucher de soleil dans leurs descriptions. Ne m'en voulez donc pas, si je vous raconte bonnement cette histoire et sans y ménager mes effets. Elle en paraîtra peut-être plus invraisemblable, mais elle n'en sera pas moins vraie.

Sir James recevait, à de rares intervalles, la visite de quelques amis d'outre-mer, et M. de Beryls, devenu le commensal habituel de la maison, s'accoutuma à en faire les honneurs. Lady Diana avait secoué cette torpeur où elle était restée longtemps assoupie, et Edmond s'appliquait à jeter des pierres dans l'eau dormante de cet intérieur.

Un jour, sir James prit à part M. de Beryls et lui dit, non sans une certaine solennité :

— Edmond, je me fais vieux ; je ne puis plus m'occuper de mes affaires. Vous n'avez plus de famille, plus de fortune ; demeurez avec nous. Je n'ai pas d'enfants, ma fortune sera la vôtre.

Edmond parut touché de ce procédé, et répondit qu'il y songerait.

C'aurait été une chose vraiment élémentaire et à la portée du moindre scélérat, que d'en venir aussitôt à ses fins, si M. de Beryls n'eût, dès le premier jour, rencontré dans le salon de sir James un personnage dont la présence l'inquiéta vivement. C'était un homme de trente-cinq ans, assez gros, quoique d'une effrayante pâleur, et qu'on appelait le docteur Michegault, ou plus familièrement *le docteur*. Ce Michegault était parvenu à persuader à sir James qu'il tenait sa santé dans la main, si bien que l'Anglais ne pouvait plus s'en séparer. Et chaque jour le docteur, froid et impassible derrière ses lunettes vertes, voyait s'augmenter son influence dans l'esprit du vieillard.

Quelle que fût l'heure de la journée, M. de Beryls était sûr de rencontrer Michegault auprès de lady Diana, comme s'il se fût constitué le gardien de son honneur. De prime abord, ces deux hommes s'étaient compris et haïs. C'est entre eux que la lutte devait avoir lieu.

Le docteur tenait régulièrement la partie de sir James, mais sans perdre de vue Edmond et lady Diana. Un soir que M. de Beryls avait amené la conversation sur ce terrain banal du printemps et de l'amour, de la jeunesse et des aubépines, le docteur, tout en continuant à remuer ses cartes, laissa tomber ces mots, qui frappèrent un double coup :

— Parler d'amour, c'est faire l'amour.

Lady Diana tressaillit, et M. de Beryls résolut d'en finir avec cet homme.

En rentrant chez lui, Edmond trouva un billet de lady Diana :

« Sir James sera absent demain et après-demain, lui disait-elle ; m'abandonnerez-vous à ma solitude?... »

— Diable ! pensa Edmond, c'est ici ou jamais le cas de *diviser pour régner*. Dans quel trou pourrais-je bien jeter le docteur ?

..... Le lendemain, à la pointe du jour, une voiture s'arrêta à la porte de M. Michegault. Deux hommes en descendirent, qui réveillèrent le docteur en sursaut et le firent placer au milieu d'eux, en lui racontant une histoire d'apoplexie imaginaire et en poussant de

profonds soupirs. Les chevaux partirent au galop, et le docteur eut beau manifester son étonnement, il ne put arracher aucune explication à ses singuliers compagnons. La voiture avait pris la route de Fontainebleau, et, après deux heures de course, elle s'arrêta enfin devant une maison isolée, où on introduisit le docteur; après quoi, on le renferma à double tour dans une chambre dont les fenêtres étaient grillées. Il y avait dans cette chambre un lit et une table servie. Le docteur, après s'être convaincu de l'impossibilité d'une fuite, se coucha tout habillé, en se creusant la tête pour trouver le mot de l'énigme.

Deux jours après, on le reconduisit gravement à son domicile. Il s'empessa de courir à la demeure de sir James, et comprit tout, en trouvant M. de Beryls installé dans un pavillon de l'hôtel.

M. de Beryls fit changer la distribution et la décoration des appartements. En peu de jours, la cour fut garnie de plantes exotiques, et ce vaste bâtiment, sombre et triste autrefois comme une chartreuse, prit un air de fête qui charma lady Diana.

Six mois se passèrent ainsi.

V

Une nuit, un grand bruit se fit dans l'hôtel. Les lumières s'agitaient derrière les volets. Une fenêtre

s'ouvrit violemment au premier étage. Une détonation se fit entendre, et un homme s'élança dans la rue...

Le lendemain, lady Diana alla s'installer dans un appartement de la rue de l'Université, que M. de Beryls avait fait meubler quelques jours auparavant.

Sir James garda pour lui son affront et attendit les événements.

Il y eut bien des quolibets, bien des critiques autour de M. de Beryls. Quelques salons lui furent fermés. Tout l'arsenal des vengeances mesquines fut mis à contribution. Ce fut l'affaire de quelques coups d'épée, et la proscription eut bientôt cessé. Les fêtes se succédèrent sans relâche chez lui. Il avait besoin de bruit et le luxe, et lady Diana se laissait emporter à la dérive dans ce fantasque océan.

M. de Beryls, ne sachant comment faire face à cette profusion, vendit un à un les diamants de lady Diana. Il n'y avait qu'un moyen de prolonger ce délire... le jeu ! Il gagna d'abord, il gagna longtemps ; mais un jour vint où il se trouva à bout de ressources.

Il rentra, l'enfer dans le cœur, et, se laissant tomber dans un fauteuil, il cacha sa tête entre ses mains et pleura comme un enfant. Diana lui mit un baiser au front ; mais il la repoussa brusquement, et l'accusa d'être la cause de son malheur.

L'expiation commençait.

VI

— C'est à cette époque, continua le colonel, que je rencontrai M. de Beryls, et qu'il me raconta cette première partie de son histoire. Je ne saurais vous dire avec quel serrement de cœur j'observai le changement qui s'était opéré en lui. Il était hâve, dolent comme un mendiant, et presque malpropre.

— Ce ne serait rien encore, me dit-il, que ce tableau de la femme aimée réduite à une nourriture insuffisante et souvent détestable ; ce ne serait rien que ces douleurs et ces privations, si j'avais la force et la santé, mais chaque jour je sens la jeunesse qui fuit, chassée par la misère... Les tempêtes de mes premières années, c'est aujourd'hui que j'en sens les ravages...

Ma tête se dépouille, mon estomac se délabre, mes membres se soudent ; j'assiste à ma propre décomposition... et je sens... oui, je sens que je deviens fou !...

Je le consolai de mon mieux ; je lui prêtai quelques milliers de francs, et, comme il me fallut aller rejoindre mon régiment à Dax, je n'appris que plus tard ce que je vais vous raconter maintenant.

. . . . Quelque temps après notre rencontre, Edmond fut obligé de garder le lit. Bientôt le délire s'empara de lui. Diana le veillait et le soignait, comme une mère soigne son enfant, — et cela, jusqu'au jour où il ne resta plus dans leur misérable réduit que le lit où Edmond était couché. Ce jour-là, sir James et le docteur Michegault, suivis de deux personnages tout de noir habillés, pénétrèrent dans la chambre d'Edmond.

Le docteur l'examina avec attention; puis, se retournant vers l'Anglais :

— Il est fou ! s'écria-t-il.

— Eh bien ! répondit sir James, je n'abandonnerai point mon malheureux ami. Veuillez, cher docteur, le faire transporter dans votre maison de santé... je payerai sa pension.

VII

Il y eut là une intervalle plus ou moins long dans l'existence de M. de Beryls. Il avait perdu toute perception des objets extérieurs. Il lui sembla seulement qu'il passait par une alternative de chaud et de froid, voilà tout.

..... Quand il se réveilla, il se trouva dans une cham -

bre proprement meublée, et promena autour de lui des regards étonnés. Il fit un effort pour se lever, et seulement alors il s'aperçut qu'il était attaché.

— Holà ! s'écria-t-il, à moi !

Le docteur Michegault entra aussitôt le sourire sur les lèvres.

— Que s'est-il donc passé ? lui demanda Edmond.

— Hé ! hé ! s'écria le docteur avec un sourire cassant, nous voilà donc rétabli ?

— Mais que signifie cet entourage, ces cordes ?...

— Cela signifie seulement que vous êtes fou.

— Quelle est cette plaisanterie ? J'ai pu avoir un accès de fièvre chaude ; mais, à coup sûr, je ne suis pas fou.

— C'est ce qu'il faudra prouver, répondit le docteur.

— Votre intention est donc de me retenir ici ?

— C'est ma revanche de Fontainebleau !

— Et lady Diana, me direz-vous au moins ce qu'elle est devenue ?

— Lady Diana est la prisonnière de sir James, comme vous mon prisonnier.

— Misérable ! s'écria M. de Beryls en faisant de vains efforts pour se dégager.

— Qu'on porte cet homme aux étuves ! ordonna Michegault.

Aussitôt quatre infirmiers s'emparèrent de M. de Beryls, et, malgré ses cris, il fut inondé d'une eau glaciale et vigoureusement flagellé...

Tous les jours, sir James se rendait à la maison de santé.

— Eh bien ! docteur, demandait-il avec bonhomie, comment va notre malade ?

— Mal, mal ! répondait le docteur les dents serrées.

— J'aimerais assez lui voir donner une douche.

Et le supplice du malheureux Edmond recommençait. Quand l'opération s'était suffisamment prolongée, sir James humait longuement une prise de tabac et s'écriait avec satisfaction :

— *Very well ! very well !*

Puis il s'en allait tranquillement en disant :

— A demain.

M. de Beryls finit par obtenir de l'un des infirmiers qu'il me fit savoir le traitement odieux auquel on le soumettait. •

A la nouvelle de cet horrible et lent assassinat, je partis pour Paris, et, deux heures après mon arrivée, je me rendis à la maison de santé du docteur Michégault, où je réclamai M. de Beryls.

— M. de Beryls, me répondit-on, est mort cette nuit. Dans un accès de délire, il s'est précipité par la fenêtre du troisième étage et s'est tué du coup.

— Il est mort assassiné ! m'écriai-je. Où est le docteur ?

— M. Michégault est allé rejoindre sir James Brexton en Angleterre.

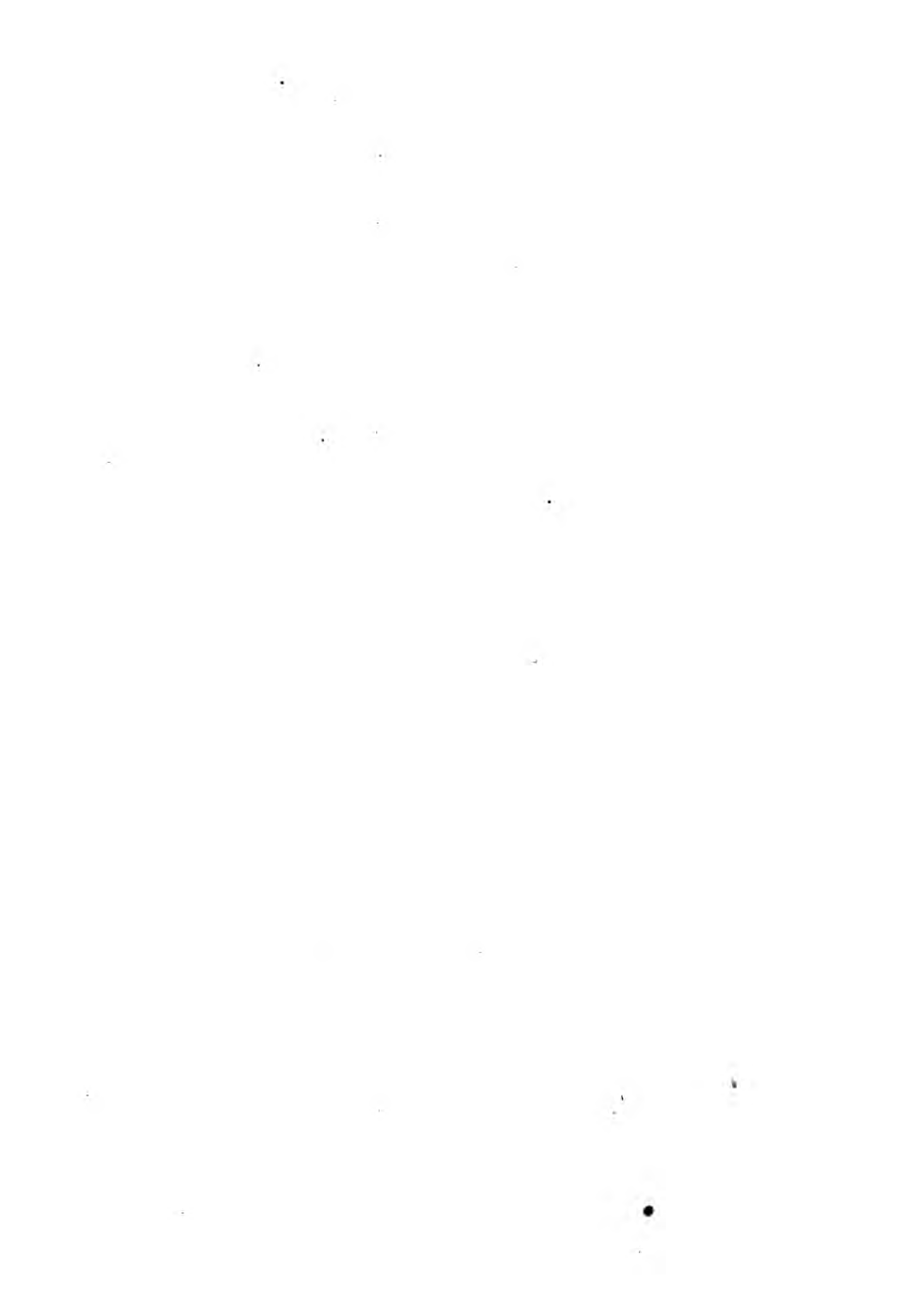
En effet, toutes les perquisitions furent inutiles. Le docteur avait déjà passé la frontière.

. :

Il y a quelques jours à peine, j'ai lu dans un journal anglais l'annonce du mariage de l'éminent docteur Michegault avec lady Diana Brexton, veuve à vingt-sept ans.

Je n'ai pas besoin de dire que sir James est mort empoisonné.

LE CŒUR SE TROMPE...



LE CŒUR SE TROMPE

Parmi les phénomènes du cœur ou des sens qui se produisent presque journellement à l'abri du voile épais de la famille, parmi ces amours ébauchées derrière le fauteuil de l'aïeule, et presque sous les yeux confiants de la mère, comment expliquer cette passion étrange qui a fait oublier quelquefois à la jeune fille l'orgueil de ses timidités, et l'âge de l'homme qu'elle aimait ?

M. Hyacinthe Du Portal vient de mourir subitement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Les personnes les plus honorables de Rochefort ont accompagné son convoi. Cet excellent vieillard, veuf depuis plusieurs années, avait toute la ville pour famille.

Il allait toujours passer une heure au coin de chaque foyer, faisant ici une partie de whist, là une partie de dominos, et partout une partie de langue. Érudit sans prétention, caustique sans méchanceté, sa conversation plaisait à tous les âges.

On trouva, parmi ses papiers, plusieurs lettres d'une petite écriture fine et timide. Ces lettres, attachées d'un ruban vert, semblaient faire à elles seules un petit roman. Chacune d'elles était suivie d'une page écrite de la main de M. Du Portal. C'était sans doute la réponse qu'il y avait faite.

Je ne chercherai point à expliquer comment ces papiers sont tombés entre mes mains.

Mieux vaut publier ces fragments dans toute leur simplicité.

« 25 mai 18...

« Monsieur,

« Vous allez me trouver bien étrange et bien folle, et je tremble, en vous écrivant, comme si je n'avais pas longtemps réfléchi à toutes les conséquences de cette expansion que d'autres que vous pourraient trouver ridicule.

« Songez à mon âge, monsieur, et dites-vous bien tout ce qu'il a fallu de violence et d'entraînement pour rompre cette digue de timidité et de convenances que l'éducation a opposée à nos élans.

« Je ne suis, à vos yeux, qu'une petite fille, et vous sourirez peut-être de ma confiance.

« Vous me demanderez dans quel roman j'ai pu copier ma lettre, comme si j'avais jamais lu d'autre roman que mon cœur!...

« Combien de temps y a-t-il que j'ai appris à vous voir et à vous connaître? — J'ai grandi sous vos yeux, sur vos genoux. Mon esprit s'est formé à l'école de ces bonnes vérités, de cette morale douce, conciliante et entière pourtant que vous enseignez comme nul autre.

« Tous les soirs, pendant que les parents et les amis faisaient leur partie accoutumée, vous causiez avec moi. Je me pénétrais de vos paroles...

« Je suis si jeune, monsieur, que je ne sais comment vous dire l'impression qu'elles me causaient; je suis si jeune que je ne sais comment vous dire que si je dois quitter jamais la maison paternelle pour suivre un époux, je voudrais que cet homme à qui nous devons donner toute notre vie et tout notre amour, je voudrais que cet homme, ce fût vous.

« LAURE. »

« P. S. — Venez ce soir comme de coutume. Je resterai dans ma chambre jusqu'à ce que vous m'ayez répondu. »

M. DU PORTAL A LAURE B...

« Sais-tu, ma chère enfant, que si nous n'étions pas, toi si jeune, et moi si vieux, tu m'aurais poussé à me

regarder dans une glace, ce qui aurait été d'un ridicule achevé.

« Mon premier mouvement, après avoir lu ta lettre, a été de courir chez ton père et de te féliciter des progrès que tu as faits.

« L'orthographe est bonne, le style assez nourri, bien que prétentieux, l'écriture fort jolie ; mais le sujet que tu as choisi me paraît singulier, sinon blâmable.

« C'est la seule raison qui m'empêche de faire, un de ces soirs, la lecture de ta *narration* à nos réunis.

« Ton vieux papa,

« HYACINTHE. »

« P. S. — Je n'irai point chez toi ce soir. Le temps est humide et je crains les rhumatismes, préoccupation bien naturelle à mon âge. »

LAURE B... A M. DU PORTAL.

« Mais vous ne m'avez donc pas comprise ? Pouvez-vous répondre par une plaisanterie déplacée à un aveu qui m'a tant coûté ! Je ne suis plus une écolière. Ce que je fais, je le fais avec discernement.

« Vous me menacez de lire ma lettre à mon père. Ce serait une action méprisable.

« On rirait de moi, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous en aimerai-je moins pour cela ? »

« LAURE. »

M. DU PORTAL A LAURE B...

« Mon enfant, j'ai des cheveux blancs sur un front qui porte soixante-cinq années. Ma main commence à trembler et mon pauvre cœur n'a plus de place que pour les affections douces. La moindre secousse me vieillirait tout à coup et me donnerait la mort.

« Je vous prie de descendre en vous-même et de reconnaître combien vous vous êtes méprise sur le sentiment qui vous agite.

« Épouser *papa Hyacinthe*, grand Dieu ! y songez-vous ? »

« Vous êtes-vous figuré quelquefois une alouette donnant le bras à une tortue ? »

« Mais regardez-moi ! Je suis du même âge que votre père, et son baiser sur votre front doit être plus chaud que le mien, puisqu'il est votre père et que je ne suis qu'un vieil ami, quelque chose comme un portrait que vous avez toujours eu devant vous, et qui va chaque jour s'effaçant.

« Pauvre fille qui demande à un pieu de pousser

des feuilles, à un brin de paille de verdir et de fleurir encore !

« Croyez-vous, d'ailleurs, que je n'aie pas eu ma jeunesse ? Croyez-vous que mon cœur ne s'est pas rempli et vidé plusieurs fois ?

« Vous frappez sur un timbre sans sonorité.

« L'amour, c'est la jeunesse, c'est la force.

« Laissez le pauvre vieux s'en aller en paix avec ses derniers compagnons, amitiés et souvenirs.

« HYACINTHE. »

LAURE B... A M. DU PORTAL.

« Vos cheveux sont blancs, mais vous en avez autant que s'ils étaient noirs.

« Les années ont passé sur votre front, mais elles n'y ont pas laissé de traces.

« J'aime la bonté de votre sourire, j'aime votre voix, votre vertu. Que me font les entraînements de la passion ? Je ne les connais pas, et je ne veux pas les connaître.

« Je ferai votre vieillesse si rayonnante et si heureuse, que vous vous croirez jeune auprès de moi.

« Voyons, ne vaux-je pas un souvenir ?

« LAURE. »

M. DU PORTAL A LAURE B...

« Mademoiselle,

« Voici la dernière lettre que vous recevrez de moi. Je crois inutile de prolonger une correspondance qui ne pourrait que nous éloigner l'un de l'autre.

« Je frémis en songeant que vous auriez pu rencontrer un homme assez abandonné de Dieu pour sacrifier toute votre vie au bénéfice de quelques jours comme ceux qu'il me reste à vivre.

« Vous enlever l'amour, la maternité et cette suite de jouissances qui, s'apaisant d'elles-mêmes, nous conduisent au dernier repos calmes et confiants, ce serait le plus exécrable de tous les crimes.

« Adieu. Je vous embrasse paternellement.

« HYACINTHE. »

« P. S. — J'ai fait hier mes adieux à votre famille. Quelques affaires m'appellent à Paris pour plusieurs mois. »

LAURE B... A M. DU PORTAL.

« Oh ! restez, restez, de grâce. Voyez, je n'ai pas de mots à vous dire ; mais si vous partez, je mourrai !

« LAURE. »

La lettre qui suivait ce dernier billet paraît être d'une date moins éloignée.

Il faut supposer, en effet, que deux ou trois années se sont écoulées dans l'intervalle.

M^{me} LAURE T... A M. DU PORTAL.

« L'Ormière, 28 octobre 18...

« Mon vieil ami, voilà bientôt six mois que je suis mariée. Urbain est pour moi le meilleur des maris, et nous espérons qu'il sera bientôt le meilleur des pères.

« C'est aujourd'hui surtout que j'admire combien vous êtes sage et bon...

« J'ai tout raconté à Urbain, qui veut à toute force vous embrasser.

« Vous voyez qu'il faut venir passer quelques jours à l'Ormière. L'air de la campagne vous sera favorable, et vous aimerez à voir les heureux que vous avez faits.

« Ne croyez pas que je rougisse le moins du monde de mon engouement de petite fille. Je ne me rappelle pas sans un certain charme les premiers sentiments que j'ai formulés, — et mon mari n'est pas jaloux...

« Votre bonne fille,

« LAURE. »

UNE FILLE DU PEUPLE

UNE FILLE DU PEUPLE

I

UNE SURPRISE.

Dans quelques-unes des rues qu'on a nouvellement percées à Paris, il se trouve, de loin en loin, au milieu de bâtisses neuves et quelquefois élégantes, une de ces vieilles maisons humides et dont les vitres étroites semblent avoir été multipliées par le nombre des fenêtres. Ainsi, dans la rue Saint-Edme, à l'extrémité de la rue Rochechouart, on aurait pu voir, il y a deux ans à peine, l'une de ces maisons, qui, dans ces rues blanches et bien alignées, font le même effet qu'un arbre mort dans une allée. La façade de cette maison était bâtie de moellons et recouverte de mortier. Deux marches, dont la seconde penchait d'un côté plus que de l'autre, donnaient accès à une allée sombre au bout

de laquelle se trouvait un escalier de pierre. Cette maison était habitée par une honnête et travailleuse population. Une blanchisseuse occupait le rez-de-chaussée ; un menuisier, un peintre en bâtiments et quelques ouvriers qui se couchaient de bonne heure et se levaient avant le jour, habitaient les étages supérieurs.

M^{me} Pancret, la blanchisseuse, sous-louait une chambre séparée par le corridor de son logement particulier. Cette chambre était occupée depuis deux années bientôt par une jeune ouvrière en dentelle qu'on appelait Marguerite.

Marguerite avait dix-huit ans.

Elle vivait tant bien que mal de son travail et dans une chrétienne solitude. Marguerite était née à Nevers, où elle avait été élevée par les sœurs de la Foi. Cette première instruction, qui donne à notre vie la direction qu'elle doit suivre, avait été pour elle bonne et saine : l'éducation religieuse est toujours la meilleure, et pour les filles pauvres bien plus encore que pour les autres. Celles à qui rien ne manque succombent par ennui, par curiosité ou par maladie ; mais l'isolement, plein de mauvais conseils et d'ambitieux désirs, la misère, — cette mère Gigogne du crime, — sont les béliers infatigables de la vertu des pauvres !

Le logement de Marguerite respirait l'ordre et le travail. Chaque chose y était à sa place. Tout y était propre. Les fleurs dont elle était garnie et les oiseaux

qui chantaient dans une cage peinte en vert attestaient même d'un petit surperflu, gagné sans doute à la lueur de la lampe.

Depuis quelque temps, le bonheur semblait sourire à la jeune ouvrière : l'ouvrage abondait chez elle ; il lui était tombé du ciel deux ou trois bonnes pratiques, et enfin elle était aimée, mais aimée comme une bonne et brave fille doit l'être, aimée par un ouvrier, jeune, intelligent et probe. Combien de ces filles que l'hôpital ramasse dans le ruisseau sont mortes désespérées, mais peut-être absoutes ! Si un honnête homme avait aimé la fille pauvre, s'il l'avait épousée au sortir de la maison paternelle, combien son sort eût été différent ! Le vice n'a pas à choisir ses recrues ; elles lui tombent tout enchaînées. La religion sauve beaucoup de femmes de cette fange. Mais se consacrer à la prière perpétuelle, aux jeûnes, aux soins des malades, pour un grand nombre, c'est trop de vertu. Aussi bien cette vie horrible du trafic de soi-même, à quelque degré de l'échelle que ce soit, cette renonciation absolue de toute préférence, de toute liberté, cette acceptation étouffante de tout ce qui porte une bourse, cette horrible égalité du vice jeune ou vieux, pour beaucoup de femmes aussi, c'est trop de corruption, elles en meurent.

Quelle joie d'être aimée pauvre, d'être aimée pour sa jeunesse et pour son dévouement ! Comme Marguerite y songeait souvent ! comme elle se promettait

de le rendre heureux, cet homme qui lui donnait sa vie !

Albert Dumont était peintre sur porcelaine. Il avait à peine vingt-cinq ans. Marguerite le connaissait depuis quatre mois seulement, mais peu de temps lui avait suffi pour l'apprécier. Quelquefois Albert arrivait chez elle triste et soucieux ; mais quelques bonnes paroles de la jeune fille dissipaient bientôt ce nuage...

Un matin de septembre, trois personnages descendirent d'une voiture de remise au coin de la rue Saint-Edme et se dirigèrent vers la maison où habitait Marguerite. Une femme de cinquante ans environ, ayant assez l'aspect douteux d'une marchande à la toilette, paraissait conduire un personnage qu'elle appelait « monsieur le chevalier. » Le chevalier avait sur la manche gauche le bras blanc et potelé d'une fort jolie fille, qui sentait sa rue Saint-Georges d'une lieue.

— Eh bien, madame Saint-Alphonse, sommes-nous arrivés ? demanda le chevalier. Cette rue Rochechouart n'en finit pas. Autant vaudrait faire l'ascension du mont Blanc.

— C'est ici, répondit M^{me} Saint-Alphonse.

— Entrez, Valence, reprit le chevalier. Notre curiosité va être enfin satisfaite.

M^{me} Saint-Alphonse pénétra dans l'allée et ouvrit sans façon la porte de la chambre de Marguerite.

— Elle est sortie, dit-elle, vous pouvez examiner à votre aise le boudoir de la demoiselle.

— Et la personne est-elle aussi modeste que l'appartement ? demanda Valence.

M^{me} Saint-Alphonse haussa les épaules avec dédain :

— Parbleu ! une petite ouvrière de rien du tout !

Valence mordit avec dépit ses lèvres roses :

— Une pareille rivale ! la concurrence ne me fait pas honneur...

Elle songea un instant, puis, regardant autour d'elle :

— Ah ça ! où est donc passé Ménélas ?

— Voilà, jarnidieu ! répondit le chevalier, entrant à son tour. Je me suis arrêté pour allumer un cigare, afin d'avoir l'air plus insolent... C'est donc ici l'appartement de M^{lle} Raimbaut ?

— Oui, chevalier, répondit Valence ; et nous attendons ma rivale...

— Qui est sans doute allée reporter de l'ouvrage ? ajouta M^{me} Saint-Alphonse.

— Reporter de l'ouvrage ! s'écria le chevalier. Il faut qu'une jeune fille ait des sentiments bien bas pour perdre sa jeunesse à travailler.

Il est temps de faire connaître au lecteur ce remarquable personnage, connu dans les meilleures sociétés de Paris sous le nom de « chevalier Ménélas de Barbotin. »

Le chevalier était un homme d'un *certain âge*, c'est-à-dire d'un âge très-incertain.

Le chevalier se donnait trente-cinq ans, mais il en avait réellement quarante-deux. Il se donnait trente

mille livres de rente, mais il en avait à peu près quinze. Le domaine de Barbotin n'avait jamais pu faire davantage. Le chevalier se montrait à La Marche et à Chantilly avec un voile vert à son chapeau. Les paris lui réussissaient assez généralement. Du reste, il montait passablement à cheval et il était doté d'une assez forte dose d'ignorance pour que ses ascendants n'eussent pas à rougir de lui.

Valence continuait à inspecter le local de Marguerite.

— Je suis curieuse, dit-elle, de voir celle que Gaston m'a préférée.

— Bah ! s'écria Ménélas, quelque caprice de gentilhomme... Nous étions comme ça dans l'autre siècle... Un de mes aïeux ne s'était-il pas amouraché d'une vachère !... Cela fit grand bruit à la cour... Je vous raconterai ça.

— Et c'est dans ce grenier, reprit Valence en riant d'un rire un peu forcé, que le vicomte Gaston de Brézières est venu chercher une âme qui pût le comprendre !... Ah ! ah !

— Le fait est, observa Ménélas, qu'on serait venu me dire : « Chevalier, votre noble ami, sous les apparences d'un décorateur en porcelaine, passe ses journées à soupirer aux genoux d'une couturière, » jarnidieu ! j'aurais trouvé ça... bien plat !... Mais, au fait, comment avez-vous découvert le pot aux roses ?

— Chevalier, répondit Valence, M^{me} Saint-Alphonse

est une femme précieuse pour ces sortes d'opérations-là.

— Madame, dit Ménélas d'un ton protecteur, croyez à mes sympathies...

Et il ajouta, en guise d'aparté : — Si cette femme était moins forte, plus jeune et plus jolie, elle me plairait beaucoup.

Valence continua :

— Depuis quelque temps, Gaston me paraissait soucieux. Ses absences se multipliaient. J'ai aussitôt lâché M^{me} Saint-Alphonse, qui m'a amenée tout droit chez chez M^{lle} Marguerite...

— Pardon, madame, interrompit Ménélas, ma question vous paraîtra peut-être indiscrete... mais comment avez-vous pu savoir que Gaston venait ici... dans cette rue isolée... à l'extrémité d'un faubourg ?]

— Dame ! je l'ai suivi.

— Vous l'avez suivi ?... Jarnidieu ! c'est une idée... Désormais, quand je voudrai savoir où va quelqu'un, je le suivrai.

— Et en m'informant auprès des voisins, j'appris que M. le vicomte de Brézières s'appelait ici Albert Dumont et passait dans tout le quartier pour le prétendu de M^{lle} Marguerite Rimbaut.

— Jarnidieu ! c'est incroyable. Être l'amant heureux d'une des plus jolies femmes de Paris et venir se confiner dans ce chenil !... Enfin, chez vous, Valence, il y a des tapis... il y a des meubles... des bronzes... des

bougies roses... c'est fort joli ! tandis que, franchement, ce local est hideux. La tapisserie ne vaut pas deux sous... l'homme qui en donnerait deux sous ferait une affaire médiocre... Des meubles de bois blanc, et pour couronner le tout, des serins dans une cage !... Il n'y a jamais de serins chez vous, Valence.

— Pas en cage, toujours, répondit la lorette.

Le chevalier promena son doigt sur le grillage, sans avoir compris l'intention de sa compagne.

— Des serins ! l'animal le plus idiot de la création... Couic ! couic ! couic !... Ça remue toujours et ça chante du matin au soir... Ah ! les vilaines bêtes !...

— Vous vous attendez à une surprise, reprit Valence ; mais je ne vous ai pas tout dit, mon cher chevalier.

— Qu'y a-t-il donc de plus ?

— Le baron a été prévenu par une lettre anonyme des écarts de son neveu...

— Vraiment ! le baron de Pommerville ?... Mais qui a écrit cette lettre ?

— Personne.

— Comment ! elle a eu l'intelligence de s'écrire, de se cacheter et de se jeter à la poste ?

— Ce serait beaucoup... Mais apprenez que les lettres anonymes n'ont jamais d'auteur.

— Ah ça ! mais le baron voudra sans doute savoir jusqu'à quel point Gaston s'est laissé prendre à la glu...

— Je l'espère bien.

Au même instant, une voix se fit entendre dans le corridor.

— Est-ce ici chez M^{lle} Raimbaut ?

— C'est le baron ! s'écria Valence.

M^{me} Saint-Alphonse s'esquiva aussitôt, afin de ne pas troubler l'explication qui devait nécessairement avoir lieu.

— Tiens ! dit le baron, après avoir poussé la porte, il paraît que nous sommes en pays de connaissance...

Il salua légèrement Valence, et s'adressant au chevalier :

— Peut-on savoir ce qui vous amène ici, Ménélas ?

— Sans doute, répondit le chevalier de Barbotin, non sans un certain embarras ; nous venons donner de l'ouvrage à de pauvres gens...

Et il ajouta d'un ton sentencieux :

— Apporter le travail à domicile, c'est doubler le salaire.

— Pourquoi, dit le baron, vouloir me cacher ce que je n'ignore pas ?... Vous attendez Gaston.

Le chevalier leva les yeux au ciel avec douleur.

— Baron, croyez que je suis désolé de la conduite de mon noble ami...

— Qu'a-t-il donc fait de si énorme ?

— Eh quoi ! vous n'avez donc pas lu la lettre anonyme de Valence ?

— Ah ! ah ! fit le baron, c'est à mademoiselle que je dois cette communication ?

Valence devint rouge comme une cerise.

— Je ne sais, balbutia-t-elle, ce que le chevalier veut dire...

— Eh bien ! s'écria le baron, prenant pitié de son embarras, je vous avoue que c'est avec le plus grand plaisir que je vois mon neveu se jeter dans les aventures...

II

LE MODÈLE DES ONCLES

— Comment ! monsieur le baron, dit Valence, vous verriez sans peine votre neveu s'arrêter à des amours de barrière ?

— Cela m'est, parbleu ! bien égal... Vous ne tenez pas plus à Gaston que vous n'avez tenu au marquis de Casenavette ou à lord Sterlingham... Laissez s'amuser les jeunes gens... pas de ces jalousies mesquines... Age heureux que celui où l'on passe du vin de Champagne au vin bleu, du palissandre au bois de sapin, du boudoir capitonné avec son éternel piano à la

chambre du faubourg avec les oiseaux pour seuls musiciens!...

— Il y aurait même, interrompit Ménélas, un rapprochement à établir entre les pianos à queue et les oiseaux qui jouissent du même avantage...

Le baron fit semblant de rire par politesse.

— Jarnidieu ! s'écria le chevalier, voilà un bon mot... Je vais vous le répéter.

— Gardez-le plutôt pour demain, dit le baron.

La plaisanterie aimable de Ménélas n'avait pu dérider Valence.

— Je vois, dit-elle avec colère, que je n'ai plus qu'à me retirer... Du moment que monsieur le baron prend la chose sur ce ton...

Le baron l'interrompit.

— Sans rancune, charmante Valence... En fait de maîtresses, il n'y a pas de mésalliance.

— Jarnidieu ! dit Ménélas, Richelieu courtoisait des bourgeoises... Henri IV lui-même, ce roi vaillant, n'a pas rougi d'aimer Fleurette... Et même, au temps des croisades, un de mes aïeux, le duc Sigismond-Enguerand de Barbotin, s'amouracha d'une vachère. Cela fit grand bruit à la cour.

— Le grand tort des parents, reprit le baron, c'est d'oublier qu'ils ont été jeunes. J'ai des cheveux blancs, c'est vrai, mais ils sont en minorité. J'ai vécu cinquante années, mais j'espère bien en vivre cinquante autres. Autrefois, il m'en souvient, j'ai mangé deux

oncles... Le temps est venu de me sacrifier à mon tour, et je suis prêt à dire à mon coquin de neveu : « Je suis ton oncle, mange-moi ! »

— Il vous mettra sur la paille, dit Ménélas.

— Sur le sommier, mon cher ! Il n'y a plus de paille...

A ce moment, un nouveau personnage entra dans la chambre de l'ouvrière.

— C'est Gaston, murmura Barbotin en poussant Valence du coude ; il paraît vexé.

— Vous ici ? dit Gaston en promenant un regard de glace sur ceux qui l'entouraient. On ne m'avait donc pas trompé... De quel droit avez-vous violé le domicile d'une femme ?

— Ce cher Gaston, dit le baron en riant, il est d'une solennité qui me trouble.

Valence s'enhardit à son tour.

— M^{lle} Raimbaut, dit-elle, n'est-elle pas lingère?... J'ai voulu lui donner ma pratique.

— Et vous, Ménélas ?

— Moi, cher ami, balbutia le chevalier, je cherche Albert Dumont, peintre d'avenir. Je voudrais faire décorer un éteignoir... quelque chose de bon marché...

— Je ne sais, s'écria Gaston avec impatience, qui vous a mis si bien au courant. J'avais, à ce qu'il paraît, des espions à mes trousses...

Le baron fit un geste pour protester contre cette supposition :

— Ne m'accuse pas, mon ami. Continue, continue à te vautrer...

— Mon oncle, on ne se vautre pas dans les eaux limpides d'une fontaine...

— Oh ! oh ! fit le baron, c'est sérieux, alors !

— Vous allez en juger par vous-même... Puisque vous avez tant fait que de venir ici, vous ne sortirez pas, je l'espère, avant d'avoir fait la connaissance de M^{lle} Raimbaut... Entrez donc, Marguerite, vous êtes chez vous!...

Marguerite, prévenue par la blanchisseuse que sa chambre était pleine de visiteurs, s'avança toute rose et toute timide.

— Albert ! s'écria-t-elle, que me veut-on ?

Gaston résolut d'en finir tout d'un coup avec cette fausse situation :

— Je ne m'appelle pas Albert Dumont, dit-il d'une voix grave, je suis le vicomte Gaston de Brézières... J'ai eu tort peut-être, Marguerite, de vous cacher si longtemps mon nom et ma famille... Mais croyez bien qu'il n'y aura jamais que le nom de changé... Voici le baron de Pommerville, mon oncle, un excellent homme qui, j'en suis sûr, vous aimera un jour, lui aussi. Ce monsieur qui vous regarde d'un air étonné, c'est le chevalier de Barbotin... Il a dix-sept ans et six cent mille livres de rente... si on veut l'en croire.

— Il est furieux, murmura Ménélas.

Valence, voyant venir son tour, interrompit brusquement le vicomte.

— Quant à ce qui me concerne, monsieur, dit-elle en se mordant les lèvres, vous vous épargnerez, je pense ; une présentation qui ne pourrait qu'être fort désagréable pour moi... et pour votre nouvelle maîtresse.

A ce mot, Marguerite, qui avait senti son cœur se serrer depuis le commencement de cette scène, se prit à pleurer silencieusement.

— Ne pleure pas, Marguerite, s'écria Gaston avec colère ; si cette femme t'insulte, c'est qu'elle est la maîtresse de ceux qui la payent, et qu'en m'aimant pour rien tu as nui à ses intérêts...

Valence se rappela à propos une phrase qu'elle avait souvent entendue au théâtre de la Gaîté. Elle prit une des poses ordinaires de M^{me} Naptal-Arnault, et dit à Gaston :

— Vicomte, vous insultez une femme.

— Si la vérité est une insulte, je suis prêt à en rendre raison au successeur que vous m'avez déjà donné sans doute...

— C'en est trop, fit Valence. Sortons de ce bouge... Votre bras, chevalier !

Ménélas était devenu tout pensif.

— Tiens ! tiens ! pensait-il ; il a voulu se faire aimer pour lui-même... Il faudra que j'essaye aussi, sous le costume modeste du travailleur, de séduire quelque

filles du peuple... Qui sait ? je deviendrai peut-être la coqueluche du faubourg Saint-Antoine.

Gaston avait pris le bras de son oncle.

— A bientôt ! Marguerite, dit-il en serrant avec tendresse la main de la jeune fille.

Une fois dehors, Valence et Ménélas remontèrent dans leur remise. Le baron et son neveu partirent d'un autre côté.

III

LA FILLE D'ÈVE ET LE SERPENT

Une fois seule, la pauvre Marguerite se mit à songer tristement à cette scène si rapide où son bonheur de trois mois s'était englouti. Elle avait compris la haine de Valence et l'indifférence des autres. Elle qui s'était si souvent répété ce nom d'Albert Dumont et qui s'était quelquefois regardée dans son miroir, en s'appelant tout bas *madame Dumont*, il lui fallait tomber du haut de son rêve. Elle sentait bien qu'elle ne pouvait pas être la vicomtesse de Brézières, et pourtant elle se sentait aimée. Pourquoi Albert l'aurait-il trompée ? Il n'avait rien demandé ; il n'avait rien obtenu ; elle pouvait espérer peut-être...

La pauvre enfant était perdue dans les mille réflexions qui l'avaient assaillie, quand madame Saint-Alphonse entra sur la pointe du pied.

M^{me} Saint-Alphonse fournissait depuis quelque temps de l'ouvrage à la jeune ouvrière, qui ne s'en défiait nullement.

M^{me} Saint-Alphonse portait un chapeau de satin vert bordé d'une chenille rouge et garni de larges rubans qui se croisaient sur sa tête comme des fusées. Elle avait une robe écossaise et un châle jaune à dessins noirs, des bottines de lasting, un large cabas, et, quel que fût l'état de la température, un parapluie violet à la main. Ce parapluie hermaphrodite lui servait aussi bien d'ombrelle.

La mégère avait pris pour la circonstance un air *bonne femme* qui consistait à se pincer les narines et à avancer démesurément les lèvres, en signe de bienveillance.

Ses petits yeux roux déguisaient assez bien sa pensée, et les boucles en oreille de chien de sa perruque à la douairière s'abattaient d'un air dévot sur ses tempes parcheminées.

— Eh bien, mon enfant, dit-elle en déposant son cabas sur la commode, avez-vous terminé ma dentelle?

Marguerite essuya promptement ses larmes.

— Mon Dieu! madame, j'en ai encore pour deux jours... en travaillant beaucoup.

M^{me} Saint-Alphonse prit une chaise et s'assit sans façon.

— Ne vous pressez pas... Vous travaillez trop, chère petite... Savez-vous que vous êtes pâlie depuis quelque temps.

— Oh ! ce n'est rien...

— Un peu de chagrin?... Je vois ce que c'est... Ah ! ma fille, il faut prendre un parti... tout l'un ou tout l'autre, je ne connais que ça... Si vous aimez ce jeune homme, il faut lui céder tout de suite, ou rompre avec lui définitivement. Si vous tardiez trop, le jour où vous accepteriez, c'est lui qui refuserait peut-être. On se lasse de tout.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Eh ! je sais ce qui vous arrive, ne le voyez-vous pas?... Rien n'est désespéré, croyez-moi. Est-ce que sa qualité et sa fortune vous font peur?... Je dis sa fortune, et vous ignorez peut-être que M. de Brézières a trente mille livres de rente en attendant la fortune de M. de Pommerville...

— Mais je ne connais pas M. de Brézières.

— Laissez donc ! pourquoi ces cachotteries?... Les trente mille livres de rente de M. le vicomte valent mieux que les cinquante écus par mois d'Albert Dumont... Voyons ! ne vous sentez-vous pas de force à aimer un fils de famille ?

Marguerite ne pouvait encore s'habituer à l'idée qu'Albert Dumont n'était pas un ouvrier ; elle pouvait

encore moins concevoir que ce ne fût pas un honnête homme. Elle répondit simplement :

— Je me sens de force à aimer qui m'aimera loyalement.

M^{me} Saint-Alphonse fit une moue imperceptible.

— Eh bien , reprit-elle, pourquoi violenter ce doux penchant?... Doutez-vous de l'amour du vicomte?

Et comme Marguerite se taisait :

— Pardonnez-moi , ajouta-t-elle avec un empressement hypocrite, de vous interroger ainsi, mon enfant... Je vous porte un vif intérêt , croyez-le , et j'ai à vous offrir une haute protection.

M^{me} Saint-Alphonse prononça avec emphase ces deux derniers mots, sur l'effet desquels elle paraissait compter.

— Une haute protection , dit Marguerite, qui ne voyait pas encore où la mégère en voulait venir, merci, madame ; j'ai l'habitude du travail... je n'ai besoin de personne.

— Voyons , ma petite , pas d'enfantillage... Vos relations ont été pures , je le crois ; mais les roués de vingt-cinq ans n'ignorent pas qu'un respect apparent triomphe plutôt d'une fille sage que les brusques déclarations et les riches cadeaux.

— Gaston l'aurait-il pensé ?

— Ma chère , vous userez de mes conseils à votre guise ; mais croyez à une femme qui a beaucoup vécu : il vaut mieux , quand on a pour capital jeunesse et

beauté, réaliser cette fortune passagère et la changer en un bonheur solide et réel.

— Je ne vous comprends plus du tout, madame.

— Asseyez-vous près de moi... là. Prêtez-moi vos charmantes oreilles, et fiez-vous à mon expérience...

M^{me} Saint-Alphonse prit un temps et continua d'un ton philosophique :

— Il faut vivre, ma belle ! et vivre aussi agréablement que possible... Le monde ne sait gré des sacrifices qu'on lui fait qu'autant qu'on ne reste pas à sa charge ; la tolérance se paye, la flatterie s'achète, et ce sont là de précieuses marchandises. On vous marchandé une chemise de douze francs, et on ne marchandé pas les louis d'or au lansquenet. D'ailleurs, l'honneur et la tranquillité d'une femme sont aussi bien dans sa bourse et dans sa toilette que dans l'opinion de ses juges. Croyez-vous franchement que le vicomte de Brézières puisse vous épouser ? Non ! Mais il est dans Paris un homme qui vous a vue et qui vous aime... Vous ne serez pas la première que j'aurai lancée... Age, fortune, discrétion, je vous apporte tous les avantages... Un hôtel à vous... des toilettes... des bijoux...

Marguerite se leva froidement, et sans avoir recours à ces éclats de la fausse vertu :

— Vous me blâmiez tout à l'heure, dit-elle, d'un sentiment chaste et involontaire dont je m'enorgueillis à présent... Oui, je crois à l'honneur de Gaston ; je

crois à sa sincérité ; il me semble que dans ses bras même je serais plus en sûreté et moins avilie qu'auprès de vous... Sortez, madame, c'est la première fois qu'on m'insulte si grossièrement.

— Souviens-toi, belle niaise, s'écria M^{me} Saint-Alphonse avec furie, qu'un jour tu auras besoin de moi !

La mégère ouvrit la porte avec fracas et se jeta, en sortant, sur un jeune gars qui traversait le corridor.

— Oh ! pardon, excusez, madame, je crois que je vous ai caressé les quilles.

— Insolent, murmura la Saint-Alphonse.

— Histoire d'aller plus vite... Bonjour, mamzelle Marguerite... C'est moi, Moulinet... Ça va très-bien, merci... et vous ? Je vous apporte une lettre, tenez !

M^{me} Saint-Alphonse s'enfonça dans l'allée.

— Aura-t-on celui de vous revoir ? lui cria Moulinet d'une voix aimable.

— Peut-être... répondit la Saint-Alphonse avec menace.

Marguerite ne songeait déjà plus à la scène qu'elle venait de subir. Elle avait reconnu l'écriture de son amant et tournait la lettre entre ses doigts sans oser l'ouvrir, dans la crainte d'y trouver sa dernière désillusion.

— Ne vous gênez pas pour moi, dit Moulinet, voyant les hésitations de la jeune fille, lisez donc, allez !

Et il ajouta à part lui :

— Ça doit être une lettre du crapaud... il aura copié ça dans un journal!...

Ce Moulinet était un brave garçon, tapissier de son état, laborieux et honnête ouvrier, qui occupait une mansarde dans la maison de la rue Saint-Edme. Le pauvre garçon n'avait pu voir Marguerite sans en devenir amoureux. Il soupirait depuis un an sans avoir osé franchir la limite que l'instruction que Marguerite avait reçue au couvent établissait entre elle et lui. Moulinet voyait bien que la jeune fille, quoique ouvrière, avait une supériorité réelle qui l'intimidait; aussi travaillait-il chaque jour à combler la distance qui le séparait de son amour. Il passait une partie de ses nuits à lire tous les livres qu'il avait pu se procurer, qu'il les comprît ou non; et chaque soir, avant de s'endormir, il s'exerçait à remplir plusieurs pages de papier blanc, afin d'embellir son écriture. Seulement, ces pages ne contenaient qu'un seul mot, un nom mille fois répété : Marguerite!

Le tapissier s'était aperçu avec terreur de l'assiduité de Gaston. Il ne dormait plus et ne manquait pas une occasion de diminuer son mérite aux yeux de la jeune fille :

— Peintre sur porcelaine, disait-il, qu'est-ce que c'est que ça? un métier de paresseux... C'est bon pour les femmes; mais quand on a des nerfs dans les bras, on doit les employer mieux que ça. Pourquoi ne s'est-il

pas fait brodeur de pantoufles pendant qu'il y était? Ce n'est point fatigant non plus!...

Mais les attaques de Moulinet faisaient sourire la jeune fille, qui savait trop apprécier le cœur du tapisier pour lui garder rancune de ses petites jalousies.

Marguerite avait ouvert la lettre de Gaston. Elle ne renfermait que quelques mots. Il allait venir !

— Eh bien , demanda Moulinet , est-ce une bonne nouvelle ?

— C'est selon, répondit Marguerite.

— Si vous vouliez, mamzelle, pendant que j'ai le temps, je vous poserais des tablettes dans votre armoire...

— Oh ! merci, monsieur Moulinet, j'ai mal à la tête, et les coups de marteau...

Moulinet la regarda d'un œil défiant.

— Petite menteuse !... murmura-t-il, elle l'attend...

Puis, il ajouta tout haut :

— Ce sera pour une autre fois, alors... mais bientôt, parce que... j'ai à vous parler.

— Ah, mon Dieu ! comme vous me dites ça !... c'est donc bien sérieux ?

— Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous le dirais pas tout de suite... Tenez , si on marmottait dans le quartier que je suis un vaurien... un gueux... un voleur... vous ne le croiriez pas ?

— Ah mais non, par exemple !

— Et même vous viendriez me le dire...

— Où voulez-vous en venir?

— Dame! je veux... je veux vous prévenir qu'il y a des bruits qui courent... des bruits qui ne vous feraient pas plaisir...

— Eh bien, parlez... Qu'avez-vous donc à vous démener?

— C'est que je n'oserai jamais vous répéter ça...

— Voyons. Asseyez-vous là... à côté de moi... On dit donc?...

Moulinet prit son courage à deux mains :

— On dit que l'autre... le brun, qui a des moustaches, n'est pas plus peintre que moi... et que, s'il se fait passer pour un peintre...

— Après?

— Après, que vous ne prenez pas assez garde à cette M^{me} Saint-Alphonse, qui est une mauvaise femme...

— Et puis?

— Et puis... et puis... c'est tout! On ne peut pas dire que c'est vous qui avez assassiné Henri IV!...

— Voulez-vous que je vous parle sincèrement à mon tour, Moulinet?

— Dites, mamzelle, dites!

— Ces méchants bruits qui courent sur mon compte, vous êtes le premier, non pas à les répandre, mais à les accepter... et, secrètement, vous blâmez ma conduite.

Moulinet fit un geste pour protester contre cette accusation.

— Je ne vous en veux nullement, continua Marguerite. Si les personnes qui se permettent de me juger vous ressemblaient, je ne serais inquiète ni du présent ni de l'avenir.

— C'est bien, dit Moulinet avec dépit : qu'on se compromette... ce ne sont pas mes affaires.

IV

OU CLAUDE SE RÉVÈLE

Tout en causant, Marguerite s'était approchée de la fenêtre. Gaston tournait le coin de la rue Saint-Edme ; mais en même temps, à vingt pas de la maison, la jeune fille aperçut un homme misérablement vêtu, qui se tenait adossé au mur d'un air contemplatif.

Elle poussa un cri et se rejeta vivement en arrière.

L'homme ne bougeait pas.

Ce personnage pouvait avoir une trentaine d'années, mais il était complètement dévasté par la débauche et par la misère. Des cheveux ras, un nez enflammé, une lèvre avinée, et surtout un œil enfoncé, fantastique, horrible, voilà le visage. On comprenait, à le voir, que cet œil avait été crevé d'un coup de couteau,

au fond de quelque bouge, dans une nuit d'orgie et de sang. Une sorte de paletot mille fois rapiécé et attaché sous le menton avec un lacet sale et crasseux, un pantalon d'une couleur indéfinissable, frangé de sordides festons, composaient le costume de cet individu. Mais le détail le plus étrange, le plus impossible de sa toilette, s'il nous est permis d'employer cette expression, c'était le chapeau phénoménal qu'il avait sur la tête. Et quand je dis chapeau, je pourrais aussi bien dire casquette ; car la calotte, rousse et velue, accablée sous le poids des années, s'affaissait sur elle-même de manière à former une galette.

Marguerite avait saisi vivement le bras de Moulinet.

— Vous voyez bien cet homme ? demanda-t-elle fiévreusement.

— Tiens ! dit Moulinet, c'est le pochard de l'autre jour qui voulait à toute force entrer ici et qu'on a eu tant de peine à mettre à la porte...

— Eh bien, Moulinet, si vous avez un peu d'affection pour moi, éloignez-le, je vous en prie, par tous les moyens.

— Oh ! ça n'est pas malin... Il n'y a qu'à lui offrir une bouteille.

— Merci... vous me sauvez !

— C'est égal... ça m'a l'air d'une fichue connaissance que je vais faire là.

— Plus tard vous saurez tout, Moulinet. Je vous expliquerai...

— C'est bien ! Gardez vos secrets... vous savez bien que j'ai confiance en vous... J'en suis bête.

— Que vous êtes bon !

— Oh ! pour une bouteille, ça n'est pas la peine... je file !

Le tapissier sortit en sifflant, et Marguerite, succombant à son émotion, se laissa tomber sur une chaise en comprimant de la main les battements de son cœur.

A ce moment, Gaston entra. Il referma la porte ; s'avançant doucement vers la jeune fille, il lui prit la main, et s'agenouillant devant elle :

— Marguerite, lui dit-il avec douceur, n'est-ce pas que vous me pardonnez ?

— Pourquoi vous être tu si longtemps ? s'écria Marguerite encore troublée : vous vouliez donc me tromper ?

— J'ai craint d'être repoussé, mon amie, et je n'ai pas osé.

— Vraiment ? Je croyais, monsieur, que dans le monde où vous vivez la timidité n'était que du ridicule.

— Comme toutes les vertus, Marguerite ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune des femmes que j'y ai connues ne m'a inspiré le respect que je ressens pour toi... Maintenant que tu sais tout, et que tu me vois à tes pieds, n'es-tu pas sûre d'être aimée ?

Marguerite leva les yeux au ciel, comme pour y chercher un refuge contre son propre cœur.

— Si je doutais de vous, Albert, je serais moins heureuse peut-être, mais plus tranquille. Avant de vous connaître, j'étais estimée de tout le monde. Ces braves ouvriers qui nous entourent me traitaient comme leur enfant... Depuis que vous venez ici, les choses ont bien changé... Quand je passe, on chuchote, on me regarde... quelquefois même on sourit... et cela me fait bien mal, allez.

Gaston se leva, et, s'asseyant à côté de la jeune fille :

— Mettez-vous là... près de moi, dit-il gravement ; laissez votre main dans la mienne, et écoutez-moi !

C'est une chose plus commune qu'on ne le pense généralement que ces amours déclassées et pourtant sincères, dans lesquelles on brave l'impossibilité avec cet enthousiasme trompeur de la jeunesse. Le réveil est souvent douloureux ; mais quand on n'en meurt pas, on en rit. Ces premières amours, c'est le bonheur entrevu, c'est le rêve ! Mais nous serions tous bien cruellement punis, si quelque dieu malin permettait à nos rêves de se réaliser complètement.

Ils étaient vraiment touchants tous les deux, assis à côté l'un de l'autre, emportés et caressés par leurs propres paroles : Marguerite, si jeune et si confiante ; Gaston, si jeune aussi, si convaincu, si amoureux !

— J'ai appris à vous connaître, disait-il, à vous apprécier, à vous aimer... Vous avez une âme élevée, une nature charmante. Je ne parle pas de votre

beauté... Je vous le dis sérieusement, sans emportement, sans phrases de commande, mais avec l'accent de l'honnête homme. J'ai senti mon cœur grandir et s'ennobler à côté de toi, Marguerite... Je veux te rendre cette estime que je t'ai ravie involontairement... Dis, veux-tu être ma femme?

— Votre femme!... est-ce possible?

Gaston, qui tenait toujours la main de sa maîtresse, lui passa au doigt un anneau.

— Que faites-vous? s'écria-t-elle.

— C'est un anneau qui me vient de ma mère... je te le donne.

— Non!... oh non! c'est impossible... Pauvre folle que j'étais!... Comment ai-je pu m'abandonner un instant à l'espérance?...

— Que dis-tu, Marguerite? Pourquoi refuser?

La jeune fille hésita quelque temps.

— C'est que vous ne savez pas tout, Albert, dit-elle enfin avec effort.

— Que pourrais-tu me dire qui m'empêchât de t'aimer?

— Il y a une chose que je ne puis vous dire, et qui nous séparera toujours...

— Une chose que vous ne pouvez me dire... pourquoi?

— Voyez-vous, Albert, c'est impossible!

Gaston réfléchit pendant quelques instants.

— Eh! quel que soit ton secret, s'écria-t-il tout à

coup, garde-le... Je ne veux point tenter mon orgueil, ou altérer ma croyance... Je suis sûr que tu es une bonne et sainte fille... Répète-moi que tu m'aimes... peu m'importe le reste !

Marguerite lui sauta au cou avec une joie enfantine :

— Tu es le meilleur et le plus grand des hommes, dit-elle.

Gaston l'embrassa sur les deux joues, puis il courut chez son oncle, afin de lui déclarer formellement sa volonté.

Elle était bien heureuse, la pauvre Marguerite ! Son cœur se laissait aller mollement sur cette pente douce. Elle serait sa femme ! c'est lui qui le lui avait dit. Cet anneau qu'elle avait au doigt n'était-il pas là comme un garant de sa fidélité, comme la promesse de son amour ? Ce secret, le seul obstacle qui pût les séparer, Gaston n'avait pas même voulu le savoir. Elle était pauvre, mais ce n'était point un motif de non-lieu pour une noble nature. Puis, si souvent elle avait entendu parler de gens riches qui épousaient de vieilles maîtresses, des femmes qui avaient été à d'autres avant d'être à eux ; pourquoi Albert ne l'épouserait-il pas, elle qui s'était conservée pure pour celui qui l'aimerait ?

Marguerite songeait à ces longues soirées qu'Albert passait à côté d'elle. Il lisait à voix haute des histoires d'amour, des vers, et de temps en temps il s'interrom-

pait pour lui baiser la main. D'ailleurs, elle savait bien, au fond, qu'elle était belle; et, sans être coquette, elle avait bien vu dans son miroir que sa chevelure était noire, longue et soyeuse, que ses yeux étaient grands et doux, sa taille fine, ses bras blancs et ses mains petites.

Un bruit de voix, suivi de pas lourds et précipités, vint arracher la jeune fille à ses rêves.

Au même instant la porte de sa chambre s'ouvrit violemment, et Moulinet fit une entrée *de dos*, poussé et secoué par le personnage que nous avons aperçu au commencement de ce chapitre.

— Eh bien, on t'en payera une autre fois des bouteilles à quinze ! disait Moulinet.

L'homme s'assit gravement, posa sur ses genoux la guenille qui lui couvrait la tête, et jeta un regard de mépris sur le tapissier.

— A-t-on vu ce galopin ? dit-il froidement ; m'empêcher d'entrer ici, moi !... de prendre un instant de repos sur la chaise de la vertu !...

— Il a une bonne poigne, reprit Moulinet, mais ça ne fait rien ; je suis têtu, il sortira tout de même.

Marguerite était devenue pâle comme un linceul. Elle s'approcha de l'ouvrier et lui dit à voix basse :

— Ayez pitié de moi, mon ami, laissez-nous...

Moulinet promena son regard avec étonnement de Marguerite à l'étranger.

— Son ami ! murmurait-il en sortant, elle m'a ap-

pelé son ami... Certainement, ça fait plaisir... mais c'est égal, tout ça n'est pas naturel !

V

AU SEIN DE SA FAMILLE

— Claude, s'écria Marguerite avec colère, je ne pourrai donc jamais compter sur votre parole ?

Claude fit un geste d'indignation et passa la main sur son seul œil, comme pour essuyer une larme :

— Des reproches!... quand j'ai le droit d'être furieux...

— Ne vous ai-je pas écrit, Claude ?

— Des lettres?... Je préfère les visites... ça vous pose aux yeux des concierges.

— Vous me ferez mourir...

— Marguerite, vous vous conduisez avec moi comme une fille sans principes...

— Taisez-vous, misérable ! s'écria la jeune fille. Quand notre mère est morte, elle m'avait fait jurer de ne plus vous revoir. Un jour, vous aviez faim, j'ai eu pitié de vous, et depuis ce moment j'en ai été bien punie.

Claude pencha sa chaise en arrière, croisa les jambes et appuya le pouce de chacune de ses mains un peu

au-dessous de ses aisselles. Son paletot avait de chaque côté un petit trou qui paraissait fait tout exprès pour les moments où Claude voulait se donner du genre.

— Tu n'es qu'une ingratitude, s'écria-t-il, indigne de ma tendresse... L'autorité légitime que j'ai sur toi, en qualité de frère, en ai-je jamais abusé?... N'ai-je pas, au contraire, fermé constamment les yeux?...

Et comme Marguerite se révoltait :

— Pas tant de manières, continua Claude, nous connaissons ces gyries... c'est nous qui les avons inventées... Autrefois, vous m'apportiez des chaussettes de laine, quelques friandises dans un cabas... Il est toujours là, le cabas... Oublieux de cabas, va!... Et quand je viens m'informer dans le quartier, j'apprends que mademoiselle reçoit les visites d'un petit brun... C'est parfait, les petits bruns; mais moi, votre frère!...

Marguerite pleurait en songeant à son amour.

— Allons! des larmes, à présent! fit Claude en haussant les épaules... Fais donc la bête... J'ai un rhumatisme, je crains l'humidité... Et puis, ça me crispe... ça m'agace... Tu le sais, et tu exploites ma sensibilité naturelle!

La pauvre fille se roidit contre sa douleur.

— Écoutez, Claude, interrompit-elle, ne venez plus ici... votre présence attirerait sur ma tête d'épouvantables malheurs... Je vous enverrai tout ce que je pourrai... mais ne me perdez pas... Retournez à Amiens, je vous en supplie!

Claude fit la moue avec une horrible grimace.

— Habiter la province ! c'est bien dur quand on a pratiqué la vie parisienne... Cependant il ne sera pas dit que vous aurez vainement frappé à la porte de mon cœur... de mon cœur que vous comprenez si mal !... Donnez-moi dix francs !

— On ne m'a pas encore payé mon dernier ouvrage, balbutia Marguerite.

Claude se leva avec colère :

— Pas d'argent ! hurla-t-il, et sa physionomie prit des teintes livides... Toujours de mauvaises nouvelles !

Il se mit à marcher à grands pas.

— Pas d'argent ! mais tu as des hardes !...

Claude s'arrêta tout à coup. Il avait aperçu sur la cheminée une moitié de cigare oubliée par le chevalier Ménélas de Barbotin.

— Hein !... qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il d'un air malin... un vrai havane !... Est-ce que mademoiselle a mal aux dents ?...

Claude alluma le cigare ; puis, prenant des airs vaporeux :

— Arrange-toi, mon enfant, ajouta-t-il ; je ne veux pas te quitter ainsi... Il me faut un souvenir.

— Eh bien, Claude, j'ai là dix-sept francs... J'économise avec peine pour mon loyer... Cet argent, je vais vous le donner...

— Je savais bien, murmura Claude... La jeunesse est cachottière ?

— Seulement, continua Marguerite, si jamais vous revenez ici, je quitterai Paris, je vous le jure, et vous ne saurez jamais ce que je serai devenue...

— C'est bon, fit Claude ; un honnête homme n'a que sa parole... Où est la monnaie ?

Marguerite ouvrit le tiroir de sa commode pour y chercher ses épargnes. Claude profita de ce moment pour fouiller la corbeille à ouvrage et fit adroitement passer sous son paletot un châle que M^{me} Saint-Alphonse avait apporté chez Marguerite pour le faire repriser.

— Tenez, dit la jeune fille, voilà tout ce que j'ai...

— Merci, mon enfant, fit le borgne d'un air aimable. Ça te portera bonheur... Tiens ! tu m'as donné vingt sous de trop... les bons comptes font les bons amis, voilà tes vingt sous... C'est un fameux bout de cigare, tout de même, qu'on t'avait laissé là... Si on en oublie d'autres fois, envoie-les-moi donc par un commissionnaire... Allons, adieu... Pense à moi... *Remember*, comme disent les Anglais...

M. Claude remit sa guenille sur sa tête et sortit d'un air victorieux en dégustant le cigare de Méléna.

— Mon Dieu ! s'écria la pauvre Marguerite, que Gaston ne le rencontre jamais !... et ne me punissez pas, comme d'un crime, de la faiblesse de mon cœur !...

A ce moment, Moulinet entra avec précipitation.

— Pardon, mamzelle... c'est encore moi... Je vous

dérange peut-être... Mais est-il Dieu possible que vous ayez donné un châle à ce rien du tout?...

— Un châle ! que dites-vous ?

— Il l'arrangeait sous sa pelure... en sortant...

— Ah ! mon Dieu ! balbutia Marguerite en cherchant dans sa boîte à ouvrage... c'est le châle de cette dame... je l'avais mis là... Rien !... le misérable !

— Voulez-vous que j'aille porter plainte ?

— Oh ! gardez-vous-en bien, monsieur Moulinet, je sais où demeure cet homme...

— Dieu de Dieu ! vous iriez chez lui... mamzelle... comme ça... toute seule ?...

— Il le faut, dit Marguerite en prenant son chapeau... N'en parlez à personne, je vous en prie...

— Ne craignez rien, mamzelle... Mais permettez-moi de vous dire que vous recevez des figures... Et votre M^{me} Saint-Alphonse qui vient d'accoster ce chenapan...

— M^{me} Saint-Alphonse ? Ah ! c'est elle qui l'avait envoyé !... Vite, vite, il faut que j'y coure...

— Adieu, mamzelle Marguerite.

La jeune fille sortit avec précipitation.

— Hum ! murmura Moulinet une fois seul. Elle a un anneau superbe... un sentiment !... Je ne suis peut-être qu'un gobe-mouches... Car, après tout, il se passe ici des choses... Ah ! ma foi, tant pis !... il faut que je sache de quoi il retourne...

Moulinet s'avança avec précaution jusque sur le

seuil de la maison. Marguerite tournait l'angle de la rue Rochechouart. Moulinet pressa le pas et la suivit de loin.

VI

DEUX BRAVES GENS

C'était au fond d'une ruelle sombre, infecte, éternellement boueuse. Au troisième étage d'une baraque qui n'en avait que deux, c'est-à-dire dans les combles, on aurait pu voir un grenier où les araignées osaient à peine s'aventurer. Les murailles n'y avaient pas de couleur. La moisissure y avait imprimé des taches vagues qui échappaient à l'analyse. Un lit de sangle, une table vermoulue et une sorte de chaise dont le dossier était tombé sous l'effort des années composaient tout le mobilier de ce lugubre réduit. On y montait par des degrés composés de brique et de bois qui tenaient le juste milieu entre l'échelle et l'escalier. Une corde recouverte de plusieurs couches de crasse et de saleté prenait, dans cet endroit seulement, le nom pompeux de rampe.

Dans une sorte d'excavation pratiquée dans la muraille, quelques vieilles hardes se pelotonnaient dans leur malpropreté.

C'était le logement de Claude Raimbaut, repris

de justice, condamné autrefois à cinq années de travaux forcés pour vol avec effraction, interné à Amiens à sa sortie du bagne et en rupture de ban pour le quart d'heure.

Le maître du local ne tarda pas à rentrer. Il poussa le loquet de sa porte, et s'effaçant avec grâce :

— Entrez, belle dame, s'écria-t-il. Le beau sexe a droit à tous mes égards... Vous embellirez cet appartement... Il ne se compose que d'une seule pièce... J'ai cherché longtemps, et comme vous voyez, j'ai réussi... Trop de pièces, c'est gênant... excepté celles de cent sous, ajouta-t-il d'un air aimable.

Cette plaisanterie, pleine d'à-propos, égaya beaucoup M^{me} Saint-Alphonse, car c'est elle que nous retrouvons en si bonne compagnie.

— Dites donc, fit tout à coup M. Claude, avez-vous essuyé vos socques ?

— Sans reproche, observa la Saint-Alphonse, je les crois plus propres que votre carreau.

Claude avait allumé un bout de chandelle qui se tenait aussi dignement que possible dans le goulot d'une bouteille d'encre.

— La foule, dit-il en arrangeant le moucheron entre ses doigts, la foule est pétrie de préjugés semblables... Le carreau n'est pas lavé, c'est vrai, mais il est sec !...

La Saint-Alphonse haussa les épaules.

— Ah ! reprit Claude, continuant une conversation

commencée en chemin, vous avez connu Chopart... le Berrichon... C'était un de mes bons amis... Le gail-lard a fait du chemin.

— Qu'est-il donc devenu, ce gros loup ?

— Il a habité la province pendant quelques années... du côté de Toulon... c'est là que je l'ai connu... Nous nous aimions en frères... C'était comme une chaîne entre nous... Depuis cette époque, il a passé les mers... Le gouvernement l'a transporté gratuitement... oh ! les protections !

— M'avez-vous reconnue, interrogea la Saint-Alphonse, quand je vous ai accosté ?

— Sur-le-champ !... J'ai eu le prix de mémoire chez les Frères... Votre profil, d'ailleurs, est de ceux qu'on n'oublie pas...

M. Claude s'inclina avec galanterie.

— Quant à votre serviteur, continua-t-il, c'est différent... Son physique a été sensiblement altéré par les malheurs.

— C'est égal, interrompit la Saint-Alphonse, vous avez toujours l'air distingué.

Claude la remercia du regard de cette consolation de bon goût.

— Oui, chère dame, ajouta-t-il, j'ai eu des malheurs, de bien grands malheurs !... et la mélancolie a loué dans mon cœur... une mélancolie rêveuse !...

La Saint-Alphonse, remarquant chez son compa-

gnon un parti pris de ne pas aborder le premier une conversation sérieuse, se décida tout à coup :

— Voyons, s'écria-t-elle, me croyez-vous l'intention de vous être utile ?

— Heu ! fit Claude, l'enfer est pavé de ces intentions-là. Cependant, je me sens attiré vers vous par un aimant mystérieux !...

La Saint-Alphonse jugea à propos de commencer son explication.

— Je suis sage-femme...

— Grande et utile institution ! s'exclama Claude.

— Assez causé, observa la vieille avec humeur, il est temps de parler raison.

— C'est aussi mon avis, belle dame, dit Claude avec des airs penchés. Peu et bien... Dès que je vous ai vue, je me suis dit : Voilà une commère qui a quelque chose à m'offrir et quelque chose à me demander...

La Saint-Alphonse reprit son prospectus :

— J'ai des amis puissants, des protecteurs nombreux... de grandes dames...

— On a tant besoin de vous autres, observa Claude avec sagacité... Puis-je vous offrir un petit verre de fil-en-quatre, belle dame ?

La Saint-Alphonse fit un mouvement de colère.

— Merci... je ne prends rien entre mes repas...

— Sainte femme, va ! dit M. Claude... Moi, je prends tout ce que je puis entre mes repas... Comme j'avais

l'honneur de vous le dire il n'y a qu'un instant, j'ai été altéré par les malheurs...

— Cependant, objecta la Saint-Alphonse, si vous n'aimez pas à boire seul...

— Allons donc ! fit Claude en frappant ses deux mains l'une contre l'autre, je savais bien que vous y viendriez...

M. Claude alla chercher deux bouteilles dans l'excavation de la muraille. L'une de ces bouteilles était vide, l'autre à moitié remplie d'eau-de-vie. De quelle espèce d'eau-de-vie ? C'est un mystère. M. Claude versa une juste part de liqueur dans la bouteille vide ; puis, quand il eut vérifié à la chandelle que les portions étaient égales, il plaça une bouteille devant madame Saint-Alphonse et garda l'autre pour lui.

La Saint-Alphonse était assise sur l'escabeau ; M. Claude à demi couché sur le pliant.

— Savez-vous, dit la sage-femme, que vous avez l'air de vivre comme un ermite ?

— Hélas ! gracieuse dame, la société est si ingrate ! Condamné comme un ours à jeun à me lécher silencieusement les pattes, je maigris à vue d'œil... Ah ! madame, que de natures sensibles et modestes s'étioilent ainsi, parce qu'on n'a pas su les comprendre !...

— Et le cœur, comment va-t-il ?

M. Claude regarda la Saint-Alphonse d'un petit air coquin :

— Près de vous, belle dame, le fripon se réveille...

Un ignoble sourire rida les joues plâtrées de la Saint-Alphonse :

— Taisez-vous, flatteur, s'écria-t-elle, mon temps est passé !

— Mais non ! mais non ! observa Claude avec complaisance, la quarantaine est l'âge d'or de la femme...

— J'ai un peu plus que ça...

— Et comment vous nomme-t-on aujourd'hui ?

— Caroline de Saint-Alphonse.

— Mazette ! c'est spirituel de s'appeler comme ça... Il faudra que je voie à me trouver un sobriquet sonore !... — Ah ! Caroline, — M. Claude soupira, — Caroline, que vous éveillez en moi de souvenirs et de regrets !...

— Allons donc, farceur ! on a de vos nouvelles !...

— Où ça, de mes nouvelles ?

— Cette discrétion vous honore... mais il est si difficile de cacher une jolie fille !

M. Claude se gendarma :

— Doubteriez-vous de ma moralité ?

— Oh ! on sait ce qu'on sait, fit la sage-femme d'un air entendu.

— Et le nom de l'infortunée ?

— Marguerite Raimbaut... la brodeuse.

M. Claude dissimula assez habilement l'étonnement que lui causait cette supposition.

— Tiens ! tiens ! murmura-t-il, vous croyez que je protège cette enfant ?

— Je sais seulement que vous avez sur elle un grand empire... et que, si l'on se proposait d'améliorer la condition de cette charmante enfant, il serait prudent et convenable de vous consulter à ce sujet.

— Vous y voyez clair, belle dame, appuya M. Claude.

— Que peut-elle avoir aujourd'hui, cette petite ? continua la Saint-Alphonse, quatre cents francs, peut-être... prix d'une dentelle qui lui a coûté six mois de travail...

— Tant que ça ! fit Claude en ouvrant de grands yeux, croyez-vous ?

Et il ajouta à part lui :

— Je suis d'une simplicité !

— A moins, ajouta la sage-femme, qu'on ne la lui ait pas encore payée.

— Ce qui est possible, appuya Claude à demi consolé, mais on la lui payera.

— Bien certainement.

M. Claude se consola tout à fait.

— Où est le mal ? dit-il ; ce qui est différé n'est pas perdu.

La Saint-Alphonse prit un grand air de franchise :

— Voyons ! faut-il mettre les points sur les *i* ?

— Les points, les virgules, tout sur les *i*, exclama M. Claude.

La sage-femme vida le fond de sa bouteille. M. Claude n'en put faire autant, il avait fini depuis longtemps.

— Eh bien, dit la mégère, je suis chargée par une personne puissante de séparer la petite...

— D'avec un petit ? interrogea Claude.

— Précisément.

— Je m'en doutais. Ah ça ! parlons vite, car elle pourrait bien arriver...

— Comment ! elle vient ici ?

— Elle pourrait venir... à cause d'un tartan, un rien que je lui ai emprunté pour en faire une écharpe.

— Doucement, je me sauve alors... Il ne faut pas qu'elle me rencontre chez vous... L'affaire est délicate, et la moindre imprudence nous ravirait une fortune, peut-être !

— Nous parlerons anglais, insinua M. Claude.

— Je reviendrai, dit la Saint-Alphonse, et vous bénirez le hasard qui nous a fait nous rencontrer.

— Tope là ! ma vieille, s'écria Claude.

— Au revoir... et soyez discret.

— Cette bêtise !... mais pas de sornettes ?

— Comptez sur moi... Adieu !

La Saint-Alphonse s'engagea dans l'escalier.

— Prenez garde en descendant, cria Claude, ça glisse... et il manque deux ou trois marches.

En sortant de chez M. Claude, la Saint-Alphonse se rendit chez Valence, qui attendait avec anxiété le résultat de ses démarches.

Resté seul, M. Claude se mit à parcourir son grenier les bras croisés et le front pensif :

— Dire que cette petite a eu l'aplomb de m'offrir dix-huit francs et qu'elle a peut-être des sacs... Ces petites filles, c'est hypocrite jusqu'au bout des ongles...

M. Claude continua, après avoir poussé un profond soupir :

— Ah ! jeunesse d'un siècle corrompu !... ça amasse... ça entasse... pas une pensée pour sa famille !... Elle se cache de moi, comme si elle en rougissait !... Et cependant, quoi qu'il ait pu faire, un homme ne peut pas être flétri à trente-sept ans, que diable !... Il faut que je veille au grain, car un beau matin je trouverais l'oiseau déniché... Les ailes lui poussent !

VII

PAR LE TROU DE LA SERRURE.

Marguerite avait volé, pour ainsi dire, jusqu'à l'extrémité de la rue des Amandiers. Elle s'engagea bravement dans la ruelle, puis dans la baraque où demeurait Claude.

Elle arriva haletante, essoufflée, jusqu'à la porte de

son réduit. Là, elle s'arrêta un moment pour reprendre haleine. Il lui semblait qu'en frappant à cette porte elle allait commettre un crime; il lui semblait qu'il planait un malheur sur elle.

Elle se décida enfin.

Claude avait fini par déterrer sous ses hardes un nouveau fond de bouteille qu'il contemplait avec satisfaction.

— Entrez ! cria-t-il.

Marguerite poussa la porte, et, apercevant le châle que Claude avait déposé sur le pliant :

— Le voilà ! dit-elle en respirant longuement.

M. Claude, évidemment contrarié, fit un haut-le-corps :

— Mademoiselle, fit-il d'un ton sévère, cette entrée est d'une indécence qui n'a pas de nom !...

— Mais ce châle ne m'appartient pas, malheureux !

— Pourquoi le réclames-tu alors ?... Je l'ai seulement accompagné jusque chez moi, afin de te forcer à y venir...

— Qu'attendez-vous donc de ma présence ?

— Des consolations... Il me semble que tu deviens vaniteuse et que tu méprises mon domicile... Tes yeux se détournent de ma respectable misère... Cette idée me fait saigner le cœur.

M. Claude saisit sa bouteille et y chercha des consolations énergiques.

— Ah ! Claude, s'écria Marguerite avec douleur,

vous ne changerez jamais... S'il vous restait au fond de l'âme quelque tendresse pour moi... quelque souvenir de notre enfance... de notre mère... vous redeviendriez honnête homme !

— Hein ! qu'est-ce que c'est ! interrompit Claude avec dignité ; tu as l'air de dire que j'ai cessé de l'être !...

— Mon Dieu ! poursuivit Marguerite, vous êtes plus faible que méchant, je le sais bien...

— Et plus malheureux que coupable, ajouta Claude.

— Ne plaisantez pas, Claude. J'ai conservé pour vous un attachement que notre pauvre mère a vainement voulu combattre... Elle vous connaissait mieux que moi ; mais, je l'avoue, vous m'inspirez une pitié profonde... Séparé de tout, comme vous l'êtes, il n'y a que moi qui puisse avoir quelque affection pour vous...

Claude mit la main sur son cœur :

— Ça me suffit, Marguerite !... Ah ! pourquoi suis-je arrêté par une impitoyable misère... avec des intentions si courageuses !... Vois-tu, Paris me fatigue à présent... et si j'avais seulement trois cents francs, je retournerais à Amiens...

— Vraiment ? interrogea Marguerite.

— Oui, dit Claude avec conviction : le tumulte des villes ne vaut pas le calme des champs... Retourner à Amiens, c'est mon rêve... quand ce ne serait que pour la cathédrale... Oh ! quelle cathédrale !...

— Trouveras-tu de l'ouvrage ?

Claude se redressa.

— L'ouvrage ne fuit que les paresseux, dit-il avec solennité.

— Ainsi, tu vas partir, n'est-ce pas, Claude ?

— Et le moyen ?

— Je trouverai la somme qu'il te faut.

— Quand cela ?

— Demain matin, sans faute, tu l'auras.

Claude se leva tout à coup et se plaça en face de Marguerite :

— Ainsi, vous m'avez trompé, dit-il avec sévérité, vous, si franche d'ordinaire, vous avez abusé de ma naïveté!...

— Que voulez-vous dire ?

— Tu as de l'argent chez toi, et ce que tu m'as donné tantôt n'était qu'une honteuse aumône !

— Je vous promets cet argent pour demain matin... je vous jure que je ne l'ai pas encore.

En apprenant que l'échéance serait si rapprochée, Claude parut se calmer. Cependant il jugea à propos de se livrer à quelques lamentations.

— Quel amer souvenir, s'écria-t-il d'un ton pleurnicheur, j'emporterai de nos dernières entrevues!... Vous ne m'aimez plus, Marguerite!... Vous faites chorus avec l'opinion publique... Et cependant, au lieu d'écouter le cri du sang, j'ai caché que j'étais votre frère... Vous vous conduisez comme bon vous sem-

ble, et j'ai oublié que votre honneur était le mien...

— Par exemple ! fit Marguerite, je voudrais bien savoir ce qu'on peut me reprocher !

Claude prit un air imposant :

— Tu nourris une flamme secrète, dit-il.

— Je pourrais être bien heureuse, si vous ne veniez pas détruire mon bonheur.

— Pauvre petite chatte ! tu me touches...

Vers la fin de cette conversation, deux personnages apparurent dans l'escalier tournant. Ces personnages, nous les connaissons. C'était Gaston accompagné de madame Saint-Alphonse.

— Tenez, monsieur le vicomte, dit la sage-femme, c'est là.

— Mais qui vous a conseillé cette démarche ? demanda Gaston ; est-ce mon oncle ? est-ce Valence ?

— Le désir seul d'éclairer un galant homme... Je ne demande aucun salaire...

— Êtes-vous sûre au moins de ce que vous avancez ?

— Assurez-vous en donc !

— O démon de la jalousie ! murmura Gaston.

— De ce palier, vous pouvez tout voir et tout entendre...

— C'est égal, disait Claude à l'intérieur, tu ne peux pas me quitter comme ça... J'exige un souper... le moindre jambonneau !

— Cette voix ! fit Gaston en pâlisant, mais cette maison est un bouge infâme !

Et il jeta avec terreur les yeux autour de lui.

— Elle est perdue! pensa la Saint-Alphonse.

Et la mégère descendit doucement l'escalier, abandonnant Gaston à ses tortures.

— C'est bien Marguerite, balbutia le jeune homme.

Il fixa un œil fiévreux contre les planches disjointes de la porte, et s'appuya, chancelant, contre le mur.

— Oui, c'est bien elle!

— Adieu, ma chatte, continuait Claude; tâche de m'envoyer un peu de linge... Le mien commence à m'abandonner... Et si on te laisse encore des bouts de cigare comme celui de ce matin, tu sais que je les ai retenus...

La porte s'ouvrit. Gaston monta précipitamment deux ou trois degrés de l'échelle qui conduisait sur la toiture. Marguerite passa à deux pas de lui.

Claude, resté seul, entonna une de ses chansons favorites :

Ma foi! quand on est quitté
Par une ingrate maîtresse,
Pour éloigner la tristesse,
Il faut boire à sa santé,
Boire avec simplicité.
La vie a si peu de charmes,
Que pleurer, c'est un besoin.
Et quand je bois dans un coin,
C'est pour emplir, sans témoin,
Le réservoir de mes larmes.

— Quel est donc cet homme ? s'écria Gaston.

Une ombre s'approcha de lui :

— Je viens de l'apprendre, moi.

— Tiens ! c'est vous, Moulinet ?

— Oui, monsieur Dumont. Oh ! je l'aimais autant que vous... et je l'ai suivie, moi aussi !

Le pauvre Moulinet était tout tremblant d'émotion et de douleur.

— Eh bien, quel est-il ?

— Eh bien, j'ai fait causer la portière... C'est un forçat libéré !...

— O mes rêves ! fit douloureusement Gaston.

VIII

UN SOUPER DE CONVALESCENCE

Le baron de Pommerville habitait un hôtel de l'avenue de Chaillot. Il en avait abandonné un pavillon à son neveu, et il partageait le principal corps de logis avec une vieille parente de province, la comtesse de Gouvion. La comtesse avait une fille, Herminie, que le baron s'était habitué à regarder comme la fiancée naturelle et l'épouse probable du vicomte de Brézières. Mais les dernières à qui l'on songe sont toujours les

cousines ; on les a trop sous la main, et, bien qu'Herminie fût une assez bonne fille, suffisamment jolie, et surtout très-empressée auprès de lui, c'est à peine si Gaston l'avait regardée une fois en face.

Ce soir-là, Valence, se croyant bien sûre du succès, d'après les renseignements que lui avait donnés M^{me} Saint-Alphonse, s'était installée sans façon dans le pavillon qu'occupait M. de Brézières. Elle était connue des domestiques, qui éclairèrent le salon comme elle le voulut. Valence avait donné l'ordre de faire entrer toutes les personnes qui viendraient demander le vicomte, de sorte qu'elle se trouva bientôt entourée d'une petite cour. Le maître cependant manquait à la fête, et encore le chevalier Ménélas de Barbotin, qui avait disparu depuis la veille, sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

Valence s'était faite aussi belle que possible. A part certaines protections trop fameuses et quelques aventures qui avaient fait du bruit, Valence, qui était une charmante fille, était aussi une fille de tenue. Le récit de l'excursion matinale qu'elle s'était permise en compagnie du chevalier, la surprise de Gaston, l'arrivée du baron chez M^{lle} Marguerite, obtinrent un succès de fou rire. René de Monclar, Ernest Le Tellier, Amédée de Gouges, trois amis du vicomte, devinrent presque amoureux de Valence.

— Oui, messieurs, disait-elle, le vicomte était sur le point d'épouser sa brodeuse.

— Quelle fable ! dit Rodolphe.

— Une fable ! ah ! vous voilà bien tous , incrédules que vous êtes... J'ai couru , moi , tandis que vous ne quittiez pas Tortoni... j'ai couru, non pas que je tiennne à l'amour de Gaston, je vous prie de le croire , j'ai couru pour empêcher un gentilhomme de se perdre et de se jeter sottement dans les filets d'une intrigante de bas étage...

— Quel dévouement ! s'écria Le Tellier.

— Et croyez-vous avoir réussi ? demanda de Gouges.

— J'en ai l'espoir, du moins... La Saint-Alphonse a découvert qu'il existait un lien mystérieux... incompréhensible... entre cette vaporeuse et mignonne créature et je ne sais quel pilier de cabaret... ce que les halles et les faubourgs cachent de plus hardi et de plus effronté...

— Eh bien, que comptez-vous faire ? interrogea-t-on.

— Ce que je comptais faire est probablement fait à l'heure qu'il est... Du reste, nous saurons tout à l'heure à quoi nous en tenir...

— Ce pauvre vicomte ! exclama de Monclar, cela lui apprendra à courir les vignettes... Est-elle jolie, au moins ?

— Une fleur penchée, vous savez ?

— Oui, une petite fleur bleue... Ah ! ah !

Valence reprit :

— Mais Henri l'a mise en vers et Reyher en musique... Écoutez, messieurs !

La lorette se mit au piano. On fit cercle autour d'elle :

J'ai dit à mon cœur lassé :
Je sais d'où vient ta tristesse.
Pour retrouver ta jeunesse,
Il faut nier ton passé.
Viens donc, cherchons à la ronde
La sauvage fleur d'amour. •
Si dans les ronces du monde
Elle vit à peine un jour,
Peut-être dans le faubourg
Trouverons-nous la fleur blonde ?

Ce premier couplet , et surtout les intentions que Valence sut y mettre, excitèrent la gaieté et les applaudissements de son entourage.

A ce moment Gaston entra , pâle, sans gants et la toilette en désordre. Il jeta son chapeau sur le divan :

— Bonsoir, messieurs... je suis enchanté de vous trouver en belle humeur.

Les assistants, qui avaient remarqué le trouble du vicomte, échangèrent un regard de curiosité.

— Figurez-vous, mes amis, que je viens d'échapper par miracle à une bizarre maladie de l'âme... La jeunesse a ses crises; mais, ma foi ! je fais peau neuve.

— Ne te trompes-tu pas toi-même ? demanda René. Tes yeux ont l'éclat de la fièvre et tes joues la pâleur de la mort...

— Convalescence, messieurs !

— Ces cheveux en désordre, observa un nouvel attaché d'ambassade, grand ami de Le Tellier, cette cravate chiffonnée...

— Convalescence, messieurs !

— Sérieusement, ajouta de Monclar, d'où arrives-tu ainsi fait ?

— Du jeu, messieurs... Je suis entré au club... j'ai beaucoup perdu...

— Allons donc ! s'exclama de Gouges, toi, le plus beau joueur de la terre... y mettre autant de passion !

— Mais sans doute, messieurs, on a ses heures... et pour vous prouver que ma maladie en est vraiment arrivée à sa fin...

Le vicomte sonna :

— Joseph, faites venir un souper de chez Villette... Et en attendant, beaucoup de madère, beaucoup de champagne et des cigares !...

— Bravo ! cria-t-on.

— A quelque chose malheur est bon, murmura l'attaché d'ambassade.

— J'ai besoin, je l'avoue, poursuivit Gaston, de distractions violentes... Aussi, messieurs, je fais un appel énergique à votre amitié... à votre dévouement..

— Nous sommes à toi ! cria de Gouges.

Le madère avait été versé.

— Messieurs, dit de Monclar, à la résurrection du vicomte !

— A la résurrection du vicomte ! répéta-t-on.

La réunion s'était augmentée de quelques nouveaux venus, qui, en apprenant qu'il s'agissait d'un souper en joyeuse compagnie, s'étaient empressés de prendre leurs quartiers chez Gaston.

Le vicomte avait passé sans transition du madère au champagne. René protesta que le champagne avant souper était une hérésie ; mais Gaston réclama l'indulgence du public, par indisposition et pour cette fois seulement.

— Ce qu'il me faudrait, disait-il, pour compléter ma guérison, c'est qu'une femme voulût bien s'en charger... une femme de ce monde dont j'e m'étais si niaisement lassé et si sottement éloigné... La galanterie ingénieuse, un scepticisme élégant, le fard de l'esprit et le calme du cœur sont infiniment supérieurs aux sentiments naïfs, à la foi stupide et à cette fausse innocence qui n'est qu'une ignorance hypocrite ou une infâme comédie !

— Ah ça ! tu sors de la Gaité ! s'écria Le Tellier, riant tout seul de son vieux calembourg.

— Au fait, demanda un des derniers venus, de quelle catastrophe nous faites-vous donc subir les conséquences ?

— Peu vous importe, messieurs, poursuivit le vicomte. Vous venez d'entendre ma profession de foi... et si jamais l'un de vous me trouve au-dessous de la tâche d'égoïsme, de mépris absolu, de brutalité même

que je m'impose, que ce jour-là il me frappe au visage !

— On t'a donc horriblement torturé ?

— Ah ! mes amis ! si vous saviez jusqu'à quel point un homme de cœur peut devenir crédule et bête !...

— Raconte-nous cela ?

— Pour vous faire rire, n'est-ce pas?... merci !... Ce n'est pas à vous que je demanderais des consolations, si j'en voulais... mais je n'en veux pas !...

Le souper fut servi et on passa dans la salle à manger. Valence n'avait pas osé se rapprocher du vicomte; elle faisait salon à part dans un coin de la cheminée et paraissait complètement indifférente à ce qui se passait autour d'elle. Elle garda la même réserve pendant tout le cours de la soirée et prit place à un bout de la table entre de Monclar et Le Tellier.

Gaston était descendu au jardin.

En haut, le souper continuait. Beaucoup de mots, peu d'esprit, des phrases toutes faites et des rires de complaisance ou d'ivresse.

Gaston allait tête nue, respirant à pleins poumons comme un homme longtemps oppressé.

Au détour d'une allée, il se trouva face à face avec le baron. Gaston lui sauta au cou.

— Oh ! mon oncle, que je souffre ! s'écria-t-il.

— Mon ami, dit le baron, j'aurais bien le droit de ne pas écouter tes confidences plus que tu n'aurais

écouté mes conseils ; mais les vieux parents sont faits pour l'indulgence. Parle, si cela peut te soulager.

Gaston raconta tout à son oncle , ses illusions, son désenchantement, ses tortures.

— Tu es gravement blessé, mon ami, lui dit le baron.

— Il faudrait oublier, ajouta le vicomte avec un profond soupir, mais le pourrai-je ?...

— Voyons, sois homme. Tout le monde ne te comprendra pas comme moi. Ce matin , je riaais de ton amour et de ton ange improvisé ; ce soir, je n'en ris plus.

— Ah ! mon oncle, j'ai envie de la tuer !

— Cela te guérirait ; mais à l'époque où nous vivons, le remède est dangereux...

— J'étouffe , quand je songe à tant d'hypocrisie et de bassesse.

— Tu me fais l'effet d'un homme qui s'est amusé à pétrir de la boue et qui s'étonne de se trouver les mains sales.

Gaston continuait avec une violence croissante :

— Je la hais ! je la méprise !... Avoir contenu pendant des mois entiers ses sens et son âme... Avoir rencontré l'idéal le plus ravissant et le plus pur... tant de grâces, tant de séductions et tant de simplicité... et sortir de là énervé, brisé... ardent et inassouvi... oh ! c'est un horrible supplice.

— C'est que tu prends les choses trop au tragique...

— Mais que faire, mon oncle ?

— La revoir d'abord.

— Y songez-vous !

— Mais certainement... et toi aussi, tu y songeais... Sois calme, poli, aimable, si tu le peux... Fais-lui entendre que tu la connais à fond, que tu sais quel cas on peut faire de sa vertu... sans la choquer, cependant, parce qu'elle pourrait y mettre de l'entêtement... puis, tu es riche, et si tu ne l'étais pas, je serais là... Sois le maître chez elle, ou plutôt qu'elle soit chez toi... et dans quelque temps, tu en auras par-dessus la tête...

— Ah ! mon oncle, ce ne sera plus la femme que j'ai aimée !

— Avoue, du moins, que ce sera tout son portrait... Est-ce sa faute, après tout, si tu t'es amusé à lui forger des perfections et des vertus que la pauvre fille ne pouvait même pas soupçonner?...

Gaston serra vivement la main de son oncle et retourna auprès de ses convives.

La gaieté était à son comble.

— Voici le transfuge, messieurs, s'écria de Gouges.

— Déserter le festin ! abandonner tes amis ! exclama-t-on de toutes parts.

— Ne m'accusez pas, messieurs, je reviens tout à fait bien portant...

— N'est-ce pas, demanda de Monclar en allumant un quatorzième cigare, n'est-ce pas que ta perte de

jeu et toutes tes autres histoires n'étaient que la métaphore de M^{lle} Marguerite ?

— La paix, messieurs ! dit le vicomte.

Le silence s'établit tant bien que mal.

— Puisque vous êtes si désireux de plonger dans ma vie privée, j'aurai l'honneur de vous recevoir demain soir chez M^{lle} Raimbaut, 14, rue Saint-Edme, et j'espère que dans peu de jours nous planterons la crémaillère dans le nouvel appartement qu'on lui prépare quelque part — de la rue Laffitte à la barrière des Martyrs.

— Bravo ! bravo ! cria-t-on.

— Au bonheur de Gaston ! dit Le Tellier en élevant son verre.

— Et à la santé de la belle ! ajouta de Gouges.

Gaston choqua son verre contre le leur ; mais il fut obligé de faire sur lui-même un violent effort pour ne pas le leur jeter à la figure.

IX

OU L'ON A DES NOUVELLES DU CHEVALIER

Dans un affreux cabaret de la Courtille, un trou sale et grasieux, où tout puait : la viande, le vin, les marchands et les consommateurs, cinq ou six individus

prenaient une nourriture lugubre. Sous leurs pieds, des carreaux qui avaient oublié la lessive, sous leurs coudes des tables de bois tachées de graisse et d'un vin corrosif, sur leur dos des loques cousues ensemble de manière à former un tout, et sur leur tête quelque casquette immonde. Ce n'étaient point des ouvriers. Le travail n'a point ces allures basses et ce cachet de malpropreté. On reconnaissait facilement d'anciens criminels libres de la veille et devant retomber avant peu sous la flétrissure de la maison de détention.

Parmi cette société choisie, mais mal choisie, se trouvait une de nos connaissances, M. Claude Raimbaut, qui savourait une gibelotte dont un chat n'aurait pas mangé. A la même table que lui s'était assis un personnage aux manières embarrassées, et qui jetait de temps à autre un regard inquiet autour de lui.

— Qu'est-ce que tu manges là, toi? lui demanda Claude.

— Comment, monsieur? fit l'étranger.

— Je te demande ce que tu vas *becqueter*.

— Mais je becqueterais volontiers une côtelette.

— Eh bien, si tu ne dis rien, crois-tu qu'on te servira?

L'étranger se gratta le front d'un air songeur.

— Monsieur, dit-il enfin à Claude, excusez ma gaucherie, mais j'arrive de province...

L'étranger commanda une côtelette.

Claude réfléchit qu'un homme qui arrivait de pro-

vince devait *avoir le sac*, et que c'était une bonne connaissance à faire. L'étranger paraissait tout nouveau dans le monde; Claude devint liant.

— Monsieur ferait bien, conseilla-t-il d'un air aimable, de prendre des pieds de mouton... ils sont excellents.

— Ah ! j'en prendrai tout à l'heure.

— Peut-on savoir le nom de Monsieur ?

— Mais certainement... Ménélas Jorrand.

— Et tu viens ?

— Je viens d'arriver.

— Département ?

Ici, le sieur Jorrand, que nos lecteurs ont déjà reconnu pour le spirituel chevalier de Barbotin, allongea le nez d'une façon étonnante.

— Bon ! murmura-t-il, il croit qu'*arriver* est une ville. O naïveté des basses classes ! — Département du Doubs, répondit-il.

Le lecteur a pu remarquer que le déguisement de Gaston avait donné l'idée au chevalier de s'insinuer dans les familles d'artisans, afin d'y faire les conquêtes que lui promettaient son esprit et son savoir-faire d'abord, et ensuite la liberté qu'on y laisse d'ordinaire aux jeunes filles.

C'est cette heureuse idée qui l'avait amené au restaurant du *Désespoir*, où il espérait se lier avec des pères, des frères ou des oncles, peu lui importait, pourvu qu'il y eût des filles, des sœurs et des nièces.

On voit que le chevalier avait les traditions du XVIII^e siècle et que c'était bien le sang des Barbotin qui coulait dans ses veines.

— Moi, dit le borgne, je m'appelle Claude, professeur de langues étrangères.

— Dites donc, monsieur Claude, vous devriez bien m'apprendre cette langue que vous parliez tout à l'heure.

Claude s'inclina avec grâce.

— Volontiers, répondit-il, je l'apprends avec plaisir aux étrangers... C'est trois francs le cachet.

— Fort bien. Est-ce une langue morte ?

— L'argot, une langue morte ? ah ! par exemple, non !... non, non, l'argot ne mourra jamais.

— Eh bien, c'est convenu... je prends des leçons.

Le chevalier offrit une bouteille de vieux bordeaux ; Claude, à son tour, demanda un vieux mâcon, puis le bordeaux revenant par-dessus le mâcon et le mâcon par-dessus le bordeaux, Claude Raimbaut et Ménélas Jorrand sortirent bras-dessus bras-dessous, comme une bonne paire d'amis.

Il est bon de faire observer que le chevalier avait eu soin d'entrer au Temple chez un fripier qui lui avait fourni un costume complet d'Auvergnat, costume assez usé pour jouer la nature.

.

Il était onze heures, et Marguerite travaillait encore. Sa lampe était posée sur le coin de la cheminée ; elle

avait à côté d'elle un fourneau et des fers à repasser, et sur sa table était étendue une robe blanche, des voiles et des dentelles qu'elle venait de repriser.

— Comme les romans sont menteurs ! disait-elle. Qu'il a été bon, généreux... Ce bon Albert ! ce cher Gaston !... oh ! je serai bien heureuse... Et pourtant, j'ai le cœur serré... J'ai peut-être eu tort d'aller chez Claude... Mais comment aurais-je pu remplacer ce châte ?... puis, j'ai l'espoir que Claude se corrigera... Il deviendra un bon et brave ouvrier... et alors, rien ne manquera à ma joie...

En ce moment une voix cria à travers la porte :

— Vous travaillez toujours, mamzelle Marguerite ?

— C'est vous, Moulinet ? demanda la jeune fille.

— Peut-on vous dire un bonsoir, sans vous déranger ?

— Mais certainement. Poussez la porte...

Moulinet entra.

— Savez-vous qu'il est onze heures, mamzelle ?

— Oh ! voilà que j'ai fini. Mais qu'avez-vous donc ? vous paraissez bien triste ce soir ?

— Rien... des chagrins personnels... A propos, vous savez bien, votre M^{me} Saint-Alphonse ?

— Eh bien, qu'avez-vous encore à me dire ?

— Peu de chose... seulement elle a été arrêtée.

— Tiens ! et pourquoi donc cela ?

— On n'en sait trop rien... Elle est sage-femme, et il paraît qu'il y a eu quelque part une disparition de nouveau-né... Ça va en cour d'assises !...

— Ah ! mon Dieu ! et moi qui ai des affaires qui lui appartiennent.

— Mettez-les dans un coin et n'y touchez pas... ça pourrait vous porter malheur...

Moulinet prit un temps.

— Ah ! dit-il enfin, vous m'avez fait joliment peur aujourd'hui !...

Marguerite le regarda avec inquiétude :

— Quand donc ? et pourquoi ?

— Ma foi ! je vous ai suivie, mamzelle... Pardonnez-moi, mais j'avais peur pour vous... Est-ce que vous avez retrouvé le châte ?

— Oui, monsieur Moulinet, oui, répondit Marguerite toute tremblante.

Puis elle ajouta :

— Vous me jugez bien mal, sans doute ?

— Moi ! s'écria Moulinet, oh ! mamzelle, je respecte ce que je ne comprends pas... V'là mon système.

— Je vous en prie, monsieur Moulinet, reprit Marguerite, ne parlez à personne de ce que vous avez pu voir... me le promettez-vous ?...

— Suffit, mamzelle, seulement... ce m'sieur Claude... si ça pouvait vous éclaircir... je vous dirais qu'il a été au bagne...

— Oh ! taisez-vous, s'écria Marguerite avec douleur, je le savais, Moulinet... C'est un malheureux qui a besoin qu'on le sauve !...

— C'est bien... c'est bien, murmura le tapissier, je

me tairai, mamzelle Marguerite... Allons, bonsoir !

— Bonsoir, Moulinet.

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Vous en vouloir !... non, vraiment !... Vous êtes un excellent garçon et mon meilleur ami...

Moulinet poussa un profond soupir et s'enfonça dans l'escalier pour gravir les nombreux étages qui devaient le conduire chez lui.

Dès qu'il fut sorti, Marguerite se replongea dans ses réflexions.

— Dire que je vais quitter cette pauvre petite chambre ! se disait-elle... quel regret !... j'y étais si heureuse depuis que je connais Albert... Ah ! je ne puis plus travailler... Il me tarde d'être à demain pour le revoir !...

Marguerite éteignit son fourneau et s'approcha de la fenêtre pour la fermer ; mais comme elle amenait le volet à elle, une main le retira brusquement en dehors, et la tête grimaçante de Claude se montra dans la pénombre.

Marguerite poussa un cri de terreur. Claude enjamba l'appui de la fenêtre et sauta dans la chambre.

— Bonsoir, petite sœur...

— Allez-vous-en, Claude... Partez à l'instant, ou j'appelle !...

Claude se pencha à la fenêtre :

— Ménélas Jorrand ! dit-il à demi-voix.

— Présent ! Faut-il entrer ?

— Non... Attends-moi là deux minutes...

Le chevalier se mit à faire les cent pas sur le trottoir. Il était encore gris.

— C'est drôle, murmurait-il, ce vin m'a mis dans un état déplorable... Le borgne est fort bien... c'est un bon garçon... et il a une sœur! peut-être bien trouvera-t-il aussi quelques cousines... et puis, il a de beaux yeux pour un borgne...

Ici le chevalier fit un faux pas.

— Détestable piquette! continua-t-il. Ah çà! que diable fait-il donc dans cette chambre, mon nouvel ami?... il aurait pu me présenter... C'est singulier, il me semble que je suis venu ici... Cette maison ne m'est pas inconnue... Mais oui, c'est là... c'est bien là... avec Valence... Ah! elle est bonne!... celle-là est assez bonne!... J'en causerai demain...

Et le chevalier se mit à rire aux éclats.

— Petite, disait Claude à l'intérieur, tu m'as promis de l'argent...

— Vous l'aurez demain.... Je ne puis pas vous en donner, je n'en ai pas!

— Ça n'est pas une raison... Tu as des nippes...

— Claude, prenez garde, vous me lassez, à la fin!

— Qu'est-ce que c'est que cette bague que tu as au doigt?

— Cette bague est en cuivre... c'est un souvenir auquel je tiens plus qu'à la vie... Il faudrait me tuer pour la prendre...

Claude lui saisit violemment la main et lui arracha la bague.

— Si elle avait été en cuivre, s'écria-t-il en riant, tu n'aurais pas pris tant de peine pour m'en dégoûter... Tu sais bien que je te l'aurais laissée... Adieu, petite. Puisque tu y tiens... je ne la vendrai pas... et quand tu m'auras donné l'argent, je te rendrai ta bague... D'ici là, elle sera en lieu sûr... chez un de mes amis... le père Mardochée...

Et Claude s'en alla rejoindre son ami Jorrand.

X

OU VA LA FEUILLE DE ROSE.

Marguerite tomba sur une chaise et resta écrasée sous le poids de la douleur qui l'oppressait.

Que dirait-elle à Gaston ! Comment lui expliquer la disparition de ce bijou ? d'une bague qui lui venait de sa mère et qu'il ne donnait qu'à sa fiancée ? Le lendemain, elle pourrait la racheter peut-être... Claude pouvait tout prendre chez elle, mais il lui fallait cet anneau !

La pauvre fille en était là de ses réflexions, quand,

regardant machinalement dans la glace qui se trouvait devant elle, elle aperçut la figure pâle et menaçante de Gaston.

Elle se retourna avec frayeur. La porte se refermait et Gaston était devant elle.

— Vous, Gaston, à pareille heure ? murmura-t-elle.

— Attendez-vous quelqu'un ?

— Personne... pas même vous, balbutia Marguerite toute tremblante. Mais comme vous êtes pâle, qu'avez-vous?... Parlez, je vous en prie.

Gaston se croisa les bras et se plaça en face de la jeune fille dans l'attitude d'un juge.

— Marguerite, lui dit-il, il me faut l'oubli, et je viens le chercher!...

— Mais que vous est-il arrivé ? interrompit Marguerite, je ne vous comprends pas... Vous êtes sous le poids d'un chagrin terrible, ou bien...

— Ou bien ? demanda Gaston.

— Ou bien, vous êtes ivre !

Le vicomte recula d'un pas.

— Ivre de douleur et de rage, c'est possible...

— Que faut-il faire, mon Dieu ! pour vous consoler?... Suis-je pour quelque chose dans votre désespoir ?

— Vous, malheureuse ! s'écria Gaston, non !... N'est-il pas dans la destinée de certains hommes d'être trompés par certaines femmes?... Mais c'est que vous avez su mentir avec une adresse infernale !... Dites,

qui vous a si bien enseigné l'astuce et le mensonge?... Parce qu'un homme est simple et bon, faut-il s'en jouer sans remords? N'est-il pas horrible de penser que, depuis trois mois, je vous ai aimée plus que tout au monde, respectée comme une sœur... que je vous ai tout confié, les élans secrets de mon âme, mes espérances, mes rêves... et que pas un pli de votre visage, pas un cri de votre bouche, pas une larme de vos yeux, n'ont interrompu, en vous trahissant, d'aussi saintes confidences!...

Marguerite était pâle et stupéfaite.

— Est-ce vraiment à moi que vous parlez, Gaston? demanda-t-elle... Que s'est-il donc passé?... Nous sommes victimes tous les deux de quelque affreux malentendu...

— Taisez-vous! s'écria Gaston, on ne discute pas l'évidence... Si Dieu n'avait eu pitié de moi, vous déshonoriez le nom que mon père m'a légué sans tache...

Marguerite se redressa, révoltée de tant d'injustice.

— Ce que je viens d'entendre, dit-elle, laissera dans mon âme un souvenir ineffaçable, et quoi qu'il arrive, les sentiments que vous avez froissés ne se réveilleront plus... J'ignore les motifs d'une indignation contre laquelle je ne puis me défendre...

Gaston prit sa tête à deux mains.

— O mon Dieu! murmura-t-il, que serait donc la révolte d'un cœur honnête?

Il y eut un moment de silence, puis il reprit d'un ton qu'il cherchait à rendre ferme :

— Voyons, Marguerite, je consens encore une fois à vous appeler de ce nom... ne comprenez-vous pas que je sais tout... que j'ai entendu... vu!... qu'il est inutile de feindre davantage et qu'il y a dégoût à remuer certaines choses...

— Non, non, je veux tout savoir, au contraire... parlez... interrogez-moi, et je vous jure...

— Ne jure pas, interrompit Gaston avec violence... Tiens, oublions le passé... Je ne me sens pas la force de te haïr... Je devrais, oubliant ta faiblesse, t'écraser comme un serpent... Eh bien, je l'avoue, je t'aime avec frénésie!... Sois franche, au moins, dans ta honte... Avoue seulement, et je te pardonne... Je ne puis te donner mon nom, mais je te ferai si brillante et heureuse que tes rivales en pâliront!...

— Oh! vous m'aviez trompée, dit Marguerite avec douleur, je ne veux pas de cet amour-là... Gaston, l'homme qui m'a si longtemps suppliée de l'aimer... cet Albert si dévoué, si bon; cet homme qui sacrifiait un légitime orgueil à l'amour d'une humble et pauvre fille... cet homme n'a jamais existé, ou, du moins, il n'existe plus... Celui qui possédait mon âme tout entière, je le dédaigne et le méprise... Monsieur de Brézières, vous n'êtes plus aujourd'hui qu'un étranger dont la présence m'est odieuse.

— Jusqu'au bout, murmura Gaston en se frappant le front, jusqu'au bout !

Marguerite fondit tout à coup en sanglots.

— Gaston, je suis innocente ! s'écria-t-elle en tombant à ses pieds.

— Rendez-moi cet anneau que vous avez souillé ! dit le vicomte avec froideur.

A ces mots, le cœur de la pauvre fille se brisa tout à fait. Elle tomba sans connaissance sur le carreau.

Le vicomte jeta sa bourse à côté d'elle et sortit.

Si Claude avait eu connaissance de ce détail, il est probable qu'il aurait fait à sa sœur une nouvelle visite

.

La journée du lendemain s'écoula sans être marquée par aucun incident nouveau.

Claude et son inséparable Jorrand se retrouvèrent le soir au restaurant du *Désespoir*. Claude avait promis au chevalier de lui faire connaître la meilleure société de l'endroit.

— Irons-nous voir ta sœur ce soir ? lui demanda Ménélas.

— Parbleu ! je ne passerais pas une journée sans aller embrasser la petite...

— Quel cœur ! s'écria le chevalier.

— Vois-tu, Jorrand, continua Claude, cette enfant, c'est toute ma famille... et mon devoir est de ne pas fermer un seul instant les yeux sur sa conduite...

— L'œil, glissa Ménélas, fermer l'œil !

— Jorrand, vous êtes un imbécile ! quand j'emploie une figure, faites-moi le plaisir de vous taire !

— C'est bon, on se taira, murmura le chevalier.

Après le dîner, Claude et Jorrand allèrent faire un tour à la *Chèvre couronnée*, bal en renom dans le quartier, et en sortant de là, ils se dirigèrent vers la rue Saint-Edme. Il n'y avait pas de lumière à la fenêtre de Marguerite.

— Tiens, dit Claude, est-ce que la petite serait sortie ?

— Ah ça ! interrogea Ménélas, pourquoi donc entres-tu toujours par la fenêtre ?

— Est-il niais, ce Jorrand ! murmura Claude. Tu vois bien, ajouta-t-il tout haut, que c'est un quartier de marmottes, tout le monde dort dans cette maison... Comme ça, je ne dérange pas le concierge... et puis, c'est plus sans façon !...

— Mais la fenêtre est fermée, observa le chevalier.

— Oh ! en frappant un peu, on va m'ouvrir, tu vas voir.

D'un coup de poing, Claude cassa un carreau ; puis, saisissant l'espagnolette, il ouvrit la croisée et s'élança dans la chambre.

— Peste ! grommela Ménélas, il appelle ça frapper doucement.

— Attends-moi un moment, lui dit Claude, qui re-ferma la croisée en dedans.

— Ah ça ! il est ennuyeux, à la fin, murmura le chevalier, il faut toujours l'attendre... Heureusement qu'il me présentera bientôt...

Une fois en dedans, Claude frotta une allumette et alluma un bout de chandelle qu'il trouva sur la cheminée.

— Hum ! fit-il, ça sent joliment le renfermé ici... ça sent même le charbon... la petite aura fait des repassages... C'est qu'elle n'est pas venue aujourd'hui m'apporter mon argent !... Sexe trompeur, va !... Elle ne pourra pas se plaindre cette fois, c'est de sa faute si je suis venu...

Claude jeta les yeux autour de lui.

La chambrette était dans un ordre parfait ; seulement, les rideaux du lit étaient fermés.

— Tiens ! pensa Claude, est-ce qu'elle dort ?... Au fait, je puis toujours *observer* les tiroirs... Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est donc que ça... là ?... Une bourse, de l'or !... excusez du peu, en v'la des litres... C'est pour moi, sans doute... et je l'accusais !...

Le borgne se mit à compter la somme.

— Oh ! les jolis jaunets... Faudra que j'amène Jorrand à la halle... C'est superbe, la halle, le matin, quand on a le gousset plein et l'estomac vide...

Et il fredonna :

Ah ! que la halle est agréable,
Quand on sait y tenir son rang !

Claude s'arrêta tout à coup. Il avait entendu des pas dans le corridor.

— Mamzelle Marguerite !

Claude avait vivement éteint la lumière.

— C'est le tapissier, dit-il en lui-même, il voudrait entrer peut-être... quelle conduite!... Je crois qu'il en tient pour l'enfant, mais elle le fait aller...

— Hé ! ma voisine ! continua Moulinet.

— Est-il familier, ce prolétaire !

— Ma bonne petite voisine !

M. Claude haussa les épaules.

— Fais donc ton câlin !

— Dormez-vous?... Vous ne dormez pas, puisque j'ai vu de la lumière en passant...

— Est-il enragé, cet animal-là ! grommela Claude. Il va réveiller les voisins...

Moulinet était réellement inquiet. Des soupçons traversèrent son esprit. Il voulut en avoir le cœur net.

— Mamzelle, répondez... ou j'enfonce la porte !

Claude ouvrit brusquement.

— Qu'est-ce que tu demandes, moutard ? cria-t-il.

— Vous ici ! dit Moulinet.

— Hein ? ça te chiffonne ?

— Où est Marguerite ? Qu'en avez-vous fait ?

— Va-t'en, ou je t'estropie !

Moulinet écarta violemment les rideaux, et il aperçut Marguerite, vêtue de sa robe blanche et étendue pâle et inanimée.

— Ah ! mon Dieu ! elle est morte.

— Morte ? allons donc ! dit Claude avec terreur.

— Vite ! un médecin ! reprit Moulinet, courez... là... au numéro 39 !... Un réchaud... du charbon !... elle s'est tuée...

— Ah ! je n'ai plus de jambes, fit Claude.

— J'y vais, moi, dit Moulinet. Voici de l'eau, mouillez-lui les tempes... Vous me répondez d'elle !...

Moulinet sortit en courant.

Claude se traîna jusqu'au pied du lit de Marguerite. Il était méconnaissable.

— Dis donc, petite, murmura-t-il d'une voix entrecoupée, est-ce que tu ne me reconnais pas ?... C'est moi, ton frère Claude !... Je pars pour Amiens, je te le jure...

Le borgne s'interrompit.

— Elle ne m'entend pas... Comme elle est belle ! je ne l'ai jamais vue ainsi... Marguerite ! pardonne-moi... Je t'ai toujours bien aimée, va !... Ça ne paraissait guère, mais pourtant... Tu as toujours été bonne comme un ange... Marguerite ! je ne boirai plus... J'irai à Amiens, je travaillerai... Tu n'entendras plus parler de moi...

Claude s'arrêta encore un instant.

— Ces mains froides, reprit-il avec une émotion profonde, ces grands yeux...

Et il ajouta tout bas :

— Je crois que j'ai peur.

Un grand bruit se fit au dehors. Le Tellier, de Monclar, de Gouges et plusieurs jeunes gens entrèrent dans la chambre de l'ouvrière.

— Où est le dîner ? criait de Gouges.

— Comment ! pas les moindres préparatifs ? ajouta de Monclar.

— Le dîner ! le dîner !

Gaston se précipita dans la chambre. Un billet de la jeune fille l'avait prévenu. Son oncle le suivait.

En même temps que M. de Pommerville, Moulinet revint avec le médecin.

Le médecin s'approcha du lit, prit la main de Marguerite et la laissa retomber aussitôt.

— Cette jeune fille est morte, dit-il.

Gaston poussa un cri déchirant.

Moulinet sanglotait.

Le baron s'approcha de son neveu et lui prit la main.

— Du courage, Gaston ! lui dit-il à voix basse.

— Il y a là une lettre, fit de Gouges.

— Voyons ! s'écria Moulinet.

Et il lut :

« Quand tu verras cette lettre, Claude, la pauvre Marguerite n'existera plus... Il ne faut pas m'en vouloir si je te cache les motifs qui m'ont décidée à quitter cette terre où la crainte de Dieu aurait dû me retenir. Un désespoir invincible a paralysé ma résignation... Je désire que ma mort te laisse une impression sé-

rieuse et te rende meilleur... Prie ardemment afin que mon crime soit pardonné là-haut et que je sois réunie à ma mère. Je t'aimais depuis l'enfance, Claude, et je ne me sens pas la force de m'en repentir. Tu regretteras ta seule amie, n'est-ce pas, celle qui t'aidait quelquefois à vivre ? Tu trouveras sur ma cheminée une bourse avec de l'or... N'y touche pas, je t'en supplie, c'est un argent maudit !... »

Claude remit silencieusement l'argent sur la cheminée.

Moulinet continua en pleurant à chaudes larmes :

« Tu donneras mes fleurs et mes oiseaux à mon voisin Moulinet... je suis sûre qu'il en prendra soin... Et puis, je t'en conjure, avec la somme qui te viendra de la vente de mes meubles et de mes effets, retrouve la bague que tu m'as prise et va la porter chez M. de Brézières... »

— Oh ! mon oncle, que je souffre ! murmurait Gaston. C'est moi qui l'ai tuée !

« Travaille, poursuivit le tapissier, tâche de faire la connaissance de Moulinet, il te donnera de bons conseils, et le jour où tu auras pu mériter son estime, ta pauvre sœur sera contente ! Je ne reproche rien. C'est notre sort, à nous autres ! Il faut vivre du vice ou mourir de la vertu. »

— Sa sœur ! s'écria Gaston.

Il se mit à deux genoux auprès du lit de Marguerite et prit sa main glacée, sur laquelle il appuya ses lèvres fiévreuses.

— Eh bien, travaillerez-vous maintenant ? demanda Moulinet à Claude. Si vous faites ce qu'elle a désiré, nous vous pardonnerons.

— Oh ! je le jure, fit Claude anéanti.

— Qu'allons-nous faire de Gaston ? demanda à voix basse de Gouges au baron.

— Il faut le laisser pleurer d'abord, répondit M. de Pommerville.

— Et ensuite ?

— Quand il aura pleuré pendant six mois, il sera triste pendant un an, et au bout de la deuxième année, il songera à se marier.

ROBERT TREIZE

ROBERT TREIZE

Il y a des gens qui n'ont pas
de chance.

Gazette des Tribunaux.

I

Vers la fin de septembre 1850, les baigneurs aperçurent, depuis la plage de Fancillon à Royan, un steamer qui se dirigeait vers l'embouchure de la Gironde.

A la hauteur de la tour de Cordouan, une vague souleva la carène élancée, et le steamer, retombant avec grâce, après cette révérence, entra à toute vitesse dans les eaux du grand fleuve.

La tour de Cordouan est comme la toque de Gessler, on ne passe pas sans la saluer...

Le steamer était couvert du pavillon américain, et il

passa assez près de la côte pour que les promeneurs pussent lire ces mots à l'arrière :

THE FATALITY

New-York.

Quelques personnages faisaient les cent pas sur le pont du navire, le capitaine, le constable et plusieurs passagers qui, une longue-vue à la main, examinaient le rivage avec curiosité.

La *Fatalité* jaugeait huit cents tonneaux, à l'adresse de la maison Wellingham et C^e, quai des Chartrons, n^o 13, et transportait treize passagers de New-York à Bordeaux.

Le steamer avait essuyé de terribles coups de temps. Trois hommes de l'équipage étaient morts en route ; mais, après une longue et pénible traversée, il avait pu parvenir enfin à sa destination.

Parmi les passagers se trouvait un jeune homme inscrit sous le nom de Jones Robert *Thirteen*.

Robert était d'une taille moyenne, d'une maigreur nerveuse, et pâle d'une pâleur sinistre. Bien qu'il n'eût que vingt-cinq ans, on lui en aurait donné trente. Il avait le front large et plissé de rides prématurées, l'œil doux et triste, et, à l'inverse des saints bons-hommes qui décorent les paroissiens romains de Li-

moges et qui rayonnent de belles flammes jaunes, on aurait pu voir autour de sa tête nuageuse comme une sombre auréole de mélancolie.

Robert Thirteen se trouvait à la tête d'une grande fortune, et, chassé d'Amérique par une série d'événements douloureux, il essayait de tromper le sort en venant se fixer en France.

En entrant en rade, le steamer, ayant viré de bord trop brusquement, malgré les efforts du pilote, fit chavirer une embarcation qui portait plusieurs personnes.

Le plus grand nombre fut sauvé ; mais le courant, fort rapide en cet endroit, entraîna deux femmes et un enfant, dont on retrouva les cadavres quelques jours après.

A son arrivée, Robert descendit à l'hôtel des Deux-Amériques, où devait se déclarer, quelques mois plus tard, le premier cas de ce choléra terrible qui décima la ville.

Robert n'avait accepté des négociants de New-York, avec lesquels il avait toujours vécu dans les meilleurs rapports d'intimité, qu'une seule lettre de recommandation. Il connaissait parfaitement la langue française et préférait la solitude à une société d'indifférents et de faux amis.

Cette lettre était adressée à M. Wellingham, l'armateur du steamer *the Fatality*.

Après avoir parcouru la ville dans tous les sens, ou

plutôt dans ses deux ou trois sens, Robert se dirigea vers la maison Wellingham et Compagnie.

Il avait apporté dans sa mise toute la recherche possible, et, animé de l'espoir d'une existence plus heureuse, pour la première fois de sa vie il avait presque le sourire sur les lèvres.

Il fut introduit dans le cabinet de l'armateur, qui le reçut avec courtoisie, et qui, d'après les termes pressants de la lettre de son correspondant à New-York, le retint à dîner pour le soir même.

II

M. Wellingham était un homme de cinquante ans, d'une taille élevée, et maigre jusqu'au problème.

Quelques cheveux blancs couraient à peine autour de son crâne chauve et poli.

Bien que l'état de ses affaires fût excellent, il y avait dans toute sa personne je ne sais quoi de calamiteux et de lugubre.

N'avez-vous jamais rencontré de ces hommes de pierre, au teint plombé, d'une démarche lente et glacée, et qu'on pourrait appeler des hommes d'outre-tombe?

Ces hommes ont souffert, soyez-en sûr.

Leur cœur scellé renferme quelque mystère douloureux qui les ronge comme un cancer.

L'œil atone y voit sans avoir de regard. Ce sont des trappistes sans froc.

Les uns ont quelque chose de répulsif. Le premier sentiment qu'on éprouve à leur aspect est celui de la crainte.

Les autres, au contraire, attirent à eux par la profondeur même de la douleur qu'ils contiennent. On comprend qu'ils ont été terrassés par quelque événement terrible...

Dès que Robert eut passé quelques instants avec M. Wellingham, une vive sympathie, un intérêt profond pénétrèrent dans son cœur, et quand l'armateur lui tendit la main, Robert eut envie de se jeter à son cou et de l'embrasser.

— Venez, monsieur, lui dit M. Wellingham, il faut que je vous présente à ma fille. Juliette est une charmante enfant que vous allez aimer, j'en suis sûr.

— Oh ! que non pas, je craindrais de lui porter malheur.

— Comment cela ?

— Je n'ai pas de chance, monsieur ; on dirait, au contraire, que le sort se fait un jeu de me tourmenter...

— Vous êtes donc aussi de ceux qui disent que *la fortune ne fait pas le bonheur* ?

— Cette fortune même ne semble m'avoir été donnée que pour me créer plus de tracas et d'ennuis. Et voyez, le jour où j'ai voulu venir en France, le paquebot qui partait s'appelait la *Fatalité*, et la traversée a été des plus pénibles.

— Ce sont les remarques d'un esprit frappé, dit M. Wellingham, et je suis convaincu qu'un rien, qu'une de ces circonstances que le hasard amène au moment où l'on y pense le moins, suffirait à illuminer votre vie.

— Je le désire sans l'espérer.

— Eh bien, pour ma fille, mon cher monsieur, c'est tout le contraire. Bien qu'elle ait eu, en naissant, le malheur de perdre sa mère, cette enfant jouit d'un bonheur prodigieux. Elle n'a jamais versé une larme. Son caractère est d'une inaltérable gaieté. Les souffrances de l'enfance ou de la jeunesse, elle ne les a pas connues. Elle chante du matin au soir. Si elle désire aujourd'hui le beau temps, on peut compter sur le soleil pour le lendemain. Si la chaleur l'obsède, la pluie ne se fait pas attendre. Toutes les fois qu'elle a mis à la loterie, elle a gagné; en un mot, tout lui réussit...

On passa dans le salon, où Juliette ne tarda pas à se présenter.

Dès qu'il l'aperçut, Robert comprit qu'il allait l'aimer jusqu'à la folie.

Juliette était blanche et grasse comme un éclat de

rire, et ses cheveux blonds, de ce blond qu'aurait la lune, si quelque soir elle abattait un voile de gaze sur sa face brillante.

Et cette chevelure fine et soyeuse jouait comme un brouillard doré autour de sa figure épanouie.

Les sourcils purs, fournis et bien arqués, les yeux d'un bleu vif et rayonnant, le nez mat et d'une ligne admirable, les lèvres d'un rouge vif, le col et les épaules qui appelaient les baisers comme les fleurs appellent les papillons, toute cette nature admirable défiait par la perfection et par la couleur le crayon et la palette.

On se mit à table.

A peine Robert fut-il assis que la glace de la salle à manger se fendit dans toute sa longueur.

— Quel bonheur ! s'écria Juliette, une si vilaine glace ! Je ne savais comment demander son changement... Il faut que je l'achève !

Mais elle eut beau frapper à coups redoublés avec le manche de son couteau, elle ne put parvenir à entamer la glace.

Après le dîner, M. Wellingham proposa à son hôte une partie de scherby.

Robert accepta.

M. Wellingham battit les cartes et servit le jeu.

— J'ai dix-sept points, fit-il.

— Et moi treize, dit Robert sans retourner son jeu.



— Comment le savez-vous?

— Regardez.

— En effet, treize ; je les marque.

M. Wellingham eut gagné en deux coups.

III

Comme la partie se terminait, un domestique annonça — M. le comte Balthazar.

Robert éprouva un frisson en voyant entrer ce personnage basané, grand, bien fait, qui fit trois saluts avec une parfaite courtoisie.

Le comte Balthazar était un riche Brésilien qui venait souvent dans la maison Wellingham. Il était éperdument amoureux de Juliette et ne s'en cachait pas.

Celle-ci paraissait recevoir assez froidement les hommages du comte, dont la patience était inébranlable.

— Eh bien ! mademoiselle, dit-il à Juliette, quel nouveau bonheur avez-vous à nous annoncer ?

— Mais d'abord, répondit-elle avec malice, l'arrivée de M. Robert Thirteen.

Le comte fronça le sourcil.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

— Ensuite, le séjour parmi nous de M. Robert Thirteen, que vous rencontrerez ici très-souvent.

— M. le comte se passerait peut-être de ma présence, interrompit Robert.

— Le comte est l'ami de tous ceux que je reçois, dit Wellingham.

— Je suis leur ami, c'est vrai; mais ai-je bien le droit d'être autre chose?

— Il faut être bien avec tout le monde, dit Juliette en donnant une intention à cette banalité.

— Hé! je ne demanderais pas mieux que d'être bien avec tout le monde! mais si je me trouve mal avec quelqu'un, est-ce ma faute ou celle de ce quelqu'un?

— Comte, voilà une subtilité. C'est toujours votre faute.

— Allons, je passerai condamnation pour vous être agréable.

Robert et Balthazar se rencontrèrent souvent en effet chez l'armateur, et les deux rivaux se livraient une guerre sourde, guerre de mots et de regards, où Robert, soutenu par Juliette, avait presque toujours le dessus...

Pendant que M. Wellingham s'occupait de ses affaires, Robert venait quelquefois passer la journée avec Juliette.

La chance paraissait s'être adoucie.

L'Américain n'avait plus de ces petits malheurs dont la continuité l'exaspérait, et il était convaincu qu'il devait à l'heureuse influence de Juliette cette trêve aux hostilités du sort.

Balthazar, désespérant d'obtenir le consentement de Juliette, et pressé d'en finir avec la fausse position où il se trouvait, demanda à M. Wellingham un entretien particulier, dans lequel il exposa l'immensité de sa fortune, fit sonner son titre aussi haut qu'il le put et supplia l'armateur de l'aider à toucher le cœur de la jeune fille.

Juliette répondit à son père que les Brésiliens étaient tous anthropophages, et que, d'ailleurs, cet homme s'appelant Balthazar, elle n'oserait jamais se mettre à table avec lui.

M. Wellingham s'empessa d'éconduire Balthazar aussi poliment qu'il le put. Celui-ci, furieux de cet échec et blessé dans sa passion, quitta aussitôt la ville, à la grande satisfaction de son rival.

— Concevez-vous, disait Juliette à Robert, que ce vilain homme ait osé prier mon père de m'influencer en sa faveur?... Aussi, si jamais je suis aimée, je veux être la première à le savoir; c'est à moi qu'il faut s'adresser, à moi seule...

Robert, qui avait résisté jusqu'alors à tous les encouragements que lui donnait Juliette, ne put renfermer plus longtemps ce qu'il avait sur le cœur.

— Eh bien, c'est à vous que je m'adresse, dit-il d'une voix émue à Juliette, qui resta un moment interdite de l'audace qu'elle avait montrée. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime, vous l'avez compris, vous le savez, et ce que cet amour a d'im-

mense et d'insondable, les mots seraient impuissants à l'exprimer. Mais il faut, avant tout, que je vous dise quelle a été ma naissance et quelle a été ma vie jusqu'à ce jour ; et peut-être, après m'avoir entendu, me fuirez-vous comme un être maudit et condamné dès le berceau...

Un soir du mois de mars 1824, une femme enveloppée d'un tartan brun qui lui cachait une partie du visage, alla heurter à la porte de la maison William-D... Thompson, à New-York. Un domestique noir vint ouvrir, et l'inconnue lui laissa un panier oblong et assez lourd, en lui disant de le remettre sur-le-champ entre les mains de M. Thompson.

Puis, elle disparut.

M. William-D... Thompson trouva dans le panier un enfant et une lettre. « Je suis, disait la mère, le treizième enfant d'une pauvre famille de commerçants, et ce nombre maudit m'a toujours porté malheur.

« Ce ne serait rien dans ma vie que les coups et les mauvais traitements auxquels j'ai toujours été en butte dans la maison de mon père. Mes sœurs, plus âgées que moi, me tyrannisaient, et toutes les fois qu'un méfait avait été commis, j'étais bien sûre qu'il serait mis sur mon compte. On disait que je porterais malheur aux autres, et on finit par me chasser.

« Depuis ma naissance, le petit commerce qui faisait vivre ma nombreuse famille était devenu tout à coup insuffisant. Des pertes successives avaient anéanti

le petit avoir de mon père, et la plus horrible misère régnait parmi nous...

« Je ne sais si, après qu'on m'eut jetée sur le pavé, il entra un peu d'aisance et de bonheur sous ce toit inhospitalier; quant à moi, j'allai de désastre en désastre...

« Si le sort paraissait me sourire un moment, c'était pour me faire retomber plus cruellement ensuite...

« Cet enfant s'appelle Robert; il est né le vendredi 13 février.

« Vous qu'on dit bon et généreux, prenez pitié de lui. Sa misérable mère prie le ciel d'accepter sa vie en holocauste et de protéger son enfant. »

Cette lettre était signée des initiales *S. H.*

M. William-D... Thompson, riche banquier, qui s'était retiré depuis peu, passait pour un homme bien-faisant. Il n'avait ni femme, ni enfant. C'est là sans doute ce qui avait donné à la pauvre mère l'idée de lui confier son fils.

L'enfant fut élevé sous le nom de Robert Thirteen, c'est-à-dire Robert Treize... Et cet enfant est devenu l'homme qui ose vous aimer!...

Mon éducation fut soignée, et M. Thompson s'habitua à me regarder comme son fils. Aussi, quand le bon vieillard mourut, il y a de cela trois ans, me laissa-t-il sa fortune entière, afin de défier sans doute les menaces du destin.

Eh bien ! cette fortune même est devenue un fardeau pour moi, et me fait sentir plus cruellement encore toute l'étendue de mon malheur. Cette influence maudite qui m'accompagne partout où je vais me fait de la vie un véritable enfer.

Je me demande si j'ai bien le droit de vivre, et si je ne suis pas la cause des malheurs que je rencontre à chaque pas.

Certes, bien des gens ont été témoins d'un incendie, d'un meurtre, de mille autres accidents qui sont de notre monde et de notre société ; mais cela, sans cette horrible continuité, sans cette multiplicité désastreuse.

Qu'ai-je donc fait au ciel ?

Ne suis-je pas un homme comme les autres ?

Je n'ai jamais rencontré le malheur sans le secourir, et si je n'étais pas naturellement humain, le souvenir de ma pauvre mère ne serait-il pas là pour m'apprendre le respect qu'on doit aux larmes et à la misère ?

Vous savez maintenant, mademoiselle, le sujet de mes tristesses... vous savez pourquoi mon front est pâle et mon cœur saignant.

Ah ! si vous étiez pauvre, Juliette ! si vous étiez pauvre, je pourrais me consoler en pensant que ces tribulations et ces calamités qui me suivent partout seraient au moins compensées par les jouissances de la fortune ; mais que pourrais-je faire pour votre bonheur, qui ne soit déjà fait?... Le sacrifice serait trop

grand de votre part... Vous voyez bien qu'il faut m'abandonner et me fuir !

— Robert, s'écria Juliette en lui prenant la main, vous êtes un fou !... Votre cœur est en deuil de naissance, mon pauvre ami. Je n'ai eu que mon père pour m'aimer, mais il savait aimer pour deux... Vous, vous n'avez connu ni père ni mère, et les embrassements d'un bienfaiteur sont toujours froids... C'est là ce qui a donné à votre esprit cette tournure sinistre. Ce qu'un autre ne remarquerait pas vous frappe profondément. Le navire qui vous a amené s'appelait la *Fatalité*, mais il y a vingt ans qu'il voyage sous ce nom, et vous n'en étiez pas le seul passager. Vous étiez treize ; cela vous inquiète à cause de cette bizarrerie de votre esprit qui fait votre malheur : les autres y ont-ils songé ? Le steamer a eu des avaries, mais il y a dans le port vingt, trente navires qui en ont supporté de plus cruelles. — Robert, ce qui vous chagrine me touche à peine, et je sourirais de votre superstition si elle ne vous faisait si sombre et si affligé... Surtout, ne parlez pas de tout cela à mon père, et laissez-moi arranger les choses.

Robert se jeta aux genoux de Juliette et les couvrit de baisers.

Celle-ci déclara à M. Wellingham que son choix était fait, et le bon père répondit en souriant qu'elle avait toujours eu la main trop heureuse pour qu'il pût songer à la contrarier.

Peu de temps après, Robert épousa Juliette Wellingham.

IV

Tous les deux s'adoraient. Robert, relevé à ses propres yeux par l'affection de Juliette, l'aimait autant d'amour que de reconnaissance ; et Juliette, toute fière, sans s'en expliquer la cause, d'avoir trouvé en elle-même un courage que nulle femme n'aurait eu à sa place, reportait sur son mari l'orgueil naïf qui lui venait de sa force et de sa supériorité morales.

Ils parcoururent ensemble une partie de la France, et de tout le voyage pas une diligence ne versa, pas une chaudière n'éclata.

Robert ne pouvait croire à ce bonheur insolent.

M. Wellingham possédait à Vertefeuille une délicieuse villa entourée de bois et de prairies que baignait l'une de ces petites rivières qui vont se jeter dans la Garonne.

La maison à deux étages était entourée de colonnettes torses où grimpaient mille plantes qui, retombant en grappes fleuries, lui donnaient l'aspect d'un immense berceau de feuillage.

C'est là que les deux amoureux allèrent cacher leur bonheur.

Juliette y devint mère d'une petite fille qu'elle appela Robertine, malgré la volonté de son mari.

Robert trembla jusqu'à ce qu'elle eût dépassé treize jours, puis treize mois.

Mais l'enfant continua de se porter admirablement, et, le jour même où elle eut treize mois, Juliette lui donna un frère qui fut nommé William, comme M. Thompson.

Les jours s'écoulaient calmes et doux dans cette retraite paradisiaque, et Robert remerciait le ciel de sa clémence, quand l'arrivée d'un personnage qu'on n'attendait guère vint souffler sur ce château de cartes.

Un vendredi, à la nuit tombante, le jardinier vint avertir Robert qu'un étranger demandait à lui parler en particulier et l'attendait dans l'avenue.

Robert descendit et reconnut le comte Balthazar.

Il resta interdit, mais le comte lui demanda d'un ton ironique :

— Comment vous portez-vous, monsieur Robert Treize ?

— Parfaitement, monsieur le comte, répondit Robert en cherchant à se remettre de son trouble ; mais d'où arrivez-vous donc ainsi ?

— De New-York.

Robert tressaillit et fut pris d'une inquiétude poignante.

— Qu'étiez-vous allé faire là-bas ?

Le comte prit un temps.

— Monsieur Robert Treize, dit-il enfin, en épousant la seule femme parfaite que j'aie jamais rencontrée, vous m'avez porté un coup bien cruel !... N'était-il pas naturel que, voyant un homme me frapper en même temps dans mon amour et dans mon orgueil, j'aie voulu savoir quel était cet homme ?

— Eh bien ?

— Eh bien, voici ce que j'ai appris... Permettez-moi de reprendre les choses d'un peu haut ; cela est nécessaire à la clarté de mon histoire.

Le 25 mars 1824, on trouva, — à deux milles de New-York, — le cadavre d'une jeune femme qui s'était pendue à une branche d'arbre. Un domestique nègre, alors au service du banquier Thompson, reconnut cette femme à son costume. Cette femme, en effet, avait laissé la veille entre ses mains un enfant pour lequel elle implorait la pitié de M. Thompson...

— Qui vous dit, monsieur, que je ne sache pas aussi bien que vous cette douloureuse histoire ?

— Aussi bien que moi, je ne le pense pas, monsieur Robert Treize, et je suis sûr que je vais vous apprendre du nouveau. — Veuillez donc m'écouter patiemment.

— Cette femme se nommait Suzannah Hatkins. Suzannah avait été séduite par un jeune homme que nous appellerons Georges, et qui était alors premier commis de la maison Harriison, Barkley et C^e. Georges aimait éperdument cette Suzannah, qui, m'a-t-on dit, était d'une rare beauté. Mais la pauvre fille avait la

tête un peu dérangée. Les souffrances qu'elle avait supportées pendant son enfance lui avaient laissé des terreurs fiévreuses qui la prenaient subitement et l'écrasaient. Elle avait alors de véritables accès de folie. C'est dans un de ces moments qu'elle s'enfuit de New-York, laissant Georges désespéré. Il la chercha partout pendant six mois, et partit enfin pour la France, où la maison Harrisson, Barkley et C^e voulait établir un comptoir.

Suzannah avait été recueillie par un fermier des environs, et c'est là qu'elle mit au monde l'enfant qui devait être élevé par le banquier William-D... Thompson. Thompson ignorait-il tous ces détails ou a-t-il jugé à propos de les cacher à son fils adoptif, c'est ce que je ne saurais dire. Mais, à coup sûr, il ne savait pas ce que je vais vous apprendre. Peu de temps après son arrivée en France, Georges se maria pour tâcher d'effacer de son esprit le souvenir de Suzannah... et Georges Wellingham eut une fille qu'il appela Juliette.

— Tu mens, misérable ! s'écria Robert en le saisissant à la gorge.

Balthazar se dégagea froidement de cette étreinte.

— Interrogez Wellingham, dit-il, et vous ne douterez plus.. Adieu, monsieur Robert Treize !

Et il disparut.

Robert rentra et se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil de son cabinet.

Puis il se leva, et il entra doucement dans la chambre où reposait sa femme.

Juliette dormait le sourire sur les lèvres. Son bras retombait avec grâce sur le côté du lit, et ses épaules se dessinaient blanches sur le drap blanc.

Robert, comprimant les battements de son cœur, prit un baiser sur le front de Juliette ; il embrassa aussi ses deux enfants, puis il retourna dans son cabinet, et, ouvrant une armoire, il prit un pistolet qu'il arma.

— Mais si cet homme avait menti, se dit-il ; je pourrais vivre si heureux!... Juliette! mes enfants! Non, je ne dois pas mourir avant d'avoir éclairci ce drame... Wellingham me dira tout...

En ce moment, le trot d'un cheval se fit entendre sur la route.

Robert descendit.

On venait lui apprendre que M. Wellingham, en ce moment à la ville, venait de mourir d'un anévrisme au cœur.

Cette nouvelle terrassa Robert.

Comment pénétrer le mystère infâme que lui avait dévoilé Balthazar?

Que croire?

Que faire?

Il remonta dans son cabinet; et, le cœur labouré d'angoisses, il se prit à songer...

A ce moment, le marteau de la pendule d'un appartement voisin sonna un premier coup.

— Eh bien ! à la grâce de Dieu ! s'exclama Robert. Si la pendule sonne un nombre pair, je vivrai ; si le nombre est impair, c'est que Dieu veut que je meure !

Et il compta :

— Deux... trois... quatre... cinq... six... sept... huit... neuf... dix... onze... et douze !...

— Minuit, dit Robert ; Juliette n'est pas ma sœur, je vivrai !

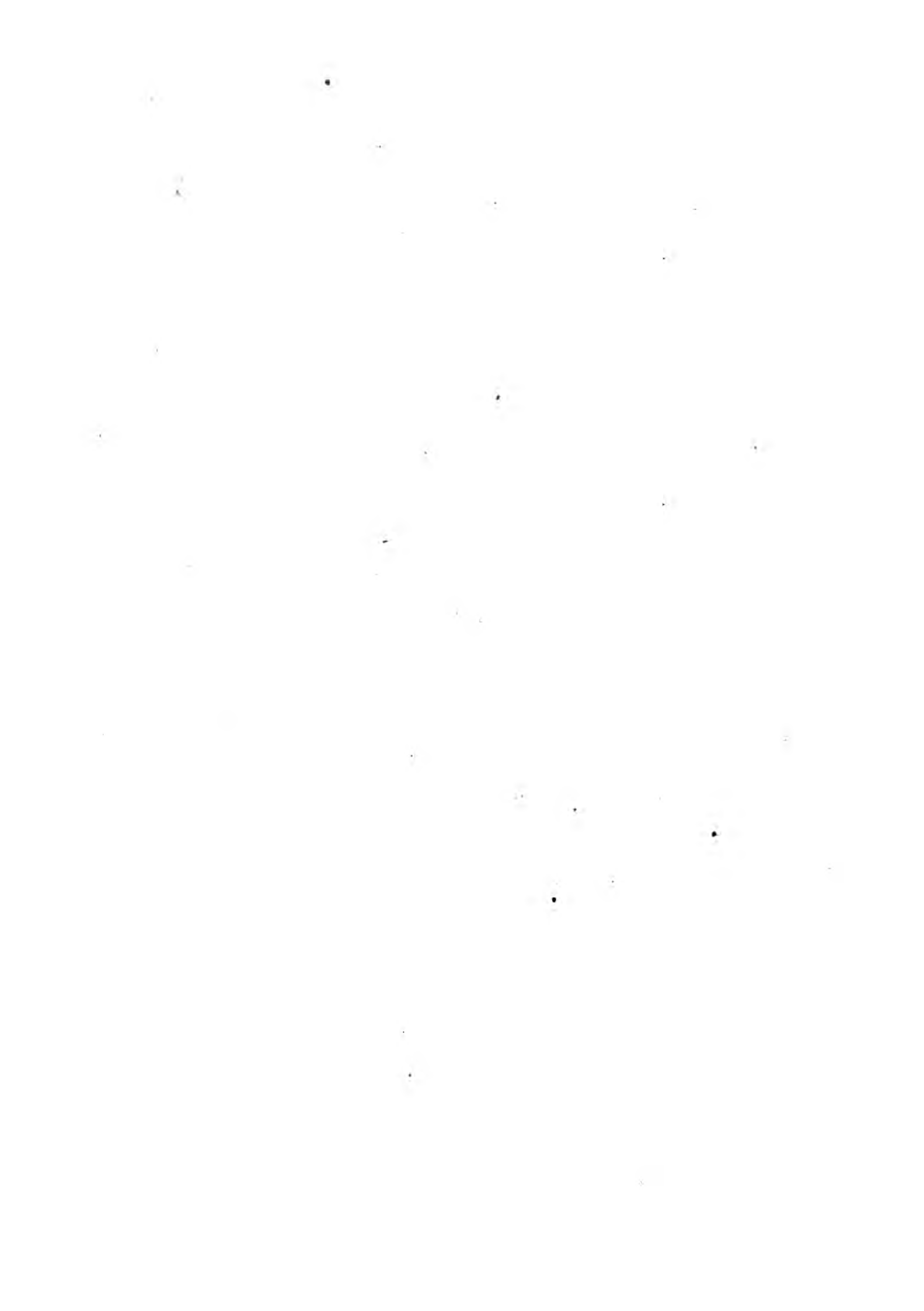
Mais tout à coup il poussa un sourd rugissement..

Horreur !

Le marteau s'était levé une treizième fois...

Robert saisit le pistolet et se fit sauter la cervelle au moment où le timbre fatal retentissait — d'un treizième coup.

LA FÊTE DES FOUS



LA FÊTE DES FOUS

1626

Omnia jam fient fieri quæ posse negabam.

I

Ce jour-là, le soleil s'était élargi dans toute sa rayonnante majesté. Le ciel était poli comme un miroir, et la campagne souriait aux splendeurs précoces de la saison.

Dès le matin, la bonne ville de Dijon avait ouvert ses portes triplement ferrées, et la foule se pressait à flots dans les rues, criant, riant et jurant. Les cabarets avaient un air de fête. De tous côtés la graisse pétillait dans de larges poêles, et la populace achetait à vil prix les galettes dorées que la marchande, — les bras nus, — élevait en tas appétissants sur des plats de terre cuite. Les cloches sonnaient à toutes volées, et les écoliers, fiers comme des paons, couraient tout affai-

rés sur les promenoirs. C'est que, ce jour-là, Dijon inaugurait la carnavalesque royauté du chevalier Quarre, qui s'était donné Desbarre pour premier lieutenant, — Desbarre lui-même, celui qu'on a surnommé le *capitaine Fracasse*, et dont les folles aventures égayaient encore aujourd'hui les longues veilles du Dijonnais...

Or, un grand bruit se fit entendre dans la maison de maître Anselmus Desbarre, conseiller au parlement de Dijon. Bientôt après, la porte s'ouvrit violemment, et l'on vit sortir un pied, et au bout de ce pied un jeune homme qui alla bondir au milieu de la rue, en criant : — Monsieur mon oncle, vous êtes un bêlître !

La foule accueillit ce nouveau venu de tous ses éclats de rire ; mais les écoliers le reconnurent bientôt. Ils agitèrent en l'air leurs étendards, et il n'y eut qu'une voix pour saluer Fracasse, le plus joyeux des vétérans de la *Mère-Folie*.

Fracasse portait le costume jaune, vert et rouge de la confrérie des Fous. Il avait en main une marotte et un petit drapeau sur lequel était écrite la célèbre devise :

Stultorum numerus est infinitus,

ce qui est d'un latin médiocre, mais d'une incontestable vérité.

Fracasse, après s'être livré à quelques lazzi de circonstance, se mit à considérer la maison du haut en

bas, comme pour la braver, et en même temps il entonna le premier couplet d'une chanson qu'il avait composée autrefois pour chagriner son oncle :

Tout est au mieux dans la maison
Du benoît conseiller Desbarre.
Pour monsieur de Condé, dit-on,
Son épouse n'est point barbare.
Tout est au mieux,
Car songez, je vous prie,
A l'allégorie
Qui peint Thémis un bandeau sur les yeux !

L'honnête Anselmus ne put entendre froidement cette injure. Il entr'ouvrit une fenêtre au premier étage et se mit à sermonner son neveu. Mais celui-ci ramassa du sable et le lui jeta à la figure. Le conseiller referma vivement la fenêtre et prit le parti de descendre dans la rue, tandis que la foule babillarde croassait sur tous les tons :

— L'honorable Anselmus paraît être aujourd'hui de fort mauvaise humeur. Son épouse est une bonne personne ; mais les mauvais propos sont faits pour les mauvaises langues. N'a-t-on pas accusé le conseiller lui-même de s'adonner à la boisson ? Après tout, si nous étions parfaits, il n'y aurait point sept péchés capitaux, et un coup de vin vaut mieux qu'un coup de soleil.

II

— Mon ami, s'écria le conseiller d'un ton suppliant, reviens à de meilleurs sentiments. Laisse là tous ces débauchés qui t'entraînent à ta perte...

— Comment pouvez-vous espérer que j'abandonnerai mes camarades le jour où la ville est à nous ? Ah ! mon oncle, vous ne me connaissez pas, et c'est tant mieux pour vous, car c'est une mauvaise connaissance que vous auriez là.

— Songe que c'est demain que tu te maries...

— C'est donc sans mon consentement ?

— Est-ce que tu n'aimes pas ta cousine ?

— Je l'aime trop pour faire son malheur.

— Ne faut-il pas que, tôt ou tard, tu prennes une femme ?

— La femme de qui, mon oncle ?

— Tu es joueur, débauché, toujours en querelle...

— Avec les sots.

— Est-ce là te préparer une existence honorable ?

— L'an prochain, les compagnons de la marotte me nommeront chef de la confrérie...

— Ce sera un grand honneur à toi... la royauté des fous !

— J'aurai plus de sujets que le pape... Et d'ailleurs, mon oncle, je vais m'expliquer avec vous tout d'une fois, et méthodiquement. Un jour, il s'est trouvé quelques hommes qui aimaient à demeurer tranquilles, à dormir la nuit entière et que le plaisir laissait froids et indifférents. Ces hommes établirent que le plaisir était dangereux et que la sagesse était de vivre dans la tranquillité et de fuir le bruit et le cabaret.

Ces hommes eurent raison.

Mais, un autre jour, il s'est trouvé des esprits joyeux qui, tout au contraire des premiers, aimaient à se divertir, à courir les rencontres de nuit et les estocades au soleil et dans l'ombre. Ces hommes se mirent à vivre à leur guise, et ils n'eurent pas tort. Les premiers les traitèrent de fous. Ce fut une injustice, et les fous s'en vengent à leur manière, ce qui est fort bien fait. Il n'y a donc ni fou ni sages, il n'y a que des hommes et des goûts différents. — Adieu, mon oncle ! c'est moi qui conduis les chariots d'injures, — *plaustra injuriarum*, — nous nous arrêterons sous vos fenêtres.

Fracasse courut au cabaret; et le conseiller Desbarre rentra chez lui en soupirant.

Le chœur reprit :

— Fracasse, vous nous ferez mourir de rire. Allez, vous êtes un charmant garçon. Le conseiller est rentré tout piteux et n'a su que vous répondre. Votre bonnet de fou est un diadème et la marotte est un sceptre entre vos mains. Montez sur vos tréteaux et flagellez

les ridicules de notre ville. Vous avez la langue bien suspendue, le pied leste et l'esprit hardi. Vous avez des sifflets pour les sots et des étrivières pour les méchants. C'est fort bien, mais n'oubliez pas que pour les fous on a des douches !

III

En attendant le départ du cortège, les écoliers s'étaient attablés à la taverne du *Pigeon-Blanc*. Sur les tables rougies, les verres se remplissaient aux brocs tout ruisselants et se heurtaient avec de joyeux cliquetis. Les refrains s'enfuyaient à tire-d'aile ; et c'était une étrange confusion de cris et de gestes baroques. Les uns déclamaient, montés sur la table ; les autres sifflaient ou battaient des mains, et les quolibets se croisaient comme des épées, stridents et vifs à la riposte.

Un hourra général accueillit Fracasse à son arrivée.

— Ohé ! lui cria-t-on, raconte-nous une de ces histoires qui nous font rire.

— Holà ! dit Fracasse, une pinte et douze verres, l'un pour boire, les autres pour les casser.

Et il commença :

— Il y avait une fois un malade, une maladie et un

•

médecin. Le malade fit venir le médecin, qui examina la maladie. La maladie effraya le médecin, qui consola le malade. Le médecin s'en alla, la maladie s'en alla...

— Et le malade ? s'écria le chœur.

— Le malade s'en alla aussi.

— Une autre ! une autre ! cria-t-on.

— Voulez-vous que je vous raconte la surprenante aventure qui l'autre soir m'arriva ?

— Nous t'écoutons. — Aux amours de Fracasse !

Les verres se vidèrent à la ronde, et Fracasse reprit avec un sang-froid imperturbable :

IV

Il faisait jour suivant les uns, il faisait nuit suivant les autres. Le fait est que le soleil s'en allait de ci, et que la lune arrivait de là.

J'étais assis sur une grosse pierre, non loin de l'hôtel de M. le prince, quand je sentis une main s'appuyer sur mon épaule ; la main était blanche et effilée. Je me retournai vivement, et j'aperçus une femme enveloppée d'une pelisse noire, et qui me fit signe de la suivre, en mettant son doigt sur ses lèvres.

Elle me fit traverser je ne sais combien de rues, qui se croisaient comme en un labyrinthe, et qui tantôt

descendaient, tantôt montaient, rapides comme un escalier. Nous nous trouvâmes enfin au pied d'un grand mur. Une petite porte s'ouvrit et se referma derrière nous. Il me sembla que nous traversions un grand parc, où la lune descendait à travers un réseau de feuillage.

Ma mystérieuse compagne s'arrêta enfin. Nous étions arrivés. Elle frappa dans ses mains. Je vis alors une fenêtre s'ouvrir, et une main inconnue jeta une échelle de soie par laquelle je m'élançai dans l'appartement du premier étage.

Oh ! la délicieuse créature que celle qui s'offrit à mes yeux : blanche, petite, potelée, elle fit se dresser mes oreilles et se dilater mes narines. Elle était couchée, langoureuse et repue, sur un sofa richement recouvert. Je me jetai à ses genoux, et je couvris de baisers brûlants une main divine qu'elle m'avait tendue.

— Heureux Fracasse ! soupira le cœur.

Fracasse continua, fier de l'effet qu'il produisait :

— Après une demi-heure d'un délicieux tête-à-tête, nous nous abandonnions à un voluptueux nonchaloir, quand un grand bruit se fit entendre.

L'inconnue se leva tout effrayée.

— Fuyez ! s'écria-t-elle, si on vous trouve ici, je suis perdue.

— Serait-ce le tonnerre en personne, je l'attendrai, madame.

— Hélas ! ce n'est pas le tonnerre, ce n'est que mon mari !

— Vous plaît-il que je cueille sa tête ?

A ces mots, la porte s'ouvrit violemment, et un homme parut, l'épée à la main, suivi de quarante à quarante-cinq valets également armés.

— Fracasse, vous nous en contez, s'écria le chœur.

— Hé ! qu'y a-t-il donc là de si invraisemblable, je vous prie ? demanda Fracasse avec aigreur. Vous ne croirez guère alors qu'armé de ma seule épée, je les aie tenus en respect pendant plus d'un quart d'heure et que, — de guerre lasse, — je m'en sois allé par le chemin que j'avais pris pour entrer ? Mais ce sont là des aventures banales, et comme il m'en arrive tous les jours !

Le chœur se tut, émerveillé, et Fracasse, se pavant, jeta sur la foule un regard d'orgueil souverain.

V

Les cris de la populace annoncèrent l'arrivée du cortège. Les musiciens, les porte-étendards, les officiers et tous les dignitaires accompagnaient d'immenses chariots, traînés par des chevaux richement caparaçonnés. La foule des écoliers venait ensuite.

Fracasse s'élança sur l'un des chariots, en déclamant avec emphase :

« L'an 1626, les superlatifs, mirelifiques et scientifiques, Loppinans de l'infanterie Dijonnaise, régens d'Apollon et des Muses; nous, légitimes enfants figuratifs du vénérable père Bon-Temps et de la marotte; ses petits-fils, neveux et arrière-neveux; rouges, jaunes, verts, couverts, découverts et forts en gueule; almanachs vieux et nouveaux, à tous présens et à venir, salut! A tous fous, archi-fous, lunatiques, bizarres, courtisans, durs et bien mols, salut! Sçavoir faisons, et schelme qui ne le voudra croire, qu'il est tout ce jourd'hui permis, herelu, burelu, ajouter folie sur folie, sans intermission, diminution ou interlocutoire que le branle de la mâchoire! — Et cela par ordonnance des redoutables seigneurs, buvans et folatiques.

« Signé : LA MÈRE FOLIE.

« Contre-signé, LE GRIFFON VERT?

« L'an mil six cent avec vingt-six,

« Étant à l'aise et bien assis. »

Puis Fracasse, ayant aperçu l'enseigne d'un nouveau cabaret, sauta à bas du chariot et alla s'asseoir sous une tonnelle. Le cortège continua sa marche au bruit des trompes et des fanfares, et Fracasse, resté seul, se mit à boire gravement.

Peu à peu, sa tête s'alourdit. Il se coucha sur la table, et il allait s'abandonner au sommeil, quand il sentit une main se poser sur son épaule. Fracasse soubresauta et aperçut une femme enveloppée d'une pelisse noire. Cette femme lui fit signe de la suivre. Fracasse obéit machinalement.

Après avoir traversé plusieurs rues longues et désertes, ils arrivèrent devant une petite porte qui s'ouvrit, puis se referma derrière eux.

— Oh ! oh ! pensa Fracasse ; que signifie ceci ? Et depuis quand narre-t-on le matin les aventures qui vous doivent arriver le soir ?

Le chevalier monta par une échelle de soie jusqu'à l'appartement du premier étage, où il aperçut une délicieuse personne étendue sur un sofa.

Fracasse lui baisa la main, et il allait s'abandonner à toute la poésie de la situation, quand il songea avec terreur au dénouement que, le matin même, il avait donné à son aventure.

— Peste ! fit-il en se relevant tout inquiet ; n'ai-je pas dit qu'il était venu quarante ou quarante-cinq hommes d'armes ?... Avec de la présence d'esprit, on est toujours sûr de se mettre dans l'embarras ! Mais ces hommes vont venir, alors ?

Et il mesura avec terreur la hauteur du premier étage.

— A quoi pensez-vous ? lui dit l'inconnue avec un divin sourire.

Ce fut en vain que Fracasse essaya de s'échauffer. Il faisait une piteuse mine d'amoureux ; et, à un petit craquement que fit la porte, il s'élança dans le jardin.

Il se fit alors une explosion de rires, et les têtes moqueuses d'une troupe d'écoliers se montrèrent à la fenêtre.

— Bonjour, chevalier galant ! lui cria-t-on.

Et les fous, enflant leurs joues et soufflant dans leurs sarbacanes, firent pleuvoir sur Fracasse une grêle de pois.

Le capitaine rentra tout piteux au logis, marmottant ces deux vers qui servaient de devise à l'infanterie dijonnaise :

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
Doit se tenir tout seul et casser son miroir.

LA REPENTIE

LA REPENTIE

A cinq kilomètres à l'ouest de La Rochelle se trouve un petit bourg, sale et misérable, qu'on appelle *Laleu*. Laleu fournit peu de pêcheurs. La côte est aride et inhospitalière. La mer y a resserré sa blanche ceinture de galets, coupée de distance en distance par d'immenses rochers; et quand le temps est à l'orage on y entend, comme une menace, le grondement lointain du *trou de Maumusson*, entonnoir immense qui fascine et aspire les bateaux pêcheurs.

A la marée basse, les femmes du pays vont ramasser des coquillages parmi les algues et le goémon, tandis que les hommes s'occupent aux champs. Des pêcheurs, les uns stationnent à Saint-Martin de Rhé, les autres à La Rochelle, dans le vieux port huguenot, cuirassé de tours et de remparts.

Le long des côtes s'étendent de vastes marais hérissés de champignons et bordés d'absinthe et de tamarins.

Un matin, je me mis en route avant le soleil, en compagnie du capitaine Tailhades, qui vient d'enrichir notre Jardin des plantes d'une si belle macaque.

Nous avons passé la nuit dans l'habitation de *Port-Neuf*, où M. le contre-amiral Bourdé nous avait offert une gracieuse hospitalité ; et l'aurore, que nous vîmes lever avec tout le plaisir qu'éprouvent à ce spectacle les hommes les plus vertueux, — nous trouva le fusil sur l'épaule, la gibecière au côté et la pipe aux dents.

C'était en septembre. Aux premiers rayons du soleil, la brume, ce rideau froid qu'étend l'automne, se dissipa pour nous laisser voir la grande mer qui brasillait. Les îles de Rhé et d'Oléron se détachaient à l'horizon comme deux points noirs, et quelques chaloupes louvoyaient, la voile enflée, pour entrer à La Rochelle.

Après cinq heures d'une marche pénible, nous nous trouvâmes, harassés et mourant de faim, sur la côte de *la Repentie*, c'est-à-dire à l'endroit le plus désert et le plus nu de cette rive nue et déserte.

— Ça ! dit Tailhades, tâchons de nous orienter. Voici bien le *Saut-du-Bouc* ; la hutte du garde-côte doit se trouver par là ; et puisque nous sommes les plus forts, nous allons faire main basse sur le déjeuner de cet employé solitaire. Que vous dis-je ? Ne voyez-vous pas la fumée qui s'élève en tire-bouchonnant ? Prenons à droite ; c'est là qu'on déjeune.

Le douanier nous accueillit à bras ouverts, et nous

fit honneur d'une superbe tranche de jambon. Tailhades avait ouvert les plus belles huîtres du littoral ; et, laissant nos chiens laper une immense terrine de soupe, nous fîmes honneur à ce déjeuner improvisé.

Si j'ai déployé tout ce luxe de mise en scène pour amener la légende de *la Repentie*, c'est que j'ai cru indispensable de transporter le lecteur aux lieux mêmes où elle m'a été racontée, afin qu'il en excusât la simplicité, et que personne ne pût m'accuser d'avoir imaginé cette vertueuse histoire.

Donc, c'est le garde-côte qui parle.

Avant qu'on eût établi ces deux phares qui brillent le soir, comme deux étoiles reines entre Oléron et Rhé, vous auriez pu voir tout en haut du Rocher-du-Bouc un poteau doublé de fer et surmonté d'une énorme lanterne. Chaque soir, le garde allumait le fanal, et les barques qui venaient en amont du roc viraient de bord en apercevant la lumière.

Le bonhomme Rébard, qui ne sait pas le nombre des années qu'il a vécu, m'a souvent parlé du garde Kernan, qui passait sa vie à contempler le fanal, si bien qu'on disait qu'il en était amoureux, et que le *bélier noir* lui avait tourné l'esprit.

Aussi, la lanterne était-elle toujours brillante et pimpante, comme une fille coquette.

Dans les grosses mers, quand le ciel était noir et chargé d'orage, quand les galets concassés roulaient comme le tonnerre, elle brillait sur son poteau ; et les

marins, qui bénissaient le ciel quand ils avaient tourné les récifs, remerciaient un brin au fond du cœur la lanterne de Kernan.

Il était seul pour l'aimer et la protéger, le père Kernan, car Dieu sait qu'elle avait bien des ennemis, la pauvre lanterne !

Tous les ravageurs de la côte lui voulaient du mal. Autrefois, l'ouragan était leur fête ; et après une nuit de malheur, ils s'arrachaient toutes les richesses que la mer rejetait sur la côte. C'était un métier de l'enfer ; mais parmi les épaves il y avait parfois de riches trouvailles, et la lanterne les avait ruinés.

On avait tenté de briser le fanal et de déraciner le poteau, mais Kernan déclara qu'il mettrait une balle dans la tête à celui qui aurait le malheur de faire un mauvais coup.

Parmi ceux que la lanterne avait mis sans pain, se trouvait une vieille ravageuse qu'on appelait *la Mouette*. Et pourtant, celle-là aurait dû avoir pitié des autres, car elle avait son fils en mer, un brave marin de vingt ans, Jacques, que tout le monde aimait à Laleu pour son bon cœur et sa gaieté.

La saison avait été belle, cette année-là, et une partie des ravageurs s'étaient enfoncés dans les terres pour y chercher du travail.

La Mouette blasphémait du matin au soir ; et un jour, montrant le poing à la lanterne :

— Fanal de l'enfer ! s'écria-t-elle ; on t'a mis là pour

ruiner le pauvre monde ; mais il faudra que cela finisse !

— Vous êtes une méchante femme, la Mouette, répondit Kernan ; le bon Dieu vous punira.

C'était au temps de l'équinoxe. La mer trouvait son lit trop étroit.

Un soir, les flots, géants échevelés, se dressaient pour menacer le ciel. Le vent jurait comme un damné, et en mer on entendait tonner le canon d'alarme.

Le père Kernan remplit sa lanterne d'une bonne huile bien limpide ; il lui mit une belle mèche neuve, et quand il vit la clarté bienfaisante se répandre à l'entour du roc, il alla se coucher en priant Dieu pour ceux qui étaient en danger de mourir.

La Mouette, qui l'avait guetté, grimpa à son tour sur le rocher. A force de jeter des pierres, elle finit par casser un des carreaux du falot.

Le vent et la pluie s'y engouffrèrent, et la lumière s'éteignit tout à coup.

En mer, le canon tonnait en désespéré.

Au point du jour, quand Kernan trouva sa lanterne brisée, il tomba roide sur le rocher, et se tua du coup.

La Mouette, de son côté, courut au rivage. Les galets étaient jonchés de débris... mais il y avait aussi des cadavres ! Elle courait de l'un à l'autre, enlevant les anneaux, retournant les poches. Elle roulait les barils, traînait les ballots...

Mais tout à coup, elle pâlit, chancela, puis tomba à deux genoux sur les pierres blanches. Il y avait du feu dans ses yeux. Elle tournait et retournait un cadavre, lui tâtait le cœur, puis l'embrassait en pleurant comme une folle, car elle avait reconnu son fils... son fils Jacques, qu'elle aimait tant !

Elle enleva le corps et le porta jusqu'à sa hutte. Là, elle l'enveloppa de linges bien chauds... Et elle appelait Jacques ! et elle se meurtrissait le sein !...

Depuis ce jour, elle ne sortit plus de la hutte. Elle demeurait, comme une statue, assise jour et nuit sur une pierre.

Quelques bonnes âmes lui portaient à manger.

Le curé de Laleu vint la voir ; et elle priait tant, elle pleurait tant, qu'on accourait de dix lieues à la ronde pour la voir prier et pleurer.

Un matin, à ce qu'on dit, elle fut trouvée morte sur sa pierre. On voulut l'enlever ; mais personne n'en put venir à bout. L'eau qui suintait du roc avait pétrifié la vieille femme. Elle était là, morne, livide, comme une statue de la douleur.

Et comme on lui avait fait de fréquentes aumônes, le curé de Laleu, suivant le désir de la Mouette, fit élever un phare à feu fixe à la place du fanal de Kernan. C'est celui qu'on appelle aujourd'hui le phare de *la Repentie*.

UNE NUIT D'ORAGE

UNE NUIT D'ORAGE



Il était sept heures du soir. Un homme d'une soixante d'années marchait avec agitation dans le vestibule du château de Roque-Taillade, situé à peu de distance de la petite ville de Libourne.

— La position n'est pas tenable, murmurait-il. Mademoiselle me fait une vie impossible ! Est-ce qu'elle n'aurait pas dû se marier à un honnête garçon qui se serait chargé de faire rentrer les foin et de surveiller la moisson, au lieu de forcer mes cheveux gris à se lever à cinq heures du matin ? Mes cheveux gris qui, depuis trente-cinq ans sont logés, nourris, chauffés et n'ont pu mettre de côté que quatre mille livres de rentes...

Le bonhomme, ou, si vous aimez mieux, M. Brochet, intendant de M^{lle} Diane du Méril, s'approcha de la porte vitrée qui ouvrait sur le perron du château :

— Demandez-moi, reprit-il avec humeur, ce que

mademoiselle fait dehors à pareille heure... Le temps est à l'orage, elle va revenir toute trempée... On dînera à neuf heures et les cheveux gris ont besoin de repas réguliers... La solitude me pèse, je m'ennuie. Il m'a fallu prendre l'habitude de parler tout haut pour ne pas converser avec des inférieurs... des natures incultes !

M. Brochet, lassé d'observer l'horizon, se laissa tomber dans un fauteuil et continua :

— Le deuil avait rompu la monotonie de mon existence, le deuil de Madeleine Brochet, mon épouse ; mais l'esprit humain s'accoutume à tout, et la philosophie aide les époux à supporter facilement le malheur de leurs femmes. Le crêpe m'a lassé... et je n'ai pas même la ressource du travail, car je n'ai jamais pu le souffrir...

A ce moment, une porte s'ouvrit et un individu de petite taille entra sur la pointe des pieds.

— Bonjour, parrain, dit-il en apercevant Brochet. Celui-ci prit un air imposant :

— Te voilà encore au château, mauvais drôle !

— Parrain, fit le nouveau venu d'un ton mielleux, je n'étais pas au château, j'étais à la cuisine.

Brochet haussa les épaules.

— Eh bien ! s'écria-t-il, est-ce que ce n'est pas la même chose ?

— Parrain, une cuisine n'est pas un château.

Brochet fit le tour de son filleul :

— Stanislas, dit-il avec sévérité, qu'est-ce que vous cachez derrière votre dos ?

— C'est mon mouchoir.

— Et dans le mouchoir ?

— Un restant de poulet.

— Et dans le poulet ?

Stanislas baissa les yeux et balbutia :

— Un restant de cuiller...

Brochet arracha le paquet des mains de Stanislas.

— Tu seras donc toujours un garnement ?

— La cuiller était cassée.

— Eh bien ! qu'en feras-tu ?

— J'en ferai faire une montre.

— Mais, malheureux, ça ne t'appartient pas !

Stanislas sourit avec dédain.

— La cuiller ne m'appartient pas, parrain, mais la montre m'appartiendra.

Loin d'être convaincu par ce raisonnement, l'intendant entra dans une violente colère :

— Et voilà les fruits de l'éducation que je t'ai fait donner ! s'écria-t-il.

— Asseyez-vous et causons, répondit Stanislas sans se déconcerter. Vous m'avez fait donner de l'éducation, c'est vrai, mais vous avez eu tort. A quoi me sert-elle, mon éducation ? N'ai-je pas essayé de tout ? Avant de me décider à venir vivre à la campagne, j'ai été ouvrier de voitures, sourd-muet rue Laffitte... rien ne m'a réussi...

— J'aurais dû te laisser garder les vaches...

— Charles-Quint les a gardées, parrain... et il me valait. Vous-même, si vous aviez gardé les vaches, vous les garderiez encore !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne vous aurais pas recueilli, parce que je ne vous aurais pas fait élever.

— Mauvais cœur !

Stanislas se révolta :

— Mauvais cœur, moi ! Tenez, ôtez-moi mon éducation, ôtez-moi mes manières élégantes et rendez-moi mon troupeau !

— Je voudrais bien savoir ce que tu en ferais de ton troupeau ?

Stanislas répondit avec franchise :

— Je le vendrais pour faire un voyage en Italie.

L'intendant observait son filleul depuis quelques instants. Il le vit enlever la clef d'une porte qui donnait communication à l'intérieur — et la glisser dans sa poche.

— Qu'est-ce que tu fais à cette serrure ? demanda-t-il.

— Je vous dirai cela tout à l'heure, quand mademoiselle sera rentrée.

— Tu veux encore lui demander une aumône ? Chaque dimanche, ce sont des vingt francs...

— Qu'elle me prête, parrain !

— Mademoiselle est si bonne...

— Oui ! dit Stanislas avec un soupir, ce serait un beau mariage...

Brochet interrompit son filleul, et, ouvrant la porte du vestibule, il descendit le perron avec toute la vivacité que lui avaient laissée ses soixante ans. M^{lle} du Méril entra dans la cour, suivie de Ravageot, son chien favori. Brochet saisit la bride du cheval, et M^{lle} du Méril sauta lestement par terre :

— Bonsoir, mon brave Brochet, dit-elle en remettant son fusil aux mains du garçon de ferme.

— Ah ! mademoiselle, soupira l'intendant, comme vous voilà faite... Vous devez être bien fatiguée, j'ai envie de m'asseoir, rien qu'à vous regarder.

— Et il me tarde d'être à demain pour recommencer, s'écria M^{lle} Diane, en riant de la mine piteuse de son factotum. — Allons, reprit-elle, occupe-toi du dîner !

— Tout de suite, mademoiselle !

Un instant après, M^{lle} du Méril était assise dans la salle à manger où Brochet lui servait ce que mademoiselle appelait son *dîner de garçon*.

— Et votre oncle, mademoiselle, est-ce qu'on ne va pas le voir bientôt ?

— Depuis un an qu'il a rendu ses comptes de tutelle, je ne l'ai vu qu'une fois. Si mon oncle avait de l'affection pour moi, il viendrait me voir à la campagne... Mais je suis décidément seule dans le monde, et j'ai bien le droit de vivre à ma guise sans me sou-

cier des autres, puisque les autres ne se soucient pas de moi...

— Mais l'opinion, les voisins...

M^{lle} du Ménil eut un petit mouvement d'épaules :

— Je traverse l'opinion à cheval, dit-elle, et ma cravache à la main. Ils enragent, ces bons voisins, de ne pas être invités à dîner au château ; ils disent que je suis une fille *originale*, n'est-ce pas ?

— Ils disent aussi qu'il y a du danger pour une jeune fille à courir le pays toute seule !

— Et mon fusil ? Et mon bon chien Ravageot ? ce n'est donc rien, cela ? Personne que je sache n'a encore osé me manquer de respect...

Brochet frissonna en observant l'air martial de sa maîtresse.

— Voyons, mademoiselle, dit-il d'un ton suppliant, pourquoi n'irions-nous pas à Paris l'hiver... rien que l'hiver ?

Diane haussa les épaules :

— Mais je te l'ai dit cent fois, s'écria-t-elle... Paris me fait horreur ! Des vieilles femmes qui mettent du blanc, des jeunes filles qui mettent du rouge, de beaux messieurs fanfarons et vantards qui remplacent la moustache par une cire au citron, qui se font teindre la barbe et se renferment dans leurs faux-cols comme des bouquets dans leurs papiers... Marionnettes qui se donnent des airs de vivre... Voilà donc le monde où j'irais ?

— Enfin, mademoiselle, il faudra pourtant vous marier avant de mourir ?

— La veille, alors ! Je me trouve heureuse dans ma position et je n'en veux pas changer. Une orpheline est trop facile à tromper et les hommes sont trop méchants... Mon seul bonheur est d'avoir — de temps en temps — une de mes anciennes camarades du couvent, et encore sans frères, ni cousins, personnages foncièrement inutiles.

Brochet poussa un profond soupir :

— On voit bien, murmura-t-il, que vous ne connaissez pas les hommes...

— J'en connais trois.

— Lesquels ?

— Toi, mon oncle et... un autre.

— Quel autre, mademoiselle ?

Diane partit d'un éclat de rire :

— Un soupirant que j'ai rencontré chez mon oncle et qui demandait ma main à tous les échos !

— Eh bien ?

— Mon oncle l'a refusé, parce qu'il n'avait pas assez de fortune...

Brochet leva les yeux au ciel en murmurant :

— Pauvre jeune homme !

M^{lle} du Ménil se leva :

— C'est toi qui dis cela, Brochet ? Mais, depuis que tu es veuf, tu ne me parais pas bien triste...

— Oh ! mademoiselle ! ma pauvre Madeleine !

- Il est certain que tu ne la regrettes guère...
— Je cache mes larmes...
— Tu les caches bien.
— J'ai beaucoup pleuré...
— Tu as pleuré, toi ? Eh bien ! tu peux me décider... Cinq cents francs, si tu pleures encore !
L'intendant ouvrit de grands yeux :
— Cinq cents francs pour pleurer ? demanda-t-il, mademoiselle plaisante ?
— Non, vraiment !... Je suis femme de parole... force-toi donc un peu que je voie...
Brochet faisait des grimaces, se contorsionnait, mais sans arriver au résultat demandé.
M^{lle} du Ménil l'observait en riant.
— Tu vois bien, tu ne peux pas !... Allons, mille francs, si tu pleures...
— Mille francs ! murmurait Brochet.
— Songe à des choses lugubres...

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre...

- Cela vient-il ?
— Je n'ai pas de mouchoir, balbutia le veuf.
— Oh ! s'écria Diane, ce serait trop facile avec un mouchoir... Voyons...

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles...

Tu ne peux pas... Tu préfères être libre !

Brochet, convaincu de son impuissance, voulut au moins se faire un mérite de sa franchise :

— Eh bien ! oui, s'écria-t-il, je préfère être libre... Madeleine était toujours après moi, je ne faisais rien de bien...

Il allait continuer ses plaintes, quand il fut coupé brusquement par une fanfare.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda M^{lle} du Méril.

— C'est un escadron de cavalerie qui est arrivé ce matin.

— Les pauvres gens ! il fait une pluie battante...

Brochet s'approcha de la fenêtre.

— Nous allons avoir un ouragan cette nuit...

— Encore ! s'écria Diane avec humeur.

— Oui, mademoiselle... le ciel est noir... l'horizon est chargé... Il faut que ça tombe...

— Ferme bien toutes les fenêtres !...

Brochet se dirigea vers l'escalier.

— Il me semble qu'on a sonné, dit M^{lle} du Méril.

— En effet, mademoiselle, on redouble... Je vais y voir.

— Si c'est quelque soldat, donne lui trois francs et qu'il s'en aille loger à l'auberge...

Brochet disparut dans le vestibule.

Restée seule, M^{lle} du Méril se mit à remuer des livres.

— Comme c'est niais, les romans, disait-elle; on n'y voit que des choses qui n'arrivent jamais... Mieux va-

lent encore les contes de nourrice... Ce Brochet avait bien besoin de me faire songer à M. de Guitré... Me voilà comme disposée à le plaindre... Je vais relire *Mathilde* de M. Eugène Süe, c'est le seul livre un peu raisonnable que j'aie vu.

On comprendra le caractère de notre héroïne, quand on saura que M^{me} du Méril, sa mère, abandonnée par un mari prodigue, avait élevé Diane dans l'horreur du mariage.

— Défie-toi même de ton oncle, lui avait-elle dit en mourant. Pour conserver sa nièce auprès de lui, il est capable de te livrer à quelque dissipateur. Il vaut mieux vivre seule, par ta volonté, que d'être condamnée à l'abandon par un être qui t'aura été cher !...

Diane n'avait pas oublié les dernières paroles de sa mère, et, retirée orgueilleusement dans son domaine, elle essayait de se passer du monde et de borner ses affections à son chien et à son cheval.

Brochet revint d'un air effaré :

— Mademoiselle, dit-il, c'est un militaire qui veut entrer...

— Donne-lui cinq francs et qu'il parte !

— Lui donner cinq francs ?

— Sans doute.

— Mais c'est qu'il m'en a donné dix.

— Et tu les a pris ?

— Mon Dieu ! mademoiselle, il prétend qu'il a le droit d'entrer !

Diane fronça les sourcils :

— Eh bien ! qu'il entre... je vais bien le recevoir...

Un jeune homme, qui était resté debout à l'entrée du salon, fit quelques pas vers M^{lle} du Méril en disant avec une politesse froide :

— Je n'espérais pas moins, madame, d'une si gracieuse châtelaine...

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Diane sans lever les yeux et tout en continuant la lecture de son roman.

— L'hospitalité, madame, pour cette nuit seulement... un petit coin de votre demeure... un abri !

— Allez à l'auberge !

— L'auberge est à mes soldats, madame.

— Eh bien ! il me semble que M. le maire...

— Ses enfants ont la rougeole.

— Et l'adjoint ?

L'officier mordit le coin de sa moustache :

— Il paraît, répondit-il, que c'est demain le comice des bestiaux, et c'est l'adjoint qui est chargé de loger...

— Le jury ?

— Les candidats, madame !

M^{lle} du Méril tourna un feuillet de son livre et continua :

— Il m'est impossible de vous recevoir, monsieur.

— Et pourquoi cela, madame ?

— Parce que je suis seule ici.

— Ce serait une raison de plus... D'ailleurs, ma-

dame, je suis désolé de vous refuser... mais puisqu'il faut faire valoir un droit...

— Vous vous imposez ?

— Tout en regrettant de ne pas devoir à vos bonnes grâces...

Diane interrompit brusquement le jeune homme :

— Brochet ! s'écria-t-elle, en tournant un nouveau feuillet, fais éclairer la petite chambre aux artichauts...

On y portera un lit de sangle.

Brochet balbutia :

— Il y a un carreau cassé...

— Casse les autres !

— Et les artichauts ?

— Monsieur les poussera dans un coin.

— Mais s'ils me piquent, madame ? demanda l'officier.

— Vous vous défendrez, monsieur.

Brochet se dirigea vers la porte, en disant :

— Je vais faire dresser un pliant.

— Surtout, ajouta Diane sans avoir quitté sa lecture un seul instant, ne fais pas enlever les araignées... Le soir, cela porte malheur.

Le jeune officier ne s'était pas départi de la froideur pleine de politesse avec laquelle il s'était présenté.

— Savez-vous, madame, dit-il en faisant un pas vers Diane, que votre accueil laisse *peut-être* à désirer ?

— Pourquoi vous obstinez-vous ?

— Parce que je suis dans mon droit, d'abord... en-

suite, parce qu'il m'a semblé me trouver en pays de connaissance.

Diane se leva.

— Vous me connaissez, monsieur ?

L'officier s'inclina.

— Ai-je pu oublier M^{lle} du Ménil ?

— Mais, en effet... attendez donc... monsieur... monsieur Rolland de Guitré?... en officier de lanciers ?

— Depuis quatre ans je porte l'uniforme. Je vous aimais, madame, plus que vous ne le pensiez, sans doute... Le jour où un refus douloureux vint briser mes espérances, je résolus de quitter mon pays... de voyager... J'avais comme une démangeaison de me faire tuer !

Diane eut un sourire ironique :

— Et vous avez pris le parti d'engraisser?... c'est plus sage.

— Le temps n'est plus, continua Rolland, où l'on revenait infailliblement colonel et moitié de millionnaire après un an de campagne ; je me suis fait soldat néanmoins... Cet avenir de voyages et d'incertitudes répondait au besoin de mouvement, d'agitation qu'éprouvent les cœurs froissés ; je ne parle pas de l'heureuse éventualité d'une balle ou d'un biscaïen, puisque vous paraîsez ne pas y croire. Il paraît qu'il n'y a pas de ces chances-là pour tout le monde... Votre image m'a suivi partout, si nette et si vivante qu'il me prenait parfois des terreurs puériles qu'elle n'eût froid

quand la neige encombraït nos tranchées... et tout à l'heure encore, je m'attendais si peu à vous revoir, que je vous ai prise un instant pour le reflet de vous-même qui traversait de nouveau mes rêves !

M^{lle} du Méril avait écouté Rolland sans que rien eût tressailli dans sa physionomie.

— La poésie, lui dit-elle, est née en Orient, et l'hyperbole s'y récolte en toute saison.

— Serait-il indiscret, demanda Rolland, de vous demander quel est aujourd'hui le nom que vous portez ?

— Mon nom ? Je n'en ai pas changé, que je sache !

— Comment, vous n'êtes pas mariée ! s'écria Rolland avec joie.

— Mais non, monsieur.

— Ah ! continua Rolland, je m'écrierai : Merci, mon Dieu ! si l'expression n'avait pas autant servi.

— Mais en quoi cela peut-il vous intéresser ?

Le capitaine Rolland tira de sa poche une paire de gants dont il habilla ses deux mains.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'accorder la fille unique de madame votre mère ?

Diane fit un petit salut moqueur :

— Désolée, monsieur, de ne pouvoir vous rendre ce léger service...

— Mais n'êtes-vous pas tout à fait libre ? Ne pouvez-vous pas seule disposer de votre main ?

— Oui, monsieur, et c'est pour cela que je la garde.

— N'étais-je pas votre cavalier habituel, dit Rolland, dans ces petites soirées que nous donnait votre oncle ?

— Je ne me rappelle pas, monsieur.

— Vous ne vous rappelez pas qu'un soir, auprès du piano, j'ai trouvé dans la sincérité de mon affection le courage de vous dire que je vous aimais ?

— Je me rappelle que je vous ai tourné le dos.

Rolland eut un sourire plein de tristesse.

— Alors, vous voyez bien que vous vous rappelez !... Êtes-vous donc résolue à passer votre existence dans ce château désert, sombre et humide ?

— Je n'y manque de rien, je chasse, je cours, j'entre dans une ferme, je déjeune avec de braves gens qui sont tout heureux de recevoir la *demoiselle*.

— J'irais volontiers, mademoiselle, chez ces bons paysans déjeuner avec vous... nous chasserions à deux... et je serais là pour vous vous défendre en cas de besoin.

— Je n'ai peur de rien.

— Même des araignées ?

— Bon pour les mouches !

— Les souris ?

— Il y a onze chats dans la maison ?

— On a toujours peur de quelque chose, made-

moiselle. César s'évanouissait à la vue d'une écrevisse... Le maréchal de Saxe...

Diane interrompit brusquement M. de Guitré :

— Vous devez être fatigué, monsieur, lui dit-elle, je me retire dans mon appartement. Votre chambre est au quatrième, au fond du corridor, à gauche dans le coin... La clef n'est pas sur la porte parce qu'il n'y a pas de serrure... Se baisser en entrant... Bonsoir !

Diane fit un salut ironique et laissa le capitaine seul avec ses réflexions.

M^{lle} du Méril lui avait paru plus jolie qu'autrefois, mais aussi plus intraitable.

La rafale grondait au dehors. Le vent, la pluie, la grêle faisaient rage contre les fenêtres.

— Quel temps ! dit Rolland ; et comme il doit faire bon dans le grenier aux artichauts !...

Le tonnerre retentissait avec de longs éclats.

Rolland s'allongea sur un canapé.

— Tant pis ! murmura-t-il, je reste ici... Une nuit sous le même toit que Diane... Et dire que de simples légumes ont chaque jour ce bonheur... Il est vrai qu'on finit par les manger...

Le capitaine en était là de son monologue, quand la porte s'ouvrit violemment. Diane parut, enveloppée d'un peignoir de cachemire blanc. Elle était pâle et tremblait de tous ses membres.

— Vous ici, monsieur ? dit-elle au capitaine ; et elle ajouta, sans lui avoir laissé le temps de répondre ;

Entendez-vous le tonnerre ? C'est horrible, n'est-ce pas ?

— Mademoiselle, balbutia Rolland, je commençais à m'endormir...

— Avec ce tapage épouvantable ?

— Ce tapage est dans la nature, mademoiselle, dit Rolland, et je le défie de m'empêcher de dormir.

Le château frémit jusqu'aux combles ; Diane saisit la main de Rolland et s'appuya sur son épaule. Celui-ci continua tranquillement :

— Qu'est-ce qu'un orage, après tout ? Les anciens en faisaient l'arme de Jupiter irrité... Mais vous savez comme moi que le phénomène se produit par le choc de deux nuages chargés d'électricité contraire... L'étincelle qui se dégage n'est autre chose que l'éclair...

Diane tremblait de tous ses membres et le capitaine poursuivait sa démonstration :

— La commotion répercutée et grossie par les échos célestes explique ces roulements bruyants qui vous effrayent si fort, mademoiselle...

Le tapage redoublait. Rolland fit asseoir Diane sur le canapé.

— Il y a souvent des orages dans ce pays-ci, murmura-t-elle.

— Calmez-vous, Diane, dit Rolland en lui baisant la main ; l'orage, c'est votre araignée, votre souris, votre écrevisse !

— C'est plus fort que moi, répondit Diane ; je ne puis

échapper à ce sentiment de terreur... Pensez-vous que cet affeux tonnerre va durer ?

— On pourrait demander cela à l'Observatoire, mais c'est un peu loin...

— Ne raillez pas, vous voyez bien que je souffre !

— Qu'elle est ravissante ! pensait Rolland ; et que cet orage a bien fait de gronder !

— Cette terreur, dit Diane, est insurmontable chez moi parce qu'elle remonte à ma plus tendre enfance. J'avais six ou sept ans — c'était un jour d'été — je courais dans le parc sans m'apercevoir que de gros nuages s'amoncelaient au-dessus de ma tête. La pluie se mit à tomber par torrents ; je me réfugiai sous un arbre... Un instant après, j'entendis la voix éplorée de ma mère qui me cherchait de tous côtés. Je m'élançais vers elle, quand tout à coup le ciel se déchira... Je fermai les yeux et je me laissai tomber de frayeur... L'arbre qui m'abritait, un chêne énorme, avait été brisé, calciné par la foudre... J'ai défendu qu'on l'abattît, je vous le montrerai, monsieur... Depuis cette époque, chaque fois que le temps se charge d'électricité, j'éprouve une souffrance indéfinissable ; quand la foudre éclate, je suis éblouie, je revois le chêne enveloppé d'une flamme blanche et tournoyante, et il me semble que je vais mourir...

Pendant que Diane avait parlé, la tempête s'était calmée.

— Ce n'est pas encore pour cette fois, ajouta-t-elle

en laissant tomber les mains de Rolland, car le bruit s'éloigne, la pluie s'apaise...

— L'orage est dans mon cœur maintenant, dit Rolland avec tristesse.

Diane répondit froidement :

— Celui-là ne me fait pas peur. Il ne me reste donc plus, monsieur de Guitré, qu'à m'excuser d'avoir interrompu votre repos.

— Quoi ! vous me quittez sans me laisser une espérance ? Après que je vous ai tenue dans mes bras, après que je vous ai vue palpitante...

— Monsieur, je me suis jetée dans vos bras comme un incendié se jette dans l'eau...

— Diane !... Mademoiselle, je vous en supplie !

— On aperçoit quelques étoiles par les déchirures du ciel noir... l'orage est fini... Bonsoir !...

La porte se referma. Rolland se sentit le cœur serré.

— Bonsoir ! bonsoir ! murmura-t-il ; il paraît que c'est son mot de prédilection... C'est décidément une coquette... Dire qu'elle était là, haletante... pâle et belle !... Nature sauvage, fière et naïve à la fois... Elle m'a raconté son histoire de petite fille d'une manière adorable... Je croyais la tenir, mais elle m'a glissé entre les doigts comme une couleuvre... Bah ! chassons ces idées...

Le capitaine souffla les bougies, s'étendit sur le canapé et ne tarda pas à dormir.

Il rêvait que M^{lle} du Méril lui avait accordé sa main, quand il fut réveillé en sursaut.

Un individu avait ouvert la fenêtre et s'avancait à pas de loup dans l'appartement.

— Qui va là? cria Rolland.

L'individu resta immobile.

Rolland se leva et l'empoigna à la gorge.

— Ne me perdez pas! dit l'homme.

— Qui es-tu, drôle? Parle, ou je t'étrangle!

— Monsieur, balbutia l'homme, si vous m'étranglez je ne pourrai pas parler.

— Qu'est-ce que tu tiens dans la main?

— Une lanterne.

— Ouvre-la.

— Elle n'est pas allumée...

— Allume-la donc!

— Oui, monsieur.

— Si tu fais un pas, je t'étrangle!

— Rassurez-vous, monsieur, je ne vous ferai aucun mal... Je suis Stanislas, bachelier ès lettres... C'est l'éducation qui m'a perdu?

— Que viens-tu faire ici?

— J'ai pris la clef de l'office, et je comptais emprunter quelques objets à M^{lle} du Méril.

— Un voleur! pensa Rolland, c'est le ciel qui me l'envoie! Le tonnerre m'a abandonné... j'ai été joué... mais je tiens ma revanche... — Eh bien! reprit-il tout haut; cette lumière!

— Voilà, militaire, dit Stanislas.

Rolland ne put s'empêcher de rire en voyant la mine piteuse de Stanislas.

— Toi, un voleur ! s'écria-t-il.

— Dame ! monsieur, tout le monde ne peut pas avoir six pieds de haut...

— Et tu voles avec un parapluie.

— Je n'ai aucune raison de me mouiller, militaire.

— Enfin, tel que tu es, tu vas me servir...

— Tout à vous, monsieur, répondit Stanislas.

— Mais d'abord, cesse de trembler, tâche de prendre un air terrible...

— On a généralement peur des voleurs, dit Stanislas, et le public ne sait pas combien les voleurs ont peur eux-mêmes... On crie après eux, en fuyant... Le voleur s'échappe, et quand on vient en nombre il n'y a plus personne !

Rolland avait réfléchi.

— Attends, dit-il, je vais te faire une tête !

Il fendit un fauteuil dont il arracha des poignées de crin pour confectionner à Stanislas une barbe formidable.

— Voilà qui est déjà mieux... Ce rideau va me fournir une écharpe... Tourne-toi... très-bien !... Maintenant, un foulard rouge autour de la tête et un couteau dans la ceinture...

— Pas de couteau ! fit Stanislas d'un ton suppliant, je pourrais me faire du mal.

— Tais-toi !... je vais t'attacher les mains...

Dès le commencement de cette scène, M^{lle} du Méril, qui n'avait pu retrouver le sommeil, s'était approchée de la porte ; et, entendant du bruit, elle avait prêté l'oreille...

— Ah ! ah ! se dit-elle, nous voulons jouer au voleur ? très-bien, mon capitaine !

Rolland, ayant achevé la toilette de Stanislas qui se confondait en remerciements, se mit à renverser les meubles en poussant des exclamations de toute sorte.

— Ah ! brigand ! ah ! scélérat ! tu vas mourir !

Stanislas n'y comprenait rien.

— Monsieur, je vous en prie, disait-il, on va venir !...

En effet, Diane ne se fit pas attendre. Elle était habillée.

— Quel est ce bruit ? demanda-t-elle... Ah çà ! monsieur, vous devenez fou ?

— Mademoiselle, dit Rolland, j'étais occupé à vous sauver d'un grand danger... et je frémis du sort qui vous attendait, si la Providence ne m'avait inspiré l'obstination de rester ici... Voyez cet homme, ce brigand... je l'ai surpris au moment où il tentait de pénétrer dans votre appartement !

— Ah ! qu'il est vilain ! fit Diane en riant.

— Parbleu ! grommela Stanislas, je voudrais bien la voir avec un fauteuil sur la figure !

— Savez-vous à qui vous aviez affaire ? reprit Rol-

land; ce brigand, c'est Ferragus XIII, la terreur des départements et des pensionnats!

— Monsieur, dit Diane, je ne sais quelle récompense serait à la hauteur d'un pareil trait d'héroïsme... si...

— Ah! il y a un *si*?

— Si précisément, continua M^{lle} du Méril, au moment où vous me protégiez contre Ferragus XII, je n'avais opéré — avec beaucoup moins de bruit — la capture de Ferragus XIV!

— Que voulez-vous dire, mademoiselle?

— Regardez, monsieur!

Sur un signe de M^{lle} du Méril, Brochet fit son entrée dans le salon; il était plus terrible d'aspect que le farouche Stanislas. Drapé dans une housse, il tenait à la main un arc de caraïbe.

— Monsieur de Guitré, dit Diane en riant aux éclats, j'ai l'honneur de vous présenter Ferragus XIV!

— Elle se moque de moi, pensa Rolland.

Brochet s'était rapproché de Stanislas.

— Mauvais drôle, lui dit-il à demi-voix, je te tirerai les oreilles...

— Comment! parrain, c'est vous? Voilà une aventure!

Rolland s'inclina profondément.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix émue, vous êtes la plus forte... Je rougis de ma supercherie... parce que vous m'avez vaincu... Il ne me reste plus qu'à m'excuser d'avoir troublé votre sommeil...

— Vous partez, monsieur ? dit Diane avec émotion.

— Entendez-vous ? c'est le boute-selle... le signal du départ...

— Cette mauvaise nuit est *déjà* passée, fit Diane.

— Vous avez dit déjà ?

— Il y a tant d'orages dans ce pays-ci !

— Alors, demanda Rolland avec joie, vous me permettez de revenir dès que le temps sera couvert ?

Diane lui tendit la main et ajouta en riant :

— Vous me protégerez contre Ferragus XV !

FIN.

TABLE

	Pages
La duchesse d'Erquelines.	1
Un soufflet de jeunesse.	23
Rouge, blanc et noir	55
Un romantique en province	63
Voyage d'Aristide Vénard.	113
Louise Varner	143
Moab.	163
La maison de santé.	181
Le cœur se trompe	199
Une fille du peuple.	211
Robert Treize.	291
La fête des fous	313
La repentie.	325
Une nuit d'orage.	333

69705407 691

AVENTURES

ROMANESQUES

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

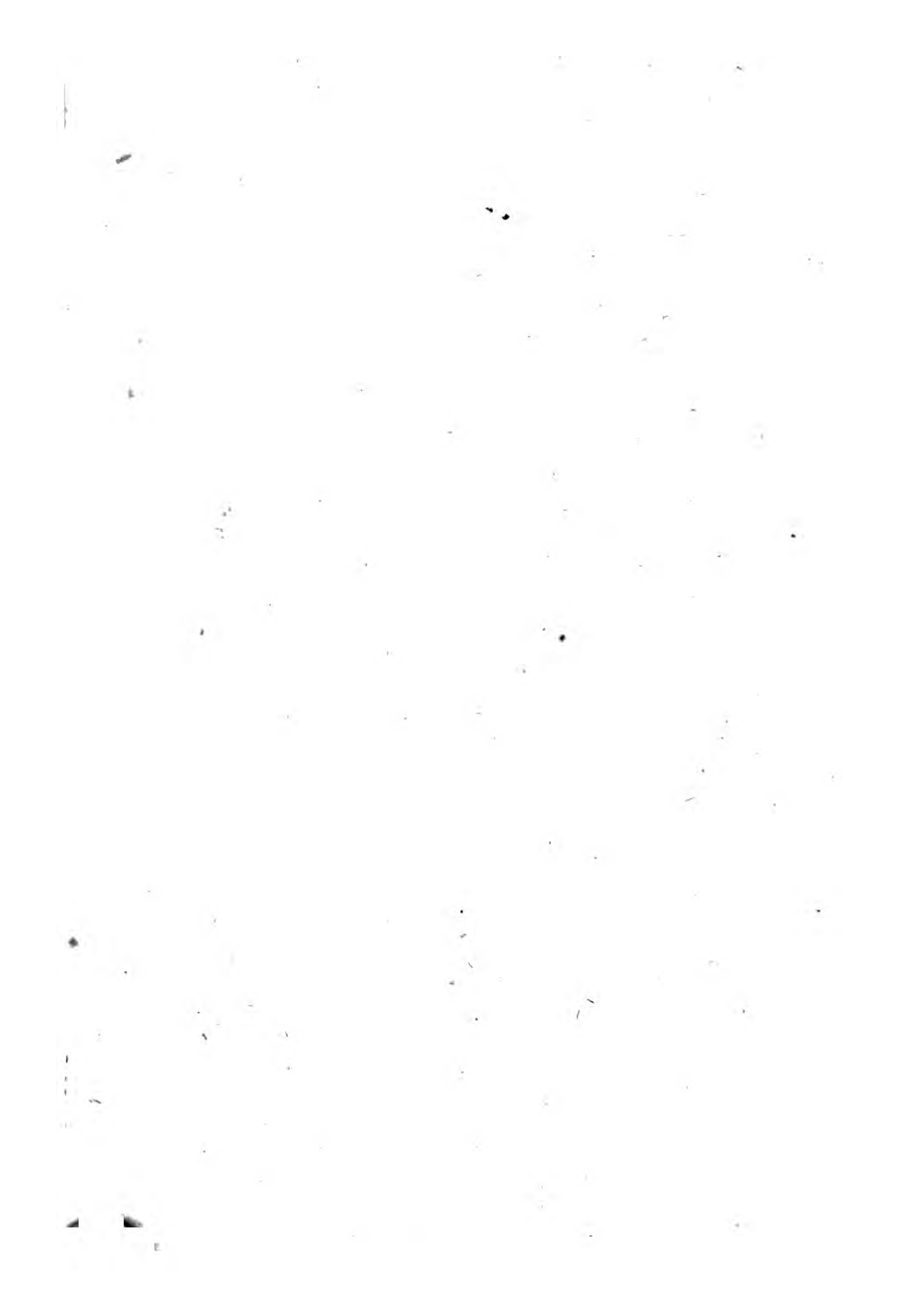


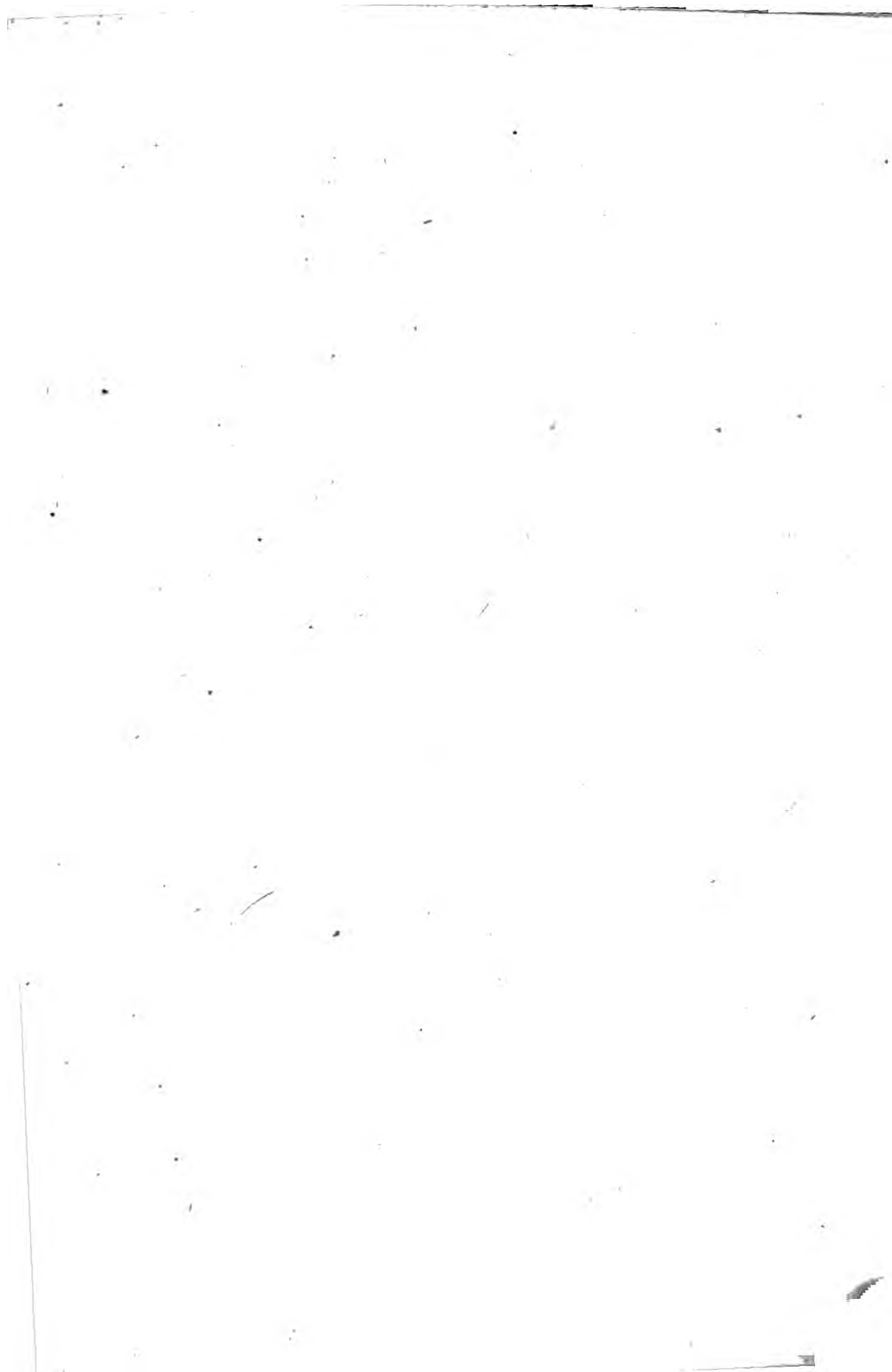
PARIS

COLLECTION HETZEL

JUNG-TREUTTEL, 19 RUE DE LILLE
POUR L'ÉTRANGER

Vet. Fr. II, B. 2614





Collection Hetzel-Dentu à 3 fr. le volume.

- M^{me} CLAUDE, par E. Muller. 1 vol.
 LE BATELIER DE CLARENS, par Juste Olivier..... 2 vol.
 LES PETITS ROMANS, par Alfred de Bréhat..... 1 vol.
 LES JEUNES AMOURS (le même). 1 v.
 UN DRAME A CALCUTTA, par le même..... 1 vol.
 ROMANS CHAMPÊTRES IRLANDAIS, par Carleton et de Wailly..... 1 vol.
 L'AMOUR D'UNE BLANCHE, par Ch. Jobey..... 1 vol.
 AVENTURES DE KARL BRUNNER, par Assolant..... 1 vol.
 HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN, par Léon Macé..... 1 vol.
 PAUVRE MATHIEU, par A. de Bernard..... 1 vol.
 LES FRAIS DE LA GUERRE, par le même..... 1 vol.
 LES STATIONS D'UN TOURISTE, par le même..... 1 vol.
 RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par Claude Vignon..... 1 vol.
 JEANNE DE MAUGUET (le même) 1 v.
 COMÉDIES PARISIENNES, par Gleeves..... 1 vol.
 UNE NICHÉE DE GENTILSHOMMES, par Tourguenef..... 1 vol.
 JACQUELINE VOISIN, par Paul Deltuf..... 1 vol.
 LA FOLLE DU N° 16, par Léon Gozlan..... 1 vol.
 LE VAMPIRE DU VAL DE GRACE, par le même..... 1 vol.
 BLANCHE MORTIMER, par Adrien Paul..... 1 vol.
 LA DETTE DE JEU, par le même. 1 v.
 LA FEMME EN BLANC, par Wilkie Collins et Forgues..... 2 vol.
 L'ANGLETERRE ET LA VIE ANGLAISE, par Alph. Esquiros..... 1 vol.
 LA FIN D'UN MONDE, par Jules Janin..... 1 vol.
 VOYAGES DU FIRE-FLY (Delmas) 1 v.
 HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS, par L. Ulbach..... 1 vol.
 M. ET M^{me} FERNEL, par le même. 5^e édit..... 1 vol.
 LE MARI D'ANTOINETTE, par le même..... 1 vol.
 L'HOMME AU CHIEN MUET, par Prosper Vialon..... 1 vol.
 LE MEXIQUE, LA HAVANE ET GUATEMALA, par de Valois..... 1 vol.
 CLARISSE, par Alph. Dequet. 1 vol.
 JOSÉPHIN LE BOSSU, par Arnould Frémy..... 1 vol.
 LES AMANTS D'AUJOURD'HUI, par le même..... 1 vol.
 LES FEMMES MARIÉES, par le même..... 1 vol.
 NOUVEAUX CONTES D'ANDESEN, par Soldi et de Gramont. 1 vol.
 LES ORIGINAUX DE LA DERNIÈRE HEURE, par Em. Colombey.... 1 vol.
 LE FOU YÉGOR, par Erckmann-Chatrian..... 1 vol.
 LE PREMIER AMOUR D'UNE JEUNE FILLE (Lardin et Mie d'Aghonne). 1 v.
 THÉÂTRE COMPLET de G. Sand. 3 v.
 CONSTANCE VERRIER (le même) 1 v.
 LES AMOURS DE L'ÂGE D'OR, par le même..... 1 vol.
 HISTOIRE DE LAW, par Thiers.. 1 v.
 LA BLONDE LISBETH, par Immermann..... 1 vol.
 MADEMOISELLE DU PLESSÉ, par Paul Perret..... 1 vol.
 LE SECRET DE POLICHINELLE, par Laurent Pichat..... 1 vol.
 L'ANNÉE RUSTIQUE, par Victor Borie..... 1 vol.
 HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ, par P. J. Stahl..... 1 v.
 VOYAGE D'UN ÉTUDIANT, par le même..... 1 v.
 LA GUERRE ET LA PAIX, par P.-J. Proudhon. 2 vol..... 7 fr. 2
 THÉORIE DE L'IMPÔT, par le même. 1 vol..... 3 fr. 50
 LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ, par G. Sand. 3 vol.. 7 fr. 2
 FLAVIE, par le même. 1 v. 3 fr. 50
 LES DAMES VERTES, par le même. 1 vol..... 3 fr. 50

Sous presse ou en préparation :

- LES BONNES FORTUNES PARISIENNES, P.-J. Stahl..... 1 vol.
 ANTONIELLA, par Lamartine. 1 vol.
 LES DEMI-DOTS, par Audeval. 1 vol.
 MÉMOIRES D'UN MORMON, par L. Bertrand..... 1 vol.
 VICTOIRE NORMAND (C. Vignon). 1 v.
 AVENTURES ROMANESQUES, par Aurélien Scholl..... 1 vol.
 LA PRINCESSE SOPHIE, par Adrien Robert..... 1 vol.
 HISTOIRE DES IDÉES MORALES AU XVIII^e SIÈCLE, par Barni..... 2 vol.
 DAME FORTUNE, par P. Perret. 1 v.

